ReLiure D'art Francaise

Alphonse DESILETS
de la Société Historique de Québec

Sous le signe de Charité

Les Soeurs de la Charité de Saint-Louis

et leurs missions en Amérique

QUEBEC, CANADA
1950

Sous le signe de Charité

DU MÊME AUTEUR

" **Heures poétiques** ", préface d'Adolphe Poisson; Victoriaville-Arthabaska, 1909.

" **Mon pays, mes amours** ", posésie, préface d'Albert Ferland; Institut agricole d'Oka, 1914.

" **Dans la brise du terroir** ", poésie, prix d'Action intellectuelle; Québec, 1922.

" **Au pays des érables** ", étude historique, géographique, politique et économique du Canada français, distribuée à 26,000 exemplaires par l'auteur, en France et en Belgique; lettre-préface de l'hon. L.-A. Taschereau, premier ministre de la Province; Québec, 1923.

" **Pour la Terre et le Foyer** ", économie rurale et domestique, éducation et sociologie; préface d'Edouard Montpetit; Québec, 1926.

" **Manuel-guide des Cercles de Fermières** ", historique, direction et administration de l'œuvre; Québec, 1928.

" **Mère Saint-Raphaël,** Ursuline de Québec et de Roberval, initiatrice de l'enseignement ménager; préface de l'hon. Cyrille-F. Delâge; Québec, 1932.

" **Le miracle de St-Damien**", historique des fondations du chanoine J.-O. Brousseau; les RR. SS. de N.-D. du Perpétuel-Secours et les RR. FF. de N.-D. des Champs; Québec, 1944.

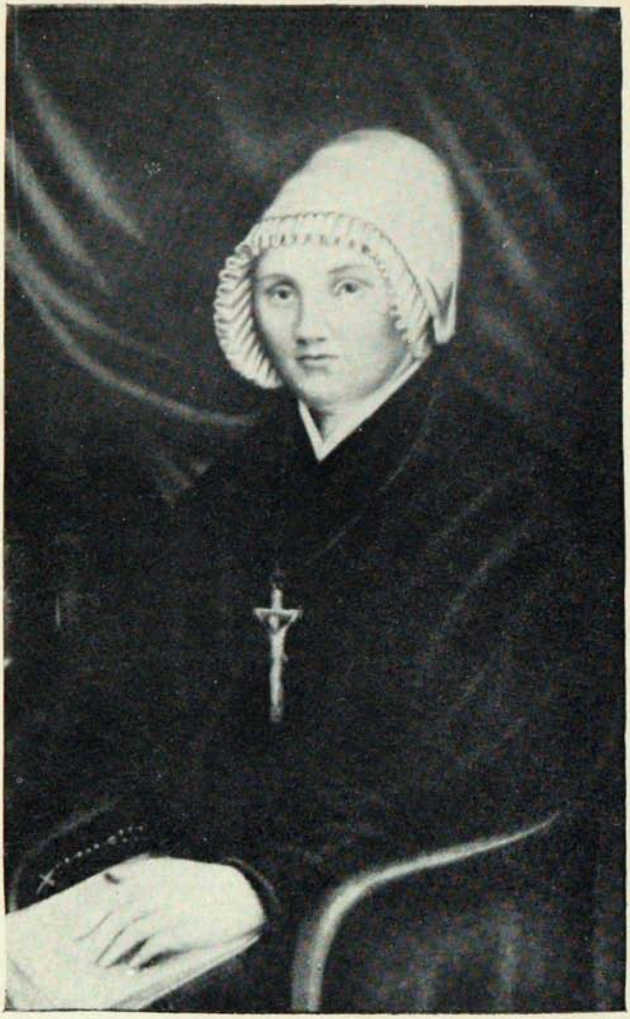
" **Les cent ans de l'Institut Canadien de Québec** ", compte-rendu des fêtes du centenaire de l'Institut; avant-propos de Jean Bruchési, président; Québec, 1949.

A paraître: —

" **Terre de nos aïeux** ", études et conférences sur l'histoire, l'éducation nationale, les arts et la vie de chez nous.

" **Mesure de notre tête** ", préfaces et appréciations pour quelques ouvriers de la pensée canadienne-française.

" **Nous irons dans l'Ile** ", poésies, édition de luxe.



MARIE-LOUISE-ELIZABETH DE LAMOIGNON,

comtesse Molé de Champlâtreux, en religion Mère Saint-Louis, fondatrice des Sœurs de la Charité de Saint-Louis (1763-1825).

Alphonse DESILETS
de la Société Historique de Québec

Sous le signe de Charité

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

Les Soeurs de la Charité de Saint-Louis
et leurs missions en Amérique

QUEBEC, CANADA
1950

BX
4459.5
Z5C3
D4
[5

B. Q. R.
NO. 3980

AVANT-PROPOS

"... Et quand Saint Louis
" me donne son cœur, dit Dieu, il
" me donne un cœur d'homme et
" un cœur de Français."

Charles PEGUY
"Prières."

Le témoin d'une époque qui veut faire œuvre d'historien peut-il porter un jugement sur les institutions et les événements qui lui sont contemporains? Si non, à quoi serviraient tant de travaux, de recherches et d'analyses que des milliers de penseurs et d'écrivains ont laissés dans les archives et les bibliothèques?

La postérité s'en tient aux jugements de l'Histoire, et l'historien doit dire la vérité. Les chercheurs se documentent à des sources parfois cachées ou dédaignées. D'autre part, les archives de communautés sont soigneusement gardées. Bien souvent, il faut user d'un patient opportunisme ou d'une douce violence, pour obtenir les matériaux requis à la publication des titres et mérites d'édification.

Un jour vient où les lampes des vierges ne doivent plus rester sous le boisseau. Il faut que la lumière soit, qu'elle éclaire et réchauffe d'autres intelligences et d'autres cœurs. Ici, la lumière est charité. Et celles qui la dispensent répandent autour

146948

d'elles, avec les trésors de leur intelligence, les dons intarissables de leur cœur.

La Providence a marqué d'un signe particulier ceux et celles qu'elle a nantis d'une mission privilégiée. Or, il n'est guère de rôle plus élevé que celui de guide spirituel. Et la tâche est sublime qui consiste à orienter les générations nouvelles dans la chaleur et la lumière qui sont amour et vérité.

L'éducateur et l'éducatrice continuent, hors des cadres familiaux, l'œuvre du père et de la mère. S'ils sont fidèles à leur vocation, ils s'oublient eux-mêmes au bénéfice des petites âmes dont ils ont charge. Leur cœur s'élargit à la pleine mesure de leurs tâches quotidiennes. Celles-ci se proportionnent au nombre et à la qualité toujours variable de leurs élèves. La religieuse que ses pupilles appellent "Mère" n'aura d'emprise sur les âmes et n'imprimera son cachet dans les esprits que si elle a vraiment le cœur d'une mère.

La pédagogie livresque n'est qu'un outil. Et, comme elle occupe mal de mauvais ouvriers! L'enseignement est une vocation. Et la vocation de religieuse enseignante a sa marque distinctive: c'est la vertu de charité. Il n'est point d'éducation possible sans les leviers de cette vertu. Chez certains hommes et certaines femmes elle est souvent poussée à l'héroïsme. Les profanes, absorbés par leurs soucis matériels, n'analysent pas assez l'œuvre des missionnaires de l'éducation. S'ils en connaissaient mieux la gravité et sa portée dans l'avenir, ils seconderaient plus effectivement la tâche de ceux et de celles à qui sont confiés leurs enfants.

Nous voudrions faire ressortir la noblesse de cette action intellectuelle et morale d'une phalange

de femmes au grand cœur, à qui une bonne partie du Canada français doit, depuis un demi-siècle, quelques milliers de ses intelligences d'élite et de ses femmes exemplaires.

En quittant la terre de France pour venir en Amérique, en laissant la ruche-mère, les premiers essaims de religieuses de la Charité de Saint-Louis avaient été munis de provisions choisies. Elles apportaient, avec le pollen du savoir, la propolis de l'endurance, l'hydromel du bon goût et l'inépuisable nectar de la douceur. Elles portaient en leur âme le potentiel total de la charité.

Alphonse DESILETS.

I

"Jadis, la France sur nos bords..." — Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeoys et Catherine de Saint Augustin. Une grande orpheline.

La grande Histoire et la petite, — celle-ci corrigeant d'ailleurs celle-là, — ont assez souvent différé d'opinion et de jugement sur les hommes et les institutions qu'elles tentent d'expliquer. Mais les événements revisés dans le recul de l'espace et des temps laissent à la fin filtrer la vérité.

On ne conteste plus, chez les esprits bien informés, l'action providentielle des fondations françaises au Nouveau Monde depuis quatre siècles. La France, fille aînée de l'Eglise, a toujours été, depuis Charlemagne et Clovis, l'inépuisable pourvoyeuse de missions civilisatrices. La *"gesta Dei per Francos"* s'est perpétuée à travers les siècles. Et c'est Châteaubriand, en parlant de saint Louis, qui déclare: *" chaque époque his-* *" torique a un homme qui la représente: Louis IX est* *" l'homme modèle du moyen âge; c'est un législateur,* *"un héros et un saint..."* (*) Au quatorzième siècle, la France de saint Louis a réformé l'Europe, par la raison, la justice et la charité. Les missionnaires français

---

(*) *Etudes historiques*, François-Auguste de Châteaubriand, 1831.

du seizième et du dix-septième ont transplanté en terre d'Amérique les mêmes fleurs de lis autour de la même croix. Les religieux et les religieuses qui accompagnèrent ici les découvreurs et les pionniers apportaient, dans les plis de leurs manteaux, des trésors d'héroïsme et de vertus. Les uns et les autres obéirent à des impulsions d'ordre supérieur. Leur geste tenait de la mission providentielle. Au vingtième siècle, nous en mesurons l'inéluctable portée. La même pensée française et la même foi chrétienne éclairent et réchauffent près de six millions d'âmes en Amérique du Nord. Et le Canada, Nouvelle-France d'hier, prie et pense comme l'avaient voulu nos prévoyants aïeux.

Comment donc a-t-il pu s'effectuer ce miracle de fidélité à notre vocation historique? Certes, il est des forces spirituelles contre lesquelles aucune contradiction humaine ne saurait prévaloir. Toute entreprise de bien rencontre des obstacles. Mais quel secret ressort agit du moment où il semble que tout va s'anéantir? Quel invisible levier soulève les courages et tend les volontés vers l'idéal commun et la foi vivante d'une race? Seule la formation de l'âme nationale, la conscience des droits et des devoirs du citoyen libre et responsable, la déférence envers l'autorité et la personne humaine, la pratique de la justice et de la charité sociales, seule, cette conscience positive de notre individualité ethnique est une force latente qui garantit le respect et l'épanouissement de notre destin. Notre langage, notre croyance, nos us particuliers et notre héritage de traditions sont nos trésors indestructibles. Il suffit de les préserver, de les perpétuer par l'affirmation de l'intelligence et de la volonté, par l'équilibre du cœur et la culture de l'esprit. Et, c'est affaire d'éduca-

tion. Education dans la famille; éducation par l'école. Or, c'est à quoi nous devons d'être restés nous-mêmes et de durer dans l'espace et dans le temps.

L'éducation privilégiée dont se prévalaient nos ancêtres a façonné des caractères d'élite, des hommes et des femmes de haute valeur morale qui se sont imposés dans les luttes de survivance. C'est, après Dieu, aux grandes éducatrices des premiers jours de la colonie que nous devons cette élite de défenseurs de la foi, du droit et de la liberté dont nous jouissons désormais.

On ne dira jamais assez l'influence qu'exercèrent sur les générations successives ces femmes aux grandes âmes: Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeoys et Catherine de Saint-Augustin. Elles sont pour jamais les mères spirituelles de la patrie canadienne-française. Les jeunes filles qu'elles ont instruites, puis orientées vers leur destinée native ont été nos aïeules, nos mères selon le sang et selon l'esprit. A Québec, foyer de la nation, les Ursulines, les premières, ont donné le ton à la vie familiale depuis 1639. A Montréal, Marguerite Bourgeoys et ses filles de la Congrégation de Notre-Dame, ont commencé en 1642 l'œuvre d'éducation féminine qu'elles poursuivent depuis à travers tout le pays. Dans le domaine hospitalier, les descendantes spirituelles de Catherine de Saint-Augustin ont appris à nos mères et à nos filles le sens humanitaire et la technique du soin des malades, des infirmes et des vieillards. Durant près de deux siècles, ces femmes héroïques ont imprimé leur image dans l'âme de la population.

Or, nous avons grandi, en nombre et en vigueur intellectuelle, à tel point qu'après la cession du Canada à l'Angleterre, on commençait de proclamer que les des-

cendants de soixante mille colons issus de France allaient constituer sur le sol canadien une autre nation française. Cette nation est devenue un fait. Notre communauté de conscience et de culture nous caractérisent. Nous sommes devenus une entité ethnique différente. Notre âme est à nous. Elle est d'essence française et tient à le rester. C'est pourquoi les éducateurs et les éducatrices venus de France sont accueillis comme un apport providentiel dans l'orientation de la jeunesse confiée à nos foyers d'enseignement.

Les religieuses, chassées de l'ancienne mère-patrie par des décrets iniques, au début du vingtième siècle, ont été reçues au Canada avec une gratitude doublée d'espoirs nouveaux. Si quelques groupes ignares les ont vues avec indifférence aux premiers jours, si des individus malveillants ont épié leurs premiers gestes avec l'intention de porter atteinte à leur prestige, la grande majorité des pères et mères de familles ont mesuré sans peine la haute valeur de leur apostolat.

Ce prestige des éducateurs et des éducatrices venus de France au Canada s'est révélé, dès les premiers jours, dans le domaine religieux, social, intellectuel, artistique et scientifique. Leur exemple et leur enseignement ont intensifié la piété native de nos petits; nos enfants ont acquis des habitudes de politesse et de savoir-faire, une curiosité d'esprit, une appréciation plus juste du beau et du vrai, une connaissance mieux approfondie des causes et des effets dans l'étonnante évolution des progrès modernes.

Depuis la dernière bataille des Plaines d'Abraham en 1759, depuis l'abandon du Canada par la vieille France en 1763, la divine Providence a perpétué pour nous "*ce miracle de survivance*" qui nous garda indemnes

de l'assimilation par les nouveaux maîtres. Menacés de toutes parts, nos pères ont tenu le coup. Nous n'avons repris contact avec les sources spirituelles que grâce à notre clergé, à son ministère paroissial et à son enseignement. Elle fut rude la pente qu'ont remontée avec courage nos aïeux de 1800 à 1860. Et il fut un temps où l'éducation d'une partie de la jeunesse n'était pas loin de connaître sa grande pitié. La petite nation française du Canada se sentit orpheline et bien des fois elle pleura en redisant la plainte du vieux soldat de Carillon:

" Reviendront-ils jamais? "

Ce reflexe d'abandon s'atténua peu à peu par l'arrivée des Frères des Ecoles Chrétiennes en 1837, des Oblats de Marie-Immaculée en 1841, des Frères du Sacré-Cœur en 1846, des Clercs de Saint-Viateur en 1847 et des Sœurs de Jésus-Marie en 1855. C'est en 1902, un siècle après sa fondation, que l'Institut des Sœurs de la Charité de Saint-Louis, de Vannes, en Bretagne française, nous envoya les cinq fondatrices de sa première mission canadienne. Elles ne tardèrent pas à être accueillies comme des tantes maternelles.

Louise de Lamoignon

jeune fille

II

L'influence affective d'une mère. — La comtesse Molé et sa mission. — La trempe de la souffrance.

Certaines dates ont quelque chose de fatidique dans toutes les histoires. C'est un fait particulièrement remarquable dans celle de la Nouvelle-France. En 1763, le Traité de Paris consommait l'abandon du plus beau fleuron de la couronne de Louis XV, la cession du Canada et de l'Acadie à l'Angleterre. Il y eut tant de larmes et de regrets qu'à peine 60,000 Français eurent le courage d'accepter la nouvelle allégeance et de rester fidèles au sol âprement conquis. Mais déjà la Providence préparait, comme une revanche, des compensations aux sacrifices et aux espoirs ébranlés de nos vaillants ancêtres. En effet, cette même année 1763 voyait naître une femme qui serait, quarante ans plus tard, une autre providence dont les bienfaits devaient s'étendre aux descendants de la dernière phalange restée aux postes du devoir en Amérique française.

Marie-Louise-Elisabeth de Lamoignon naquit à Paris le 3 octobre 1763, fille du marquis de Lamoignon de Basville, président du Parlement et garde des sceaux de France, et de Marie-Elisabeth Berryer, fille de Berryer, conseiller d'Etat et garde des sceaux lui aussi. La famille Lamoignon avait appartenu à la noblesse d'épée, depuis saint Louis jusqu'à François Ier. Elle déposa l'épée pour la robe, avec Charles de Lamoignon, à la

fin du XVIe siècle. Guillaume, petit-fils de Charles, fut un des plus grands magistrats, et un protecteur des écrivains de génie sous Louis XIV. Fléchier, dans une oraison funèbre a dit de cette lignée: "*La famille de "Lamoignon est une de celles où l'on ne semble né que "pour exercer la justice et la bienfaisance; où la vertu "se communique avec le sang, s'entretient par les bons "conseils, s'excite par les grands exemples*". Cette famille a donné deux admirables religieuses à l'Ordre de la Visitation, et une autre des filles du président, Madeleine de Lamoignon, fut célèbre par sa charité et par l'amitié dont l'honorait Monsieur Vincent de Paul.

Louise de Lamoignon eut trois frères, ses aînés, et trois sœurs, ses cadettes. L'aînée de ses sœurs maria le duc de Laforce, la seconde le marquis de Brou et la plus jeune le marquis d'Agueneau. Les historiens de cette noblesse soulignent que les quatre filles étaient d'une remarquable beauté. Louise sembla toujours l'ignorer, même à l'époque de son mariage. Le marquis de Ségur, qui fut son parent, rapporte d'elle une candeur d'âme et un goût extraordinaire pour la piété dès sa petite enfance. Et il ajoute que, le long de sa jeunesse, "*elle allait à Dieu par un attrait puissant et ins-"tinctif qui se manifestait dans ses moindres actions*". Sa grand'mère maternelle, madame Berryer, femme d'éminente vertu, fut la première à découvrir en elle une âme prédestinée aux grandes choses. Elle lui portait une telle affection qu'elle sollicita et obtint qu'on lui en confiât l'éducation. La piété d'une sainte aïeule et l'attentive bonté d'une mère, leur sollicitude pour les pauvres et les petits, orientèrent toute la vie de la jeune fille. La piété et l'étude étaient visiblement ses premières préoccupations. Son esprit souvrit tôt à la culture générale. Elle ne fut point lente à posséder langue,

littérature, histoire et géographie. Elle tenait à l'étude du latin et sut bientôt lire et comprendre la Sainte Ecriture et les Pères de l'Eglise. Avec la même ardeur qu'elle mit aux lettres, elle cultivait les arts et notamment la musique où elle excella au point de mériter l'attentive admiration des maîtres de son temps, émules et disciples de Rameau.

La jeunesse de Louise de Lamoignon paraîtra à nos contemporaines quelque peu austère. Le travail et la piété suffisant à remplir ses jours, elle ne songeait guère aux distractions de la vie mondaine qui eut été normale en son milieu. Or, il est vraisemblable qu'une vocation particulière lui était réservée sans qu'elle en eût le pressentiment. Car, il appert qu'elle n'alla point au-devant des desseins providentiels sans demander à Dieu la lumière et la grâce, et qu'une soumission parfaite aux divines volontés comme à celles de ses parents était au fond de sa nature.

Il était acquis, à cette époque, que le choix d'un mari fût laissé aux parents d'abord. Que dans les familles de la noblesse surtout, toute mésalliance fût évitée. Ce souci de prudence a été partagé par une bourgeoisie dont maints représentants figurent au tableau généalogique de nos propres ancêtres. Nos mœurs nouvelles ont-elles eu tort de dédaigner ces traditions familiales? D'innombrables misères de ménage chez les fortunés d'aujourd'hui le laisseraient croire. Et, par contre, les alliances scellées entre familles de mêmes niveaux intellectuel et moral ont produit des générations d'hommes et de femmes qui ont constitué la nouvelle noblesse du temps: celle de l'intelligence, du caractère et de la vertu. Le problème de la survivance du Canada français ne s'explique pas sans ce facteur...

En épousant le comte Edouard-François-Mathieu Molé de Champlâtreux, en 1780, Louise-Elizabeth de Lamoignon entrait dans une famille restée fidèle aux plus pures traditions royalistes et aux plus solides attaches religieuses. Elle n'ignorait ni les faiblesses de la Cour, ni les réactions d'une partie de la noblesse, dont celle de son futur mari. Pour avoir entendu au sein du peuple et d'une bourgeoisie qu'avait gangrenée l'impiété voltairienne, les premiers grondements d'une révolte sournoise, elle ne se faisait point illusion sur les menaces de l'avenir. Et, pourtant, la droiture, l'équité, le sain jugement du jeune comte Molé, joints à ses qualités de cœur et à sa douce piété l'avaient incitée à suivre docilement les voies de son destin. D'ailleurs, l'avènement de Louis XVI et le redressement des mœurs de la Cour, à laquelle le comte était attaché, semblaient promettre des jours sereins. La jeune femme entrait en toute confiance dans une vie nouvelle sans prévoir les menaces qui pesaient sur son bonheur. Neuf ans s'étaient à peine écoulés qu'éclatait la Révolution. Entre temps, les époux avaient vu naître cinq enfants, dont deux moururent en bas âge. Cette épreuve, ajoutée aux inquiétudes du temps, leur fut un avertissement de l'inanité des espérances humaines. Madame Molé se réfugia très tôt dans les œuvres plus solides et plus méritoires de la charité sociale. Elle résolut de se donner, cœur et biens, au secours des pauvres, des malades, des enfants délaissés. Elle leur apportait non seulement l'aumône matérielle, mais encore le secours spirituel. Elle s'informait de la situation faite à leurs familles par suite de la dureté des temps et ramenait dans leurs foyers l'espoir de jours meilleurs.

Madame Molé se préoccupait surtout de l'enfance nécessiteuse. Elle envisageait la possibilité de créer une

œuvre d'assistance pour les jeunes filles en particulier. Le comte, son digne époux, secondait avec largesse ce généreux dévouement.

En 1788, le comte Mathieu Molé fut nommé président à mortier, c'est-à-dire magistrat royal, au parlement de Paris. Il avait gardé ses domaines de famille à Champlâtreux et son château de Méry. Madame Molé l'avait suivi à ce dernier endroit; et, malgré les obligations sociales de la vie de Cour, elle y menait une existence de Sœur de charité. Pendant que la société française courait aux plaisirs, précurseurs des pires catastrophes sociales, cette noble femme de France se préparait à compenser, dans la mesure de ses moyens, les infortunes qui devaient s'abattre sur son pays.

Les réformes politiques et financières que voulait Louis XVI rencontraient l'opposition de factions acharnées à sa perte. Le comte Molé soutenait les projets du scrupuleux, mais trop faible monarque. Il en vint à lutter contre l'influence du Parlement et l'intrusion d'un étranger, Necker, dans les affaires du pays. En 1788, le père de Louise Molé, M. de Lamoignon, garde des sceaux, dut résigner ses fonctions et mourut la même année dans ses terres de Basville. Cette année et celle qui suivit furent terribles. La famine avait soulevé l'esprit de révolte des villes et des campagnes, et, les sociétés secrètes en profitèrent pour ameuter le peuple contre la monarchie. Tous ceux qui touchaient de près ou de loin à la Cour devinrent suspects aux yeux des réactionnaires. L'épouvante s'empara des âmes faibles et l'anarchie la plus odieuse souffiait sa haine sur les foules affolées. Un fanatisme politique doublé d'une férocité sans nom s'éleva contre l'aristocratie en masse et déclancha le mouvement d'émigration auquel ne put

se soustraire la famille du comte et de madame Molé. Cette noble famille compta donc parmi les vingt mille qui émigrèrent hors de France. Le comte Molé passa en Angleterre et n'en revint qu'en 1792. Il se fixa à Paris. La Révolution faisait des progrès. Malgré tout, madame Molé multipliait les exercices de sa prière et de sa charité. Les journées du 20 juin et du 10 août portèrent le dernier coup à la monarchie; et, le trône de France s'écroula dans le sang de ses défenseurs. Les prisons s'ouvrirent alors et se remplirent de tous les bons citoyens restés fidèles à la royauté. Monsieur Molé fut de ceux-là. Le comité révolutionnaire vint l'arrêter un matin dans sa maison, l'arrachant des bras de sa femme et de ses enfants. Il fut écroué en attendant son procès et fut sauvé temporairement par un fidèle serviteur, mais bientôt repris et condamné à mort par la Convention à la fin de 1793, avec d'autres membres du parlement. Il fut exécuté le 20 avril 1794. Il était âgé de trente-quatre ans. En apprenant son exécution, madame Molé fut terrassée par une paralysie qui mit ses jours en danger. Pourtant, ses prières, son courage et son espoir en Dieu eurent raison de ses souffrances physiques et morales. Un ami intime de la famille, l'abbé de Sambucy avait assisté le martyr du devoir dans ses derniers mois. Après sa mort, il vint consoler sa femme et ses enfants. Madame Molé retrouva son énergie morale et la certitude du salut éternel de son époux la consola dans sa terrible épreuve. Trois orphelins lui demeuraient, le fils aîné Edouard-Mathieu Molé, âgé de treize ans, qui jouera plus tard un rôle politique et littéraire important sous l'Empire et la Restauration; une fille, Marie-Félicité-Augustine, âgée de dix ans, et une cadette, qui mourut en bas âge, peu après son père.

Madame Molé n'était pas encore au bout de son

martyre. Quelques semaines après la mort de son mari, elle fut elle-même arrêtée avec ses trois enfants et conduite en prison malgré ses infirmités. Réduite aux pires tourments de l'incarcération, elle n'avait plus qu'un recours, plus puissant celui-là que la commisération humaine, sa confiance inébranlable en la bonté de Dieu. Elle passa l'hiver de 1794-95 en prison avec ses enfants, dont les souffrances de toutes sortes lui étaient plus cruelles que sa propre misère. Mais enfin, la chute de Robespierre vit se rouvrir les cachots et renaître la liberté des prisonniers politiques. Elle sortit de prison avec une joie mêlée d'inquiétudes, mais bien prête à témoigner à Dieu sa reconnaissance par un regain de dévouement et de charité pour les pauvres et les misé-reux. Elle se réfugia au château de Méry — pourtant bien ravagé par les révolutionnaires. Elle y vécut jusqu'en 1798. Durant cette période, elle eut le chagrin de perdre la plus jeune de ses filles, ainsi que son frère, le comte Charles de Lamoignon, dans le désastre de Quiberon. Chacune de ces épreuves la détachait peu à peu des choses de la terre et elle songeait de plus en plus à la réalisation du vœu qu'elle avait fait de se consacrer uniquement au service de Dieu dès qu'elle ne serait plus nécessaire aux siens dans le monde. Ayant obtenu la levée du sequestre qui pesait sur ses biens depuis la Révolution, elle fit le partage de ses terres entre son fils, qui reçut le domaine de Champlâtreux et sa fille celui de Méry. Les deux héritiers se marièrent et leur sainte mère songea sérieusement à finir ses jours dans la vie religieuse.

Or, les congrégations religieuses de toute nature avaient été pratiquement ruinées par la tourmente depuis dix ans. Sauf les Filles-de-la-Sagesse et les petites Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, les autres communau-

tés de femmes avaient connu la destruction complète, la dispersion ou la dissolution. Il fallait donc envisager le projet d'une fondation nouvelle. Ne comptant point sur ses seules forces ni sur ses moyens matériels, elle se réfugia en Dieu et confia ses projets à un saint prêtre, Monsieur de Pancemont, d'abord curé de Saint-Sulpice à Paris, puis nommé par le Premier Consul à l'Evêché de Vannes, en Bretagne, à la promulgation du Concordat.

Mgr de Pancemont avait été le directeur de conscience de Madame Molé avant la Révolution. Le saint prêtre accueillit comme une inspiration du ciel l'intention de sa pénitente, dont il connaissait à fond la sainteté de vie, les épreuves traversées et la volonté éclairée.

La persécution religieuse ayant dispersé les prêtres séculiers et réguliers et tous les Ordres religieux d'éducation et d'hospitalisation, les paroisses de Paris étaient réduites à la grande pitié. Le curé de Saint-Sulpice pensa utiliser le dévouement de madame Molé à la restauration des œuvres de charité de son quartier d'abord. Mais, à peine avait-il arrêté ses plans qu'il fut transféré à Vannes pour y occuper le siège épiscopal. Il parvint à convaincre sa pieuse amie que son apostolat serait plus méritoire encore et plus étendu aussi en Bretagne appauvrie et ruinée moralement et matériellement.

Madame Molé était résolue à quitter le monde, en dépit des oppositions de sa famille, de ses amies et même de ses enfants. Mais, ceux-ci étaient mariés, à l'abri de tous soucis matériels et maîtres d'une large part de ses biens. Elle n'avait donc plus à s'en inquiéter. Toutefois, ce ne fut qu'après avoir mûrement réfléchi et longtemps prié quelle entreprit de décisives confé-

rences avec son directeur spirituel. Et lorsqu'elle décida de se fixer à Vennes, elle était prête à prendre sur ses épaules une nouvelle croix pour suivre jusqu'en haut son seul Maître, Jésus-Christ. La séparation d'avec les siens fut déchirante pour son cœur de mère, mais la grâce divine en intensifiait le mérite et lui donnait la force de dominer le sentiment bien naturel de la maternité. Toutes ses puissances affectives furent transposées, dès lors, sur une portée plus haute. Elle serait à l'avenir la mère des pauvres, des orphelins, des déshérités de la vie.

Sa nouvelle vocation apparut claire et précise à Madame Molé dès le premier voyage qu'elle fit en Bretagne. Sous l'autorité de son Evêque et sous la direction spirituelle de l'abbé Jarry, secrétaire de l'évêché, elle chercha et trouva un local favorable à l'établissement de son institut. C'était un ancien couvent, connu sous le vocable de Père Eternel, vaste bâtiment, modeste mais confortable, hygiènique et assez attrayant. Elle en fit l'acquisition en son nom personnel et se chargea de sa restauration et de son aménagement. En arrivant à Vannes, Mgr de Pancemont visita l'établissement et prit l'œuvre sous sa protection. Il restait à lui donner des âmes.

Les malheurs de la Révolution avaient laissé désemparées bien des veuves et des orphelines dont la profonde piété restait le seul espoir de rédemption. Madame Molé emmena à Vannes six personnes de bonnes familles auxquelles vint se joindre la vénérable mère de la fondatrice, madame de Lamoignon, âgée de soixante ans. Cette dernière ne devait jamais prononcer de vœux; elle vécut néanmoins, encore trente ans, comme une véritable religieuse, édifiant par son zèle et sa piété celles qui partageaient la vie conventuelle sous la

même règle. A peine installée dans sa nouvelle demeure avec sa petite communauté, madame Molé y commença une vie de prière, de sacrifices et d'œuvres charitables, qui devint la règle de vie de la fondatrice et de ses compagnes. On était en 1802. La fondation de l'institut des Sœurs de la Charité de Saint-Louis date de cette époque. La fondatrice, du consentement de ses supérieurs ecclésiastiques, avait choisi pour patron le plus saint des rois de France, à cause de son culte bien connu pour la justice et la charité. La vertu de charité restera la pierre angulaire du grand édifice élevé par une âme d'élite parmi les femmes de France.

Madame Molé mit trois ans à rédiger, avec les lumières de son évêque et de son directeur spirituel, la règle de son Ordre. Le 14 janvier 1805, elle obtint une audience du Pape, alors retenu à Paris, et lui soumit tous les détails de son entreprise religieuse. Elle sortit de cette entrevue forte des encouragements et de la bénédiction du Saint Père. De son côté le gouvernement impérial, en vertu du Concordat de 1804, devait bientôt reconnaître sa maison de Vannes officiellement. M. Portalis, ministre des cultes en signala publiquement "le caractère social, populaire et moralisateur". Les jeunes filles confiées à cette institution devaient y recevoir l'éducation et l'instruction propres à leur milieu familial et social, s'y entraîner aux soins du ménage, à l'artisanat féminin, aux arts et métiers propres à leur sexe. Au début, l'institution devait se dévouer particulièrement aux jeunes filles pauvres. Par la suite, elle s'intéressera à toutes les classes de la société.

Tout le long de leur existence, un même esprit animera les religieuses de la Charité de Saint-Louis. On y relèvera la trace, l'influence et le prestige de la mère de

famille, foncièrement préoccupée du bonheur temporel et de l'avenir spirituel de ses enfants. On le comprend à la lecture des directives et des conseils que la fondatrice donne à ses sœurs en religion.

"La première chose, dit-elle, qui doive occuper une "personne chargée de l'éducation des enfants, c'est le "soin de veiller sur elle-même. Votre exemple fera plus "pour une enfant que tous vos discours"... Plus loin, elle ajoute: "Etudiez le caractère de vos enfants et ef- "forcez-vous de gagner leur confiance; édifier en elles "les vertus qui leur sont nécessaires, les corriger de "leurs défauts, voilà ce dont vous êtes responsables à "Dieu d'abord, ensuite à leur famille et même à la so- "ciété... Vous devez surtout chercher à imprimer dans "le cœur de vos élèves l'amour de Dieu et de sa sainte "religion; une grande douceur; beaucoup de modestie "dans leurs pensées, leurs paroles, leurs actions et tout "leur extérieur... Rendez-les charitables, compatissantes "pour leurs compagnes, apprenez-leur à supporter mu- "tuellement leurs défauts; obligez-les surtout à être "sincères. Inspirez à vos jeunes filles l'amour du tra- "vail des mains, celà est très important pour la suite de "leur vie... l'occupation est un grand préventif".

En recevant le saint habit des mains de Mgr de Pancemont, évêque de Vannes, madame Molé avait pris le nom de Sœur Saint-Louis. Première supérieure de sa communauté, elle s'employa avant tout à la formation spirituelle de ses sœurs en religion. Les vocations nouvelles affluant, elle fonda une première mission à Auray, puis une seconde à Pléchatel, dans le diocèse de Rennes. Un noviciat fut établi où se formait une génération choisie de religieuses grâce auxquelles la congrégation se généralisa et atteignit un développement considérable. La Mère Saint-Louis mourut à l'âge de soixante et

un ans, le 4 mars 1825. L'existence légale de sa fondation avait été reconnue par ordonnance royale de Louis XVIII, le 21 mars 1816. L'approbation canonique du Saint Siège fut décrétée par Grégoire XVI, le 4 décembre 1840, quinze ans après la mort de la fondatrice.

Le marquis de Ségur, qui écrivit en 1880 la *"Vie de Madame Molé"*, a résumé ainsi cette existence d'incomparable mérite: *"Après les joies de la vie, elle en avait "connu les amertumes, les déchirements d'un horrible "veuvage, la mort de trois de ses enfants sur cinq, les "angoisses d'une prison qui fut pour elle pendant plu- "sieurs mois comme le vestibule de l'échafaud; et, mieux "que personne, elle pouvait répétér la parole des Livres "Saints: "Vanité des vanités, tout n'est que vanité". "Après toutes ces joies disparues, et tous ces orages, la "vie religieuse s'était présentée à elle comme le port, "et elle s'y était jetée avec la maturité de l'âge, de la "souffrance et de la vertu.... Pour elle, sa vocation ne "s'était qu'affermie par l'épreuve..."* (*)

Les lettres et le journal intime de la Mère Saint-Louis, publiés par les soins du chanoine Joseph Moisan, V.G., supérieur de la congrégation, révèlent que la vénérable fondatrice a conçu la plénitude de sa mission et édifié son programme d'éducation dans la prière, la méditation et la communion quotidienne. Imprégnée de surnaturel, la Règle de son ordre n'a point ignoré cependant le sens des réalités temporelles. Elle a appris à toute une légion de religieuses éducatrices comment doit s'exercer la vraie charité du Christ dans le cloître et dans le monde.

(*) "45 ans de dévouement sur le sol d'Amérique".

III

Sous le signe de Charité. — Établissement des Sœurs de la Charité de Saint-Louis en Amérique. — Incertitudes et misères des débuts.

On peut toujours se demander à quel sentiment ou à quels ordres obéissent des missionnaires en quittant le pays natal pour un exil parfois irrévocable. Pour la plupart des communautés enseignantes de France, la perspective de l'exil s'offrait impérieusement, lorsqu'en 1902, les lois sectaires du gouvernement Combes et Waldeck-Rousseau atteignirent les religieux et religieuses chargés d'éducation.

Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, à la naissance du XXe siècle, comptaient 48 établissements en France et trois en Angleterre. La nouvelle tourmente anti-religieuse, qui pouvait anéantir l'œuvre, décida au contraire de sa diffusion. La plupart des congrégations enseignantes préférant s'exiler plutôt que d'abandonner la vie communautaire, quelques-unes jetèrent les yeux vers l'Amérique français, surtout vers le Canada.

La venue chez nous des Filles spirituelles de Madame Molé fut déterminée par un incident vraisemblablement providentiel. En 1902, une religieuse Servante du Saint-Cœur de Marie, missionnaire en Canada, était passée en France et fit une visite à ses premières éducatrices, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

Voyant le désarroi moral de ses anciennes maîtresses, elle leur demanda tout naturellement pourquoi elles ne viendraient pas s'établir au Canada, pays immense, foncièrement chrétien, dont une forte partie de la population gardait au cœur un profond attachement à l'ancienne mère-patrie. Ce fut comme un éclair dans l'esprit de la supérieure générale, Mère Marie-Fidèle. *"Le "sort en est jeté, écrit Mère St-Félix; les religieuses, "qui ont l'honneur d'avoir pour patron Saint-Louis, roi "de France, traverseront les mers, non pour délivrer les "Lieux Saints du joug musulman, mais pour se dévouer, "le plus souvent dans des campagnes éloignées, à l'édu-"cation des enfants, garçons et filles du Canada fran-"çais".* (*)

Le diocèse de Rimouski, dans sa partie gaspésienne surtout, manquait d'éducatrices. Quelques curés de paroisses avaient demandé à leur évêque, Monseigneur André-Albert Blais (1842-1919) des religieuses pour leurs écoles. Deux jeunes religieuses de la Charité de Saint-Louis, les sœurs Sainte-Eugénie et Marie-des-Anges, arrivèrent au pays et furent envoyées à Sainte-Adélaïde de Pabos en octobre 1902. En fin de décembre trois nouvelles recrues, les sœurs St-Pascal, St-Achille et Anne-de-Gonzague, venaient compléter cette mission pionnière. La population de l'endroit et d'une grande partie de la côte, formée de braves pêcheurs, s'était déjà attachée à ces religieuses d'élite dont le dévouement et la vie exemplaire portaient leur empreinte immédiate sur l'enfance écolière des deux sexes. Mais déjà aussi l'épreuve attendait ces âmes généreuses préparées à tous les sacrifices. Quelques mois à peine après leur arrivée, un différend s'éleva entre l'évêque de Rimous-

(*) "La vie de Madame Mulé de Champlâtreux", par Pierre de Ségur.

ki, et son suffrageant, Mgr Bossé, curé de Pabos. Il en résulta que la supérieure générale fut obligée de retirer ses religieuses de ce diocèse.

Que faire alors? Où allaient se réfugier ces missionnaires étrangères? Sitôt informée de leur détresse la Supérieure générale de Vannes envoya sa maîtresse des novices, Mère Marie-de-Jésus, à leur secours. Débarquée à Québec, celle-ci se présenta à l'archevêché où Mgr Louis-Nazaire Bégin, (1840-1925) dans sa bonté coutumière, ouvrit toutes larges les portes de son archidiocèse aux Filles de la Charité de Saint-Louis. Mgr Bégin fit connaître la communauté à son clergé durant les retraites pastorales du mois d'août 1903. Trois curés de paroisses, ceux de St-Philémon de Bellechasse, de St-Gédéon de Beauce et de St-Adrien de Mégantic demandèrent des religieuses de cette communauté pour leurs écoles. Et le 24 octobre dix-sept religieuses enseignantes, choisies avec soin par Mère Marie-Fidèle, arrivaient à Québec pour se partager, avec leurs devancières, les trois missions canadiennes en formation.

L'année suivante, soit en juillet 1904, un nouvel essaim de trente-six religieuses se détache de la ruche-mère, sous la conduite de Mère Marie-de-Nazareth et passe au pays. Elles viennent grossir les rangs de la famille spirituelle de Madame Molé en Nouvelle-France. Dès lors elles vont occuper des écoles paroissiales en Beauce, Bellechasse, Montmagny, Portneuf et Mégantic.

Eloignées des grands centres, ces localités offraient des conditions de vie assez difficiles à cette époque. Ne fallait-il pas à des religieuses venues de France une provision inépuisable de courage, de santé et de dévouement pour s'adapter au climat, à la nourriture, au

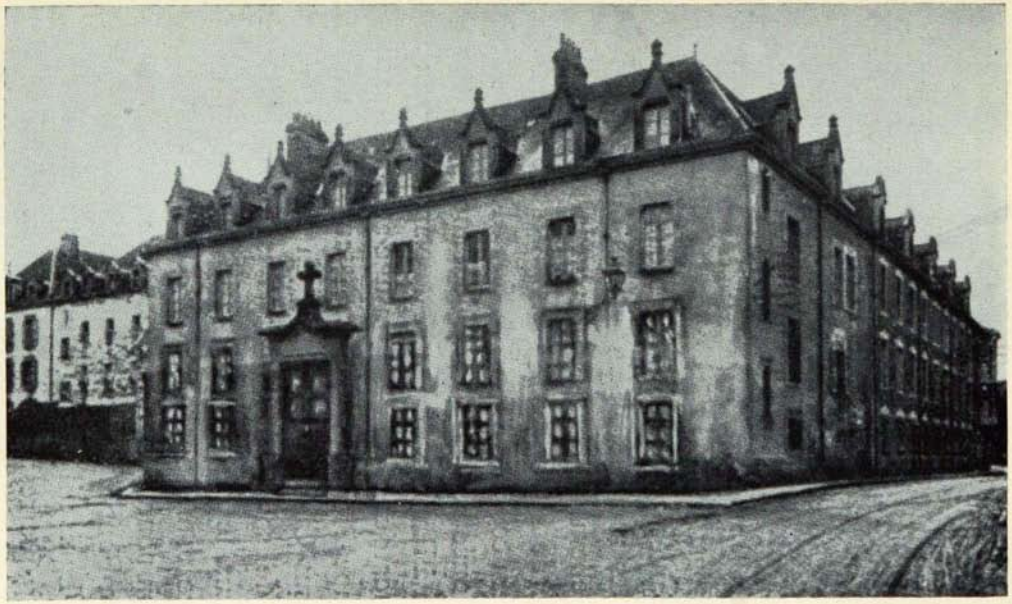
logement souvent inconfortable, sinon malsain, que leur offraient les commissions scolaires d'alors? Un maigre salaire forçait ces éducatrices à se pourvoir elles-mêmes des choses indispensables à la vie et à la santé de petites communautés dispersées dans des régions peu fortunées.

Le premier réconfort leur vint pourtant d'assez bonne heure. Le dévouement inlassable, la bonté de cœur et la sainteté de vie des Sœurs de la Charité de Saint-Louis attirèrent vite la sympathie d'un clergé bienveillant et la reconnaissance des familles qui leur confiaient leurs enfants. Bientôt de jeunes canadiennes allaient manifester le désir de coopérer à l'œuvre des religieuses françaises.

La première phase de fondations canadiennes et américaines s'étend de 1903 à 1915. Du jour où le noviciat de Pont-Rouge s'est ouvert aux vocations canadiennes-françaises, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis vont être appelées non seulement dans l'archidiocèse de Québec, mais aussi dans l'Ouest canadien et dans la Nouvelle-Angleterre.

Après leur court séjour en Gaspésie en 1902, soit un an après le départ de Pabos, les pionnières de la congrégation, auxquelles viennent se joindre dix-sept religieuses arrivées de France en octobre 1903, prennent charge des écoles de Saint-Philémon dans Bellechasse, de Saint-Côme et de Saint-Gédéon de Beauce. Elles y pousseront l'héroïsme jusqu'à se faire institutrices dans les écoles de rangs si mal conditionnées à cette époque que quelques-unes y contractèrent des maladies incurables et des infirmités.

Quelques mois plus tard, un nouveau groupe de trente-six religieuses, sous la conduite de Mère Marie-



Le couvent dit du "Père-Eternel", à Vannes, en Bretagne, France, maison généralice de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

La T. R. Mère
MARIE-FIDÈLE,
Supérieure générale
de 1880 à 1905.

La T. R. Mère
MARIE-DE-JÉSUS,
Supérieure provinciale
de 1903 à 1906 et
Supérieure générale
de 1906 à 1927.

de-Nazareth, débarque à Québec. Elles vont se disperser dans plusieurs paroisses de l'archidiocèse, sur la recommandation expresse de Mgr Bégin. Ce sera, pour la plupart, une véritable période d'acclimatation. Tel sera le cas des novices en séjour provisoire dans la petite mission de St-Adrien dont la population est en majorité irlandaise. Mais rien n'entravera l'œuvre de relèvement moral et intellectuel qu'elles poursuivent désormais.

St-Philémon, comté de Bellechasse

La fondation de Saint-Philémon, première en importance, remonte au 24 octobre 1903. La supérieure, Mère St-Félix, y sera assistée de Sœur Anna-Maria pour les classes et de Sœur St-Eloi pour la cuisine. L'école du village avait été ouverte en septembre par Sœur St-Pascal en attendant l'arrivée des nouvelles missionnaires. Celles-ci furent accueillies avec joie par le généreux pasteur de la paroisse, l'abbé Clément Lévesque, et sa sœur, auxquels vinrent se joindre bientôt le docteur et madame Joseph Schiller, celle-ci nièce du curé et qui fut pendant longtemps l'auxiliaire bénévole des religieuses.

L'école de St-Philémon était alors l'exemplaire de la plupart des écoles rurales de cette époque. La maison, de dimensions restreintes, s'annonçait froide et les vents et la neige d'un hiver hâtif et rigoureux y pénétraient par toutes les ouvertures. Il fallut quand même s'en accommoder; le poèle à deux ponts que n'alimentait qu'avec peine le bois vert et glacé des commissaires ne parvenait pas seul à réchauffer l'enthousiasme des élèves et des religieuses. Celles-ci, néanmoins trouvèrent bientôt un puissant réconfort grâce à l'ingéniosité

du bon curé Lévesque qui leur aménagea de ses propres mains un petit oratoire dans la maison. A la mi-décembre une nouvelle recrue, Sœur Ste-Adélaïde, fut amenée à Saint-Philémon par Mère Marie-de-Jésus, supérieure générale.

Durant son séjour dans la nouvelle mission, la supérieure fit des heureux. Elle était musicienne. Le jour de Noël, elle touchait l'orgue et les cantiques exécutés par un groupe de jeunes filles de l'endroit ravirent toute la population. Au mois de février 1904, elle fit célébrer la fête de la Purification de la sainte Vierge selon le vœu de la vénérée Mère Fondatrice; et, peu après, l'humble oratoire du petit couvent fut témoin d'une fête intime par la prise d'habit d'une jeune fille de la paroisse qui reçut le nom de Sœur St-Clément.

Le curé de Saint-Philémon souffrait de voir ses religieuses habiter un si pauvre logis. Il rêvait pour elles d'un couvent assez vaste pour accueillir les enfants de sa paroisse, filles et garçons, de plus en plus nombreux. Il proposa à la communauté d'entreprendre une construction convenable, et la supérieure y consentit à condition d'y appliquer sa propre dot. La construction fut commencée aux premiers beaux jours du printemps et le six janvier 1905, on bénissait le nouveau couvent placé sous le vocable de la Sainte Famille.

De 1919 à 1938 le couvent de Saint-Philémon n'a fait qu'augmenter en importance, tant par le nombre de ses élèves que par le rayonnement moral et intellectuel de son enseignement. Les autorités religieuses du diocèse et celles de l'Instruction publique lui reconnaissent un prestige qui profite à toute la région. Les vocations affluent en cette pépinière d'institutrices laïques et religieuses. Le 12 juillet 1936, Son Eminence le

cardinal Villeneuve visite l'institution à l'occasion des noces d'or de la paroisse. L'électricité est installée au couvent comme dans le village, en 1937. En 1938, un sanatorium est construit à Saint-Philémon, et servira de lieu de repos aux malades et aux convalescentes de la communauté. Ce sera le Sana Molé. Des deuils cruels éprouvent la famille religieuse vers cette époque. Mère Thérèse-de-Jésus, provinciale, décèdera au début de 1927 et sera suivie dans la tombe par les Sœurs Paul-Albert et St-Théophile en 1939; la Sœur Cajétan y décédera à son tour en 1944. Mais les traitements assidus du médecin et des infirmières du sanatorium ramèneront à la santé la pulpart des malades venues des autres missions.

Depuis 1941, le couvent de Saint-Philémon, qui est la propriété des Sœurs de la Charité de St-Louis, a vu trente de ses élèves subir avec succès leurs examens et obtenir leurs certificats pour l'enseignement.

D'autre part, la ferme de la communauté est citée en exemple pour sa belle tenue et l'augmentation de ses rendements. Ces deux formes de progrès, dans une région restée longtemps réfractaire à toute évolution, auront accrédité le mérite missionnaire des éducatrices françaises auprès de qui les observait d'un œil souvent interrogateur ou sceptique. A défaut de compréhension elles avaient acquis le respect et la confiance des habitants. En 1950, cette première maison compte quinze religieuses et cent dix élèves.

St-Gédéon, comté de Beauce

Le curé de Saint-Gédéon de Beauce, l'abbé Rouleau, avait été l'un des premiers à répondre aux offres de Mgr Bégin en requérant des religieuses de la Cha-

rité de Saint-Louis pour ses écoles paroissiales. Le 28 août 1903, la Supérieure générale lui amena trois de ses Sœurs: Marie-des-Anges, Anne-de-Gonzague et Saint-Achille, premières missionnaires venues de France en Gaspésie l'année précédente. Saint-Gédéon n'avait encore que deux écoles, une au village et l'autre dans le rang de la rivière. Sœur Marie-des-Anges se chargea de l'école du village et ses Sœurs voyageaient matin et soir entre le village et l'école de la rivière. A la fin d'octobre, la petite communauté s'augmenta de deux religieuses récemment débarquées à Québec, les Sœurs Louise-du-Sacré-Cœur et Marie-Modeste. L'école principale fut transformée en couvent résidentiel; et, au mois d'août 1904, les Sœurs Saint-Philippe-de-Néri et Sainte-Reine vinrent se joindre à la petite communauté. Le même automne, trois nouvelles écoles étaient construites dans la paroisse et deux autres religieuses, les Sœurs Ste-Madeleine et Marie-Anne, vinrent prêter main-forte à leurs compagnes.

Les écoles de rangs étant éloignées du centre, les religieuses partaient en voiture le lundi matin pour ne revenir au couvent que le vendredi soir ou le samedi. La commission scolaire de Saint-Gédéon leur allouait un salaire nominal de cent dollars par an. On comprendra qu'il fallait parer à l'insuffisance du nécessaire par le travail manuel, cuisine, lavage, entretien de la lingerie, après les heures de classe. Encore, si les maisons d'écoles eussent offert la compensation d'un confort raisonnable. Mais, non. L'abnégation des filles de Mère Saint-Louis devait être totale. Elles durent accepter du travail supplémentaire; raccommodage, reprisage, broderie et confection de vêtements en retour de victuailles et parfois d'un peu de monnaie qu'elles rapportaient à leur économe. Malgré tout, la sympathie et la confian-

ce des familles beauceronnes leur étaient un précieux réconfort et maintenaient la joie et l'entrain au sein même de la pauvreté. La sainteté de leur vie attirait les nécessiteux; et, bien des fois, on recourut à leurs prières et à leurs sacrifices pour la guérison des malades et la protection contre les fléaux. Ce qui montre que l'apostolat des Sœurs de la Charité de Saint-Louis ne se bornait pas à l'enseignement scolaire.

Une petite chapelle avait été aménagée dans le couvent et une première messe y fut dite le 26 avril 1906. Désormais la communauté eut le Saint-Sacrement en permanence sous son toit, à l'immense consolation des religieuses et des élèves pensionnaires. Après 1908, l'ancien couvent étant devenu insuffisant, on résolut de reconstruire une maison plus spacieuse et mieux appropriée aux exigences du temps et du milieu. Cette maison est la seconde propriété acquise par la communauté de la Charité de St-Louis. En 1910, des retraites y furent organisées pour les religieuses de la Beauce et suivies peu après de cours spéciaux où les institutrices venues de France pouvaient s'initier aux méthodes et aux besoins pédagogiques du Canada. Grâce à la sollicitude du curé Rouleau, un grand terrain attenant au couvent fut mis en culture. Ce fut l'un des derniers actes de ce dévoué pasteur qui décédait en août 1913.

Il eut pour successeurs, alternativement, les abbés Auguste Lessard et Léon Létourneau, tous deux d'un dévouement inlassable aux œuvres d'éducation de l'enfance, comme au bien spirituel des religieuses. La maison de St-Gédéon compta jusqu'à quatre-vingt pensionnaires venues de la paroisse et de la région environnante. Mère Marie-des-Anges, fondatrice, quitta la maison en 1918 après quinze années d'apostolat fructueux. Elle fut remplacée par Mère Saint-François-Xavier qui

occupa le poste de supérieure durant huit ans et fut déléguée au Chapitre Général à Vannes en 1927. Ces assises eurent pour résulta l'accession de Mère Marie-de-Nazareth au supériorat et Mère Anne-de-Gonzague au provincialat de leurs missions en Amérique, Mère Marie-Raphaël, qui enseignait à St-Honoré de Shenley, fut nommée supérieure à St-Gédéon et occupa cette charge pendant six ans. Elle céda la place à Mère Marie-de-St-Paul, sans toutefois quitter la maison. Car, c'était une entraîneuse exemplaire dans tous les genres de travaux intellectuels et manuels. Sa gaieté coutumière la faisait aimer et rechercher non seulement des élèves, mais de toute la population villageoise. C'était aussi une pêcheuse d'âmes: elle avait envoyé dix postulantes au noviciat de Pont-Rouge.

En 1934, la supérieure de St-Martin de Beauce, Mère Marie-Hélène, vint prendre charge du couvent de St-Gédéon. La maison et ses dépendances furent agrandies et les abords embellis. Les quelques religieuses qui enseignaient encore aux écoles de rangs y furent remplacées par de leurs propres élèves, dûment graduées et devenues institutrices laïques. La chapelle du couvent fut témoin de mémorables cérémonies religieuses, surtout aux fêtes de l'Immaculée et de Noël. Un aumônier, l'abbé Charles-Arthur Marcotte, fut attaché à la maison, procurant ainsi à tout le personnel, tant laïque que religieux, l'avantage de la sainte Messe quotidienne, de catéchismes hebdomadaires et de conférences spirituelles. L'abbé Marcotte savait même coopérer aux travaux manuels nécessaires à l'entretien de l'aménagement intérieur et à la récréation des élèves. En 1942, l'abbé Marcotte dut quitter ce poste pour en occuper un semblable à Saint-Damien de Bellechasse, chez les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Saint-Gédéon est devenu un des pensionnats importants de la Beauce et le souvenir de Mère Marie-des-Anges y est resté dans tous les cœurs. Cette fondation est une propriété des Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

Saint-Côme, comté de Beauce

Saint-Côme, à vingt milles de la frontière américaine, a actuellement une population de 1,700 habitants. C'est l'un des sites les plus pittoresques de la vallée de la Chaudière. Outre ses riches érablières, cette paroisse exploite des terres dont la fertilité rappelle les plantureuses campagnes de la Beauce française. Lorsqu'elles y arrivèrent en 1904, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis s'y trouvèrent comme chez elles. Tant il est vrai que l'âme des choses, parfois, influe sur la pensée et les sentiments humains. Ici l'hospitalité proverbiale des gens de chez nous se manifeste dès les premiers contacts. La population est anxieuse de manifester aux nouvelles éducatrices son intérêt sincère et sa reconnaissance. Les enfants sont remarquablement intelligents, appliqués et dociles. Les religieuses sont bien pauvres, mais la générosité des dames de la paroisse est intarissable. Les deux premières années, trois religieuses suffisent, avec l'assistance d'une jeune fille, aux trois classes du village. En 1907, deux autres Sœurs se joindront aux premières; et, le 15 septembre, elles ouvrent un petit pensionnat avec onze élèves internes. Les religieuses occuperaient une maison toute voisine. L'année suivante, le nombre des élèves augmentant, une quatrième classe est ouverte qui nécessite une sixième religieuse. La supérieure était alors Mère St-Pierre-d'Alcantara.

C'est à l'automne de 1908 que fut construit le couvent actuel, témoin par la suite d'une vie intense et d'une affluence d'élèves, dont plusieurs venues des Etats-Unis. Le printemps suivant vit l'acquisition d'une petite ferme avec jardin, basse-cour, étable, etc. Les élèves, filles et garçons, s'initient aux travaux de la terre et au petit élevage.

De 1909 à 1916, le pensionnat de Saint-Côme prend une extension assez rapide, mais cette période est traversée de deuils cruels pour la communauté. En 1917 Mère Saint-Pierre-d'Alcantara est remplacée par Mère Marie-Ange; et, celle-ci, l'année suivante, est remplacée par Mère St-Bruno.

En 1918 la commission scolaire met le tiers de la salle publique à la disposition des religieuses qui en font le dortoir des cinquante garçons pensionnaires. L'électricité est aussi installée partout. En 1919 et 20, des personnes charitables de la paroisse, mesdames Dr Poliquin, Bélanger, Bolduc et Rhéaume, complètent l'aménagement de la chapelle et de la sacristie du couvent.

En 1923, sous le supériorat de Mère St-Bruno, douze religieuses sont chargées des six classes, bien remplies d'élèves venues de la paroisse et de l'étranger. Les pensionnaires sont au nombre de 70 et cinq élèves se préparent au brevet élémentaire. Outre l'enseignement scolaire régulier, les religieuses donnent des leçons de chant et de musique, piano et mandoline, et aussi de la pratique culinaire.

Cette année 1923 en fut une de dures épreuves pour la paroisse et pour les Sœurs de la Charité de Saint-Louis. En effet, le 23 février, après une courte maladie, Sœur Marie-de-St-Jean succombait à une congestion

cérébrale. La population entière qui estimait cette religieuse à l'égal d'une parente et d'une mère, prit le deuil. Ses funérailles eurent lieu à St-Côme le 25. Durant quelques mois la maladie fit de nouvelles victimes dans la région et une élève, Thérèse Vignault, mourut au mois de mai 1924.

La même année vit la cession, par la commission scolaire à la communauté, du couvent et de ses dépendances. L'établissement fut alors entièrement restauré, et 95 pensionnaires purent y loger confortablement. Un chapelain, l'abbé Jean-Baptiste Jacques, du collège de Lévis, fut attaché à la maison le 8 septembre 1927.

En 1928 un vaste terrain est acheté qui servira en partie de cour de récréation pour les garçons, grâce à l'aménagement de jeux dus à l'ingéniosité de l'abbé Jacques. De bonnes amies de Mère St-Bruno, ayant obtenu l'assentiment du curé, l'abbé Adalbert Roy, décident de célébrer les noces d'argent de fondation du couvent de St-Côme. Des comités d'anciennes élèves sont formés et la fête est fixée au 5 juillet 1930. Non seulement la paroisse mais toute la région y prend part par une messe solennelle à l'église et par des manifestations artistiques suivies d'agapes fraternelles au couvent. De nombreuses personnalités religieuses et civiles s'étaient jointes aux religieuses et aux élèves anciennes et actuelles.

Durant le dernier sexennat de Mère Saint-Bruno, l'institution fit de nouveaux progrès dans tous les domaines de l'éducation. Nommée supérieure au Pont-Rouge en 1935, elle sera remplacée à Saint-Côme par Mère Cécile-de-Jésus et celle-ci sera assistée de Sœur Dominique-du-Rosaire comme directrice des études. Sœur Marie-Constance est chargée de l'enseignement

de l'anglais et plusieurs enfants de familles américaines, venus surtout du Maine, suivront les classes de la quatrième à la huitième année. En 1936, Mère Cécile, avec l'autorisation des Supérieures majeures, avait fait l'acquisition d'une terre, propriété de madame veuve Cantin, et procurait ainsi à la communauté les denrées alimentaires et le bois requis à tous les besoins locaux. Le 31 janvier 1938, Mère Cécile-de-Jésus quitte St-Côme pour Bienville où elle doit prendre un repos forcé. La révérende Mère St-Anatolien, provinciale, viendra installer à sa place Mère Marie-Léo. Au cours de l'été, celle-ci, accompagnée de Sœur Dominique, ira visiter les parents de leurs pensionnaires de Madison et Waterville, dans le Maine. En 1940, la supérieure fait installer un aqueduc qui desservira le couvent, la ferme et les dépendances.

Son Eminence le cardinal Villeneuve visita Saint-Côme, à l'occasion de la confirmation des enfants du couvent, en 1941. En juin, Mère Marie-Léo quitte St-Côme pour prendre charge de la mission de Jésus-Ouvrier à Québec. Elle sera remplacée par Mère Marie-de-Jésus. Cette religieuse a marqué son passage à Saint-Côme par l'institution des journées missionnaires, de la Sainte Croisade des enfants, et dans le domaine temporel, par des améliorations à la maison et à la ferme de la communauté. Cette maison est la troisième propriété acquise par la communauté.

Buckland, comté de Bellechasse

Buckland, dans le comté de Bellechasse, a reçu les Sœurs de la Charité de Saint-Louis le 5 septembre 1904. Sa première supérieure Mère Ste-Berthe et son assistante, Sœur Marie-de-St-Ignace, sont introduites au-

près du curé Grenier par Mère St-Félix, supérieure de St-Philémon. D'autres religieuses seront adjointes aux premières, se succédant à raison d'une ou deux à la fois. L'une d'elles, la petite Rose-du-Sacré-Cœur, à peine arrivée de France, ne peut supporter le rude climat du pays: elle fait une pneumonie compliquée de typhoïde qui l'emporte, à l'âge de 29 ans, le Vendredi Saint, 13 avril 1905. Elle sera inhumée dans le cimetière paroissial de Buckland après des obsèques solennelles couvertes par la fabrique de l'endroit. Ces débuts pénibles, joints à la pauvreté des religieuses en eussent découragé de plus vaillantes, si les familles Métivier, Carrier, Corriveau et Tanguay ne les avaient soutenues moralement et matériellement.

En avril 1908, la visite des Mères Marie-de-Jésus, supérieure-générale, et Thérèse-de-Jésus, provinciale, apporte un réconfort qui stabilise la fondation. Septembre amènera une nouvelle supérieure, Mère St-Gurval, ardente apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur. Ici, comme dans un grand nombre de nos paroisses du Québec, ce sont les religieuses et les religieux enseignants qui implantent cette dévotion dans les familles, par l'intermédiaire des enfants. A la demande de Mère St-Gurval, le curé Déchêne consent à établir dans N.-D. Auxiliatrice de Buckland une garde d'honneur des élèves de l'école centrale. Une chaîne de prières et d'adoration est maintenue de jour, que rien ne brisera. Et l'on cite encore qu'un matin de tempête, où personne n'osait se risquer au dehors sans danger de périr sous les vents, la neige et le froid, un petit garçon de onze ans se substitua à sa sœur plus âgée, mais incapable de sortir pour son heure de garde. L'intrépide petit bonhomme brava la bourrasque, se rendit à la messe matinale, se confessa, communia et remplit la consigne au nom de sa sœur,

pour le bien spirituel de toute sa famille. La mère supérieure justement édifiée en fut émue jusqu'aux larmes.

De 1910 à 1918, cette mission prospère lentement. Mère Louise-du-Sacré-Cœur en est chargée de 1918 à 1924. Admirablement secondée par le curé Lamontagne, elle oriente ses collaboratrices dans le sens d'un enseignement à la fois pratique et hautement éducatif. On pourra en dire tout autant des supérieures: Mères St-Gervais, Rose-de-Lima et Gabrielle-de-Jésus, de même que du curé Evariste Corriveau qui, avec la Sœur St-Zénon, des Sœurs Grises de Québec, et ancienne élève de Buckland, feront revivre la garde d'honneur tombée en désuétude pendant quelques années.

Le couvent de Buckland a été restauré et muni d'une chapelle en 1930; les transformations ont été réalisées grâce à la générosité de tous les paroissiens. En 1948, il subira d'autres transformations, grâce au dévouement du curé de la paroisse.

Lac-Noir, comté de Mégantic

Pour qui voit aujourd'hui les établissements éducationnels du Lac-Noir, son orphelinat et son école ménagère, il paraît invraisemblable qu'un tel centre se soit ainsi développé depuis 1904.

Les huit Sœurs de la Charité de Saint-Louis qui s'y installèrent alors, à la demande de l'abbé Joseph Gagnon, curé de la paroisse, avaient connu un drôle d'accueil. Les premiers citoyens qui les reçurent, dans une pauvre maison de deux étages où la classe, la cuisine et le réfectoire occupaient la même pièce, pensèrent tout haut qu'ils n'arriveraient jamais à se comprendre avec ces religieuses étrangères. D'aucuns allaient

jusqu'à dire que celles-ci ne "parlaient pas français!" Et elles étaient huit Sœurs françaises, ne sachant pas un mot d'anglais et ne comprenant guère le langage émaillé d'anglicismes des gens de Black-Lake. Mais, tout finit par s'arranger.

L'œuvre la plus urgente dans cette localité d'ouvriers mineurs était l'hospitalisation et l'éducation des orphelins. La fortune pécuniaire des religieuses ne supportait pas de comparaison avec celle de leur dévouement. Celle-ci, appuyée par la générosité des bienfaitrices, mesdames Ouellet, Roberge et Carrier, créa d'abord l'Œuvre du Pain. Là, comme à Saint-Damien de Bellechasse, saint Joseph sera le grand pourvoyeur.

Grâce à l'initiative du curé Gagnon, la commission scolaire, et surtout son secrétaire M. Philippe Poudrier, prendront des mesures pour élever bientôt une construction sur le terrain donné par la fabrique et déblayé par un groupe de jeunes ouvriers des mines. Cette maison fut bénite par l'archevêque du diocèse Mgr Louis-Nazaire Bégin, le 10 septembre 1911.

En 1915, le nombre des enfants est de 153. La plupart sont orphelins, de père ou de mère, et parfois des deux. Le vicaire de la paroisse, l'abbé Félix Dumont, se dévoue à leurs intérêts spirituels et à leurs récréations. Il leur dit la messe à la chapelle chaque matin, leur fait le catéchisme, les prépare à la confession et à la communion; puis, au cours de la journée il se mêle à leurs jeux. Durant les vacances, et celà se pratique jusqu'à nos jours, les religieuses gardent auprès d'elles les enfants qui n'ont plus de foyer. Ces petits trouvent ici une autre famille et l'on s'ingénie à leur faire oublier la tristesse de leur sort. Certains d'entre eux sont particulièrement protégés par des gens charitables, témoin

ce petit Gilbert Basquionk, né d'un père russe tué à son travail dans les mines, et qui fut adopté par la famille Langevin, du Rosaire, dans le comté de Montmagny.

Au mois d'octobre 1916, le nombre des enfants à l'orphelinat du Lac-Noir atteint 220. Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis doivent se rappeler l'exemple de leur Fondatrice et se multiplier auprès de ces infortunés. Avant tout, elles songent à leurs âmes et inaugurent en octobre 1916 des retraites annuelles, suivies de récollections. La première retraite sera prêchée par le chanoine Joseph Hallé, plus tard évêque de Hearst en Ontario. Ensuite, les religieuses s'emploient à donner à leurs protégés tous les soins corporels requis par leur âge. De vastes cours de jeux sont aménagées, de bons et plantureux jardins sont entretenus qui fournissent des légumes et des fruits abondants. La ferme alimente toute cette jeunesse en croissance de bon lait et d'autres produits conformes à leurs besoins comme à ceux de la communauté.

En 1920, la population écolière de l'orphelinat s'était élevée à 394, dont 220 petites filles. Le personnel de la maison se chiffrait à vingt-deux professes. Aussi bien la Mère générale, en visite à l'institution, décida-t-elle qu'une construction nouvelle s'imposait. Un édifice de 150 pieds, à quatre étages, sera donc élevé sans délai et muni de galeries et promenades permettant aux religieuses et aux enfants de jouir de l'air pur et de l'espace nécessaire par les beaux et les mauvais temps. Le nouveau couvent et sa chapelle seront terminés et bénits par S. Em. le cardinal Bégin le 8 octobre 1922.

Le 31 juillet 1930 l'établissement du Lac-Noir célèbre ses noces d'argent de fondation. Mère Marie-de-

Jésus avait prédit que cette maison serait une pépinière de vocations. Elle ne s'est pas trompée, car déjà à cette époque, un prêtre, plusieurs ecclésiastiques et quarante religieux et religieuses y avaient reçu leur première éducation scolaire.

Durant les années qui suivent de lourdes épreuves viendront ralentir la vie active de l'institution. Des deuils et des départs de religieuses et d'élèves, la fermeture des mines, la misère et la pauvreté des gens obligeront à consentir d'assez lourds sacrifices. Mais, en 1940 l'orphelinat du Lac-Noir est doté par le gouvernement provincial d'une école ménagère moyenne. Cette création nouvelle amènera des élèves en nombre assez considérable. Aussi bien, les autorités majeures de la communauté, de même que la supérieure locale, Mère Louise-de-Jésus, et l'aumônier de la communauté, l'abbé Papillon, consentent-ils à faire des frais considérables pour garantir la pérennité de l'institution. L'Orphelinat du Lac-Noir aura été l'œuvre de prédilection de Mère Marie-de-Nazareth. Elle en a été l'âme dirigeante pendant 23 ans et l'on vient d'y célébrer solennellement ses noces de diamant de profession religieuse, les 20 et 21 mai 1950.

Saint-Martin, comté de Beauce

La fondation de St-Martin de Beauce remonte au 4 août 1904. L'arrivée de trois religieuses de la Charité de Saint-Louis à cet endroit: Mère St-Armel, supérieure, et les Sœurs Alexis et Marie-de-St-Augustin, fut saluée au son des cloches de l'église et suivie d'un banquet présidé par le curé de la paroisse, l'abbé A. Lafrance. Le couvent avait deux classes et soixante-douze élèves. La population est particulièrement sympathique et la piété des enfants y est remarquable. Aussi les re-

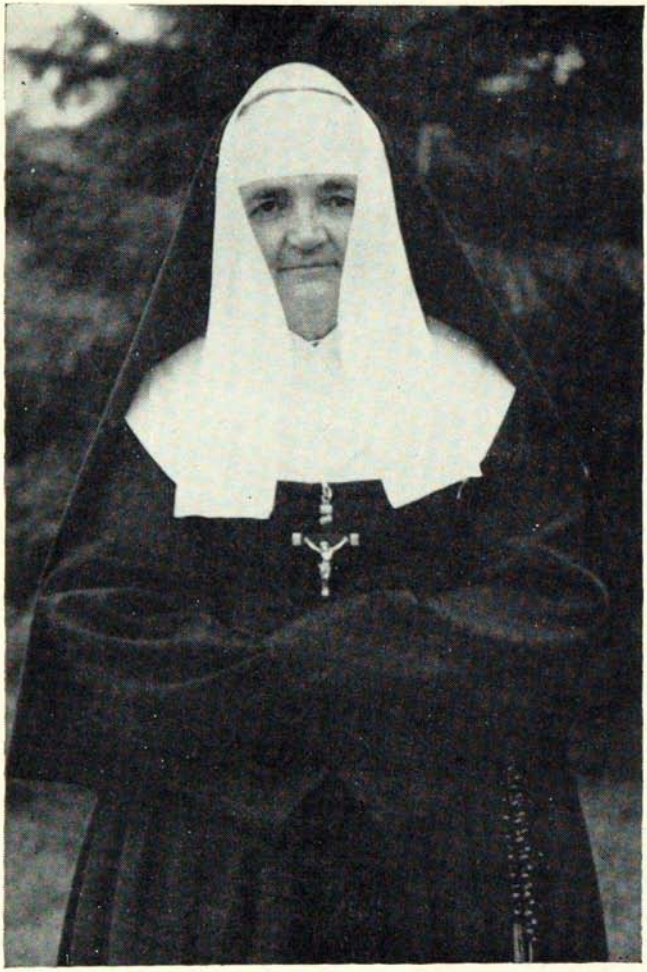
ligieuses qui enseignent et se succèdent en cette maison en apportent-elles un souvenir aussi réconfortant qu'impérissable.

Vingt-cinq ans après sa fondation, le couvent de Saint-Martin de Beauce comptait 200 élèves. Devenu pensionnat, ce couvent mène ses grandes élèves jusqu'aux examens du diplôme d'enseignement. En 1930, il reçoit la visite de S. Ex. Mgr Omer Plante, auxiliaire de S. Em. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec. Mère Saint-Félix, qui fut supérieure à St-Martin durant six ans, a donné une impulsion considérable à la formation religieuse et intellectuelle de la jeunesse en cette région. Mère Marie-Anne, qui l'avait précédée, s'était affirmée institutrice incomparable.

N.-D. du Rosaire, comté de Montmagny

Lorsque en 1904, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis furent appelées à Notre-Dame du Rosaire, dans le comté de Montmagny, elles y trouvèrent une petite école de village, de chétive apparence, formée de deux pièces et ne mesurant en tout que vingt-huit par vingt-quatre pieds de plancher. Quatre-vingts enfants s'y entassaient dans une seule classe et les religieuses habitèrent pendant un an la mansarde dont l'aménagement se résumait à cinq lits, trois chaises et une table. Mais, par l'initiative du curé, l'abbé Ulric Perron, une école neuve fut instaurée en 1905 qui offrait plus d'espace et quelque confort à la petite communauté comme aux élèves. Un modeste oratoire y fut aménagé qui jouera peut-être un rôle de longue et haute portée dans cette mission éloignée des grands centres. Non seulement les religieuses, mais aussi quelques élèves aimaient à s'y agenouiller durant le jour. En 1906, l'une de celle-ci

LA T. R. MÈRE MARIE-DE-NAZARETH,
Supérieure générale de 1927 à 1939,
Supérieure provinciale de 1939 à 1948.



LA T. R. MÈRE ANNE-DE-GONZAGUE,
Supérieure provinciale de 1927 à 1936,
Supérieure générale depuis 1939.

demanda et obtint on admission dans la communauté. Elle fut suivie par plusieurs jeunes filles de la paroisse, au cours des années subséquentes. Mère Marie-Céleste, nommée supérieure au Rosaire en 1904, fut pour les élèves et pour leurs familles une véritable providence. Comme il n'y avait pas de médecin dans le canton et qu'elle possédait des notions élémentaires de médecine, elle fut conseillée par les médecins eux-mêmes d'organiser une pharmacie et de pourvoir aux premiers soins d'urgence. Ces occupations s'ajoutaient à ses classes et à ses exercices spirituels et complétaient sa mission d'apôtre de la lumière et de la charité. Son assistante, Mère Alexis-de-Jésus, suivra en tout son exemple.

Une vie de dévouement s'use vite. Aussi, la pieuse Sœur Marie-Céleste, que la population de Notre-Dame du Rosaire vénérait comme une véritable mère, tomba-t-elle au bout de ses fatigues.

Les curés de N.-D. du Rosaire, l'abbé Ulric Perron, devenu plus tard chanoine du métropolitain, et les abbés Leclerc et Poulin ont soutenu successivement l'œuvre des religieuses dans cette paroisse. La fondatrice, Mère St-Pierre-d'Alcantara, évoquera avec bonheur, toute sa vie, l'extrême pauvreté de son cher Rosaire.

Pont-Rouge, comté de Portneuf

Le 20 août 1904, sous la conduite de Mère Marie-de-Jésus, provinciale en Amérique, les Sœurs Ste-Bathilde, supérieure, St-François-Régis, assistante, Marie-Mélanie et Damascène, arrivent de Vannes, par Québec, et viennent s'établir à Pont-Rouge. Elles y sont accueillies par les autorités civiles et religieuses et par l'élite de la paroisse. On les installe provisoirement dans une

maison du sacristain, tout à côté de l'église. A l'ouverture de l'école, le 1er septembre, trois classes reçoivent une population écolière de 140 enfants. Et, dès janvier suivant, la Mère Provinciale y amène les premières novices qu'elle installera dans une habitation séparée, récemment acquise au nom de la communauté. Et, voici que désormais le recrutement va s'accentuer dans le diocèse de Québec d'abord et les demandes de fondation se multiplieront au Canada.

Le noviciat d'une communauté est la centrale génératrice qui mesure, conditionne et distribue les forces spirituelles requises à l'œuvre entière. La jeune fille qui s'y présente doit être mue d'abord par un double sentiment librement éprouvé: le souci de son perfectionnement personnel et le désir de vouer sa vie entière au salut des âmes. Où l'on voit que la préoccupation maîtresse et l'ambiance du milieu sont d'un ordre éminemment élevé. Au surplus, la novice doit prouver dès le début qu'elle est capable de rendre à ses sœurs en religion, et aux personnes du monde en l'occurrence, tous les services d'ordre temporel conformes à la règle et correspondant aux aptitudes intellectuelles comme aux habiletés manuelles de la future professe. La novice doit d'abord établir qu'elle jouit d'une santé suffisante, d'un jugement sain et droit, d'une bonne volonté constante et d'un esprit de soumission indispensable à son nouvel état de vie.

Chez les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, la novice reçoit une formation spirituelle toute à base de charité et de dévouement. Du jour où elle s'est consacrée, par un quatrième vœu, à l'éducation des enfants, elle réalise qu'elle doit puiser en Dieu les lumières et la force, l'endurance morale et la résistance physique nécessaires à sa tâche de chaque jour. Aussi bien cha-

cune de ses journées est-elle marquée, et ce pour la durée de sa vie religieuse, d'exercices spirituels, oraison mentale, chapelet, office de la sainte Vierge, lecture pieuse et méditation, étude du Nouveau Testament. Ces pratiques quotidiennes, ajoutées à l'audition de la messe et à la communion, expliquent tout le secret du dévouement et de la mansuétude qui caractérisent l'éducatrice religieuse de la Charité de Saint-Louis.

Les deux années et demie consacrées à l'orientation spirituelle de la novice et à sa formation professionnelle la conduisent aux premiers vœux temporaires. Professe, elle entre pour de bon dans le giron d'une grande famille religieuse où le travail est distribué selon les forces et les aptitudes de chacune, où l'on s'aime et s'entr'aide comme des sœurs, où la supérieure vraiment Mère est comme l'âme et le cœur de la maison qu'elle dirige. Une grande simplicité caractérise les Sœurs de la Charité de Saint-Louis qui, à l'exemple de leur saint patron, doivent se porter de préférence vers les humbles, les pauvres et les petits. Atteindre les âmes en développant les intelligences et en prenant soin des corps, voilà le but que s'est proposé Madame Molé de Champlâtreux, comme fin pratique de son œuvre. C'est la mission à laquelle doit se consacrer chacun des membres de son Institut.

Ce caractère privilégié d'une congrégation française introduite au Canada avait frappé l'éminent directeur spirituel, le pasteur averti, l'éducateur de grande classe, que fut le cardinal Louis-Nazaire Bégin. Archevêque de l'Eglise métropolitaine de Québec depuis 1898, le digne successeur du cardinal Taschereau continuait l'œuvre éducatrice, sociale et patriotique de ce dernier en choisissant avec prudence et circonspection

les maîtres de la pensée catholique et française chargés d'orienter les nouvelles générations. Rien d'étonnant, alors, qu'il aît entouré d'une particulière sollicitude les fondatrices de la Charité de St-Louis dans l'archidiocèse.

Le couvent de Pont-Rouge, pendant dix ans, devait abriter le premier noviciat de la communauté; il en a gardé le juvénat jusqu'à nos jours. C'est à cette porte que sont venues frapper les premières canadiennes-françaises, attirées par la grâce de vocation, sans doute, mais aussi par le prestige du caractère élevé, de la culture étendue et de la bonté rayonnante qu'on remarquait chez les Sœurs françaises.

Pourquoi la paroisse de Pont-Rouge fut-elle choisie par Mère Marie-de-Jésus pour être le berceau véritable de sa communauté en Amérique française? Et pourquoi ce berceau fut-il confié à la sollicitude de Mère Thérèse, la première Provinciale? C'est ici que l'on entrevoit les desseins providentiels, dans la concordance des dispositions humaines et de la nature qui les encadre. Situé à quelques lieues de Québec, Pont-Rouge offrait à la communauté nouvelle un milieu idéal pour la préparation de ses recrues indigènes. L'endroit est d'accès facile, mais assez distant de la cité pour garantir la quiétude nécessaire au recueillement. La nature y est variée. La campagne plantureuse, la végétation luxuriante, les accidents du sol et cette rivière Jacques-Cartier, un peu tumultueuse dans son cours, mais ombragée d'arbres séculaires, offrent aux yeux l'image répétée des plus beaux paysages du plateau laurentien.

Les postulantes venues de la rive sud et du bas de Québec retrouvaient à Pont-Rouge le charme des hori-

zons et les parfums naturels de leurs terres natales. Et c'est un fait notable que leur gaieté et leur entrain ne se sont point démentis un seul jour sous l'égide souriante de Mère Thérèse-de-Jésus. Toutes celles qui sont passées par là se souviennent aussi bien du dévouement et de la bonté de Sœur Placide, toujours alerte malgré sa vieillesse prolongée. Cette religieuse, au cœur vraiment maternel, incarne, depuis les premiers jours du pensionnat, la tradition de la maison familiale. C'est grâce à son courage et à son ingéniosité que les élèves, grandes et petites, s'accommodaient de locaux exigus, un peu délabrés, où pensionnaires et juvénistes, novices et professes, partageaient les mêmes inconvénients, comme aussi les mêmes joies.

Une âme d'élite s'il en fut alimentait de sa prestigieuse bonté cette existence. Mère Marie-de-Jésus avait fait de Pont-Rouge son relais de prédilection. Supérieure générale au Canada, elle aimait se reposer ici de ses longues et laborieuses randonnées dans les missions dont elle eut charge. Au Pont-Rouge, on parle encore de ses goûts marqués pour la beauté des cérémonies religieuses et des fêtes familiales de la maison. Le chant et la musique, l'agrémentation florale des jardins et des parterres remplissaient ses loisirs. Et rien ne l'enchantait davantage que les joyeuses promenades en compagnie de ses filles religieuses et de leurs élèves à travers champs et forêts, le long de la rivière et parmi les campagnes avoisinantes. Son âme d'artiste s'extériorisait alors par des compositions musicales et littéraires dont pourrait jouir son entourage immédiat. Elle fut vivement regrettée du jour où la paralysie vint ralentir ses activités. Un décret de Rome ayant désigné la Très Révérende Mère Thérèse-de-Jésus au provincialat (1906-1926) la Très Révérende Mère Marie-de-Jésus fut

nommée assistante-générale de la Maison Généralice à Vannes.

Or, les premières Canadiennes françaises admises à la profession religieuse dans la communauté sont venues des comtés avoisinants de Québec. Ce sont les Sœurs St-Clément (Délia Drolet) de Saint-Philémon de Bellechasse; Jeanne-de-Chantal (Maria Carrier) de Québec; Marie-de-l'Eucharistie (Joséphine Devcault) de Saint-Alban; Marie-de-Saint-Georges (Alphonsine Bussières) de Pont-Rouge; Saint-Vincent-de-Paul (Alphonsine Dumas) de Saint-Côme en Beauce; Saint-Ferdinand (Marie-Laure Létourneau) de Saint-Magloire; Marie-Antoinette (Philomène Savard) de Loretteville; Saint-Louis (Marie-Louise Collin) de Notre-Dame du Rosaire; St-Jean-de-l'Eucharistie (Eva Ferland) du Lac-Noir; Saint-Théophile (Anna Carrier) de Saint-Adrien d'Irlande; Marie-du-Précieux-Sang (Florida Renaud) de Loretteville; Marie-Auxiliatrice (Eugénie Baillargeon) de Buckland; Marie-Hortense (Georgie Naud) de St-Marc-des-Carrières, et Ste-Blandine (Marie-Anne Dubé) de Saint-Ludger de Beauce, ainsi que les Sœurs Marguerite-de-Jésus (Alexina Morin), Ste-Jeanne-d'Arc (Bernadette Métivier), Marie-Paule (Eva Bélisle) et St-Honoré (Marie Almoza).

Ces ouvrières de première heure, formées d'abord dans nos familles chrétiennes les plus estimées de leurs paroisses, étaient préparées par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis à seconder efficacement leurs aînées en communauté. Elles firent leur noviciat à Pont-Rouge, y apportant avec leur intelligence, leur dévouement et leurs vertus, tout un trésor d'énergie, de gaieté et d'entrain qu'elles tenaient, comme une marque distinctive, de nos mères canadiennes-françaises. Elles se sont

assimilées sans peine à leur nouvelle ambiance. Elles ont accepté volontairement la discipline et la règle, parfois austères mais éminemment formatrices, de leur famille religieuse, n'ayant en vue que leur perfectionnement, leur élévation spirituelle et les devoirs de leurs charges. Et dès le lendemain de leur profession, elles se sont mises cœur et âme à l'éducation et à l'instruction de l'enfance, selon l'idéal de la fondatrice, avec un grand esprit d'abnégation et de charité. Celles qui les ont suivies dans la vocation n'ont jamais dérogé un instant à cette observance.

Pour mesurer l'intensité du dévouement dont est capable une religieuse, dans toute communauté, il faut connaître, en plus de ses tendances personnelles, l'influence affective de la mère qui l'a formée à la spiritualité. La règle est immuable: telle mère, telle fille. La Très Révérende Mère Marie-de-Jésus, supérieure générale de 1905 à 1927, est restée, dans la pensée de ses filles spirituelles, l'incarnation vivante de la fondatrice, Mère Saint-Louis. Pour nos petites canadiennes-françaises, sa personnalité continuait la tradition familiale. Sa distinction native, les traits harmonieux de son visage, sa douceur et sa bonté laissaient dans les âmes l'image qu'il faut reproduire pour approcher de la perfection. Elle était à la fois aimée et vénérée. Elle était mère dans l'acception la plus élevée. Ses filles, grandes et petites, françaises et canadiennes, auraient consenti tous les sacrifices plutôt que de la contrister. Sans vouloir imposer un nivellement, mais dans l'amour indestructible que Dieu inspire aux grandes âmes, elle a su cimenter les volontés et les caractères qui font la famille unie. Le cachet qu'elle imprima à ses novices ne s'est jamais oblitéré. Les Provinciales qui lui ont succédé, de 1927 à 1948, Mères Anne-de-Gonzague, Saint-

Anatolien et Marie-de-Nazareth, ont reproduit cet inoubliable exemplaire.

Le noviciat de Pont-Rouge, en accueillant l'essaim de passage à St-Adrien d'Irlande et les pionnières chassées de Gaspé, devient la première maison Provinciale de la Charité de Saint-Louis en Amérique. Pendant dix ans, les vocations y afflueront, venant de la Beauce, de Mégantic, de Lévis, Bellechasse, Montmagny, Kamouraska, Québec, Portneuf et Trois-Rivières.

La première profession religieuse des Sœurs de la Charité de St-Louis au Canada eut lieu à Pont-Rouge le 27 août 1905. Ce jour-là, S. E. Mgr Bégin, archevêque de Québec, reçut les vœux de trois religieuses de chœur: les Sœurs Marie-Anne (Germaine Flocon), Cécile-du-Sacré-Cœur (Cécile Jallu) et St-Gervais (Jeanne-Marie Dannion). Elles étaient nées en France.

A cette occasion le R. P. Coltée, prédicateur de la retraite vocationnelle, établit un parallèle entre la vénérée Fondatrice, Madame Molé, et sainte Jeanne de Chantal, patronne de la paroisse. Puis, il fit l'éloge de la vie religieuse, de sa grandeur, de la beauté de ses sacrifices, de ses vœux d'obéissance, de chasteté, de pauvreté et de dévouement à l'enfance. Les jeunes vierges entonnèrent alors leur cantique au Seigneur:

"Voici les cœurs que Tu réclames"...

Loretteville, comté de Québec

La fondation de Pont-Rouge, propriété de la communauté, avait donné dès 1904 l'élan décisif à son épanouissement en Amérique. Le 12 septembre 1905, la T. R. Mère Marie-de-Jésus, supérieure générale au

Canada, fondait, avec cinq religieuses, l'établissement de Loretteville. Le nom patronymique de la Jeune-Lorette est Saint-Ambroise. Est-ce pure coïncidence ou à dessein? La première supérieure locale s'appelait Sœur St-Ambroise et son assistante, Marie-Victoire.

Loretteville est à trois lieues de Québec. Sa population est moitié industrielle et moitié agricole. Quelques familles seulement confiaient alors leurs enfants, garçons et filles, aux communautés religieuses enseignantes de la capitale. L'abbé Philéas Lessard, qui succéda à l'abbé Guillaume Giroux comme curé, en 1904, mesurait l'urgence de confier la jeunesse montante à des éducateurs religieux d'expérience. Avec l'assentiment de Mgr Paul-Eugène Roy, coadjuteur de l'archevêque de Québec, il réussit à vaincre l'opposition des habitants du faubourg et obtint l'établissement d'une école centrale mixte qu'il confia aux Sœurs de la Charité de St-Louis. Chose étonnante, ceux qui s'étaient montrés les plus réfractaires à ce progrès furent les plus empressés au-devant des cinq premières religieuses, pionnières de l'enseignement supérieur dans leur localité. *"Quatre landaus, dit la Mère St-Félix, qui ra-"conte cette arrivée, attelés de magnifiques chevaux ri-"chement équipés, étaient là pour nous conduire d'a-"bord à l'église où un salut solennel était donné en "notre honneur".* Sur le parcours de l'église au couvent qu'elles devaient habiter, les cinq religieuses admiraient les maisons décorées avec goût et profusion, et les notables de l'endroit leur faisaient cortège.

Dès le début une religieuse, Sœur Gertrude-du-Sacré-Cœur, fut chargée de la classe élémentaire des garçons, et Sœur Anna-Maria de la classe modèle des filles. En 1907, Mère St-Félix est nommée supérieure et la communauté fait l'acquisition d'un vaste terrain

appartenant à M. François Genest en vue d'y élever un pensionnat où abriter leurs élèves actuels et plus tard des orphelines. Le projet devait se réaliser au cours des deux années suivantes, grâce à l'aide obtenue du Gouvernement de la province par le député du comté, le notaire Cyrille-F. Delâge. Une subvention officielle de $8,000 à laquelle s'ajoutèrent $3,500, produit d'un bazar organisé par les dames charitables décidèrent la communauté à construire, en 1910, les premiers corps de bâtiment qui forme aujourd'hui le grand couvent de Loretteville. La maison fut bénite solennellement le 24 décembre 1911 par Mgr Paul-Eugène Roy, en présence du ministre des Postes, l'honorable Ls.-Ph. Pelletier, député du comté aux Communes, et de l'honorable Cyrille-F. Delâge, orateur de l'Assemblée Législative et député provincial. Les autorités religieuses et civiles de la paroisse et des localités voisines, les quatre-vingts élèves et leurs parents, et nombre d'autres invités prenaient part à la cérémonie.

Les années qui suivirent sont marquées d'événements significatifs et d'une ascension rapide vers les grandes destinées de cette maison. En mai 1912, une élève de quatorze ans, protestante confiée aux religieuses par son tuteur, est baptisée et communie; elle sera confirmée de la main de l'archevêque Mgr Louis-Nazaire Bégin. En juin de la même année, a lieu la première distribution solennelle des prix sous la présidence de Mère Marie-de-Jésus, supérieure générale, récemment arrivée de France. En décembre 1913 le couvent reçoit le titre d'Académie; et, le 4 octobre 1915, l'honorable M. Delâge, devenu Surintendant de l'Instruction publique, fait reconnaître l'institution au rang des Ecoles ménagères. En 1917, c'est la visite de François Veuillot, qui parle avec chaleur de son oncle, Louis

Veuillot, et peu après, du Trio Larrieu, qui émerveille les religieuses et les élèves par son répertoire de chansons bretonnes. En 1919, Maurice Bastien, grand chef huron, amène à l'Académie Saint-Louis un groupe de marins français qui laisse comme souvenir de son passage une magnifique statue de Jeanne d'Arc.

Reconnue Ecole ménagère locale en 1913, l'Académie Saint-Louis prépare des élèves aux examens de graduation. L'abbé Olivier Martin, inspecteur officiel de l'enseignement ménager dans la province, visite à plusieurs reprises l'institution. En juin 1919, trois aspirantes au brevet universitaire passent leurs examens avec un succès qui leur vaut les félicitations particulières de Mgr François Pelletier, recteur de Laval; ce sont: mesdemoiselles Alberte Naud, Gérardine Savard et Jeanne Verret.

Afin d'habituer les jeunes filles de son institut à la direction des œuvres post-scolaires, la supérieure, Mère St-Félix fonde avec les anciennes élèves le Cercle Jeanne d'Arc. Leur chapelain, l'abbé Jules Dubeau, aumônier de la maison, activera la vie spirituelle du groupe, tandis que, sous la direction de Mère St-Félix, les membres s'entraîneront mutuellement à l'étude des problèmes multiples de la vie dans le monde. Ce cercle d'étude et d'action sociale chrétienne s'affilia bientôt à des groupements similaires de Québec et de Lévis, et son apostolat féminin a rayonné dans des centaines de familles qui furent les soutiens les plus assidus de bien des mouvements paroissiaux. A Loretteville, l'Académie St-Louis et toute la paroisse gardent un culte reconnaissant aux apôtres dévoués qu'ont été mesdames Jules Renaud, Silvio Dionne et St-Amand-Leclerc, et surtout à mademoiselle Eugénie Savard, ancienne élève

BIBLIOTHEQUE SAINT-SULPICE

du couvent. Celle-ci est restée dans le monde une véritable sœur pour ses éducatrices religieuses. Les archives du couvent gardent aussi avec reconnaissance les noms des dames charitables qui ont pris part aux différentes "kermesses" organisées pour venir en aide aux constructions qui s'imposaient.

De 1920 à 1926, Mère Ste-Adélaïde remplit la charge de supérieure à Loretteville. Elle fit faire des plantations dans les parterres et le bocage et rebâtir les dépendances de la petite ferme attenante à l'Ecole ménagère.

Mère St-Félix reprit la direction de la maison en 1926 et y retrouvait quelques collaboratrices des premiers temps: Sœurs St-Philippe-de-Néri, Marie-Hortense, Ste-Céline, Norbert-Marie, Marie-de-la-Résurrection, Marie-Conrad, Marie-Florestine, Ste-Eudoxie, St-Isidore et Ste-Bibiane. Ces religieuses ont continué, en des périodes de dix à vingt ans de labeur, parfois héroïque, l'œuvre entreprise par Mère St-Félix.

Le 24 septembre 1930, sur la recommandation du directeur provincial de l'enseignement ménager et de l'inspecteur ecclésiastique, l'abbé Honorius Bois, l'Académie Saint-Louis est reconnue comme Ecole ménagère régionale par le Conseil de l'Instruction publique en cette province. Une ère nouvelle s'ouvre alors pour les élèves et leurs maîtresses et l'annexe qui sera construite en 1931 abritera désormais plus d'une centaine d'étudiantes réparties en douze années de cours. Le nouvel édifice fut bénit par S. E. le cardinal J.-M.-R. Villeneuve le 12 juin 1932.

Mère St-Félix, qui avait été l'âme de cette maison depuis vingt-cinq ans, eut comme successeur au supériorat Mère Marie-Lucie. Formée à l'école de Mère St-

Félix, elle avait été sa plus proche collaboratrice durant quatorze années. Mère St-Félix resta attachée au personnel enseignant de Loretteville jusqu'en 1939. En juin de cette année, elle était déléguée à Vannes, au Chapitre Général, avec Sœur St-Philippe. Mère Marie-Denise fut chargée de la direction de l'Ecole ménagère régionale. En 1939, elle recevra la première visite de l'abbé Albert Tessier, nommé par le gouvernement à la charge de visiteur-propagandiste de l'enseignement ménager. Loretteville comptait alors 42 élèves à l'Ecole Ménagère naissante. En janvier 1950, elle atteint le nombre 88.

S. E. le cardinal Villeneuve avait visité l'institution en juin 1941, à l'occasion de l'exposition nationale missionnaire et ménagère qui s'y tenait. Il convint aisément de l'opportunité d'un nouvel agrandissement. Et, le 1er août, l'architecte Fernand Caron et l'entrepreneur Ernest Côté de Québec mettront sur pied une vaste et moderne construction de 160 pieds de longueur par 60 de profondeur, à cinq étages. La pierre frontale de l'édifice porte l'inscription: "Ecole Ménagère Régionale".

Depuis 1936, le curé de St-Ambroise, le chanoine Rosario Morissette, protecteur et guide spirituel des religieuses, s'était retiré sous le toit du couvent qui lui devait tant de reconnaissance. Il ne cessa, malgré son âge avancé et sa cécité de s'intéresser à l'éducation des jeunes et mourut en 1946. Il eut pour successeurs de 1936 à 42, l'abbé Wilfrid Caron et, depuis, l'abbé J.-Charles Dumas. Ces deux derniers, à un degré différent, se sont intéressés à l'œuvre éminemment éducative des Sœurs de la Charité de St-Louis dans la paroisse.

Comme leur vénérée Fondatrice, ces religieuses gardent le perpétuel souci du salut des âmes. C'est

pourquoi, dans leur maison de la Jeune-Lorette, elles avaient institué les retraites fermées pour leurs anciennes élèves. Ces retraites furent prêchées par des prédicateurs de renom: le Père Georges Dagneau, eudiste, le Père Alexandre Faure, oblat de Marie Immaculée, et le Père Dom. Barillec, dominicain.

Par ailleurs la supérieure locale, Mère St-Félix, ne négligeait aucune des mesures propres à décupler les sources d'avancement intellectuel, moral et social des élèves. Et cela, malgré l'énormité des sacrifices et la lourdeur des responsabilités encourues. On manquait de ressources pécuniaires, de personnel enseignant, de matériel et d'outillage de démonstrations. Au surplus, les privations et la critique malveillante des débuts auraient pû justifier quelque découragement. Mais l'énergie et la foi vive d'une Mère St-Félix et de ses Sœurs en religion devaient triompher de tous les obstacles. Chaque année depuis 1930, des cours de vacances viennent renouveler la provision de science pratique des professeurs. En 1938 s'inaugurent des journées d'étude du nouveau programme d'enseignement ménager, qui réunissent soixante dirigeantes d'écoles ménagères de diverses congrégations. En 1941, un congrès d'éducatrices étudie les trois idées fondamentales: religion, patrie, famille, qui servent de base à la formation spirituelle, nationale et sociale de la jeunesse canadienne-française. Aussi bien, la semence jetée dans les jeunes âmes, tant du côté des garçons que des petites filles, porte-t-elle des fruits abondants dont profite même le clergé du diocèse. On peut signaler, à ce sujet, que des prêtres, comme le R. Père Noé Naud, des Pères du Sacré-Cœur, l'abbé Ernest Martel, aujourd'hui curé de St-Jean-Baptiste de Québec, et les abbés Alex Renaud et Sailly Gagnon ont reçu leur formation première à

l'école du faubourg St-Ambroise dirigée par les Sœurs de la Charité de St-Louis. En outre, combien de femmes d'élite, fermières de notable mérite, épouses d'industriels, d'hommes d'affaires et de professionnels, doivent à ces religieuses leur éducation de haute marque et leur instruction classique et ménagère.

Mère St-Félix, qui imprima son cachet distinctif à la formation de la jeunesse durant un demi-siècle, s'inspirait en toutes choses de l'esprit de son Ordre. Elle a maintenu avec constance son idéal: "former des jeunes filles qui soient d'excellentes gardiennes du foyer et des traditions ancestrales". Cette préoccupation, jointe au souci d'orienter les âmes vers la piété, la charité et le dévouement, continue l'apostolat de grandes éducatrices françaises: les Mères Thérèse-de-Jésus, Marie-de-Jésus et Anne-de-Gonzague, dignes filles spirituelles de la Fondatrice, Mère Saint-Louis. Une telle filiation, et qui n'a point connu de solution de continuité depuis près de cent cinquante ans, confirme l'ascendant spirituel d'une communauté à laquelle le Canada français devra quelques milliers de ses femmes de haut savoir et de ses âmes privilégiées.

Depuis 1933, la révérende Mère St-Félix a continué son œuvre dans la tenue des archives et la direction des études dans les maisons de sa communauté. En septembre 1943, le Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique lui décernait la médaille d'or et le diplôme de très grand mérite dans l'enseignement. En novembre la même année, les anciennes de Loretteville célébraient son jubilé d'or de profession religieuse.

L'Ecole ménagère de Loretteville dispense aujourd'hui son enseignement à 455 élèves, dont 112 pensionnaires. Mère Joseph-de-Jésus en est la supérieure. Le

programme couvre treize années d'études et conduit aux diplômes universitaires. L'institution est affiliée à l'Université Laval.

Saint-Raphaël, comté de Bellechasse

La paroisse de St-Raphaël, dans le comté de Bellechasse, sollicitait depuis 1904 les religieuses de la Charité de St-Louis à prendre charge de ses écoles. Mais ce n'est qu'en 1906, sur les instances du curé, l'abbé Auguste Michaud, qu'elles purent se rendre à ce désir.

Dès leur arrivée, quatre religieuses conduites ici par Mère Thérèse-de-Jésus, se mettent à l'œuvre. L'école du village, située tout à côté de l'église est assez avenante. Elle se remplit de 130 enfants, distribués dans trois classes, avec Sœur Anne-de-Gonzague comme supérieure locale. Trois ans plus tard, une quatrième classe sera ouverte pour faire face au surcroît d'élèves.

En 1911, les anciennes élèves et les aînées de l'école commencent à bénéficier d'une innovation qui devient très populaire dans la paroisse. Elles auront des cours de conversation et de travaux manuels, suivis de conférences pratiques et d'office spirituel. Mère St-Anatolien est alors supérieure de la maison et le restera jusqu'en 1917. Pour elle, comme pour ses successeurs, Mères St-Pierre-d'Alcantara, St-Gurval et Agnès-de-Jésus, les conditions de vie du milieu n'offrent guère de compensations aux fatigues de l'enseignement. Aussi la maladie fait de fréquentes visites à la petite communauté de St-Raphaël. En 1931 un nouveau pasteur, l'abbé Joseph Destroismaisons, est chargé de la paroisse et apporte aux religieuses le réconfort de son intelligence, de ses goûts artistiques et de sa charité. C'est grâce à

LA R. MÈRE THÉRÈSE-DE-JÉSUS,
Supérieure provinciale de 1906 à 1927.

LA R. MÈRE SAINT-ANATOLIEN,
Supérieure provinciale de 1936 à 1939.

lui que la pratique du chant et de la belle musique s'est développée dans la jeune génération. En 1935, il dotait le couvent d'une chapelle où il installa le Saint Sacrement en permanence, à la grande joie de la communauté. Le couvent recevait alors 150 élèves et poussait les cours jusqu'à la 8e année. L'enseignement ménager, celui de la musique et de la peinture ont été développés avec un remarquable succès par les institutrices religieuses, dont Mère Maria-de-Jésus, supérieure, qui ont fait de ce couvent l'un des plus rayonnants de la région.

Saint-Ludger, comté de Beauce

Saint-Ludger de Beauce n'est qu'à neuf milles de St-Gédéon. Le onze septembre 1907, la supérieure de ce dernier endroit venait installer à St-Ludger les Sœurs St-François-Xavier et St-Mathieu. Sœur Ste-Alice viendra leur prête main-forte quelques jours plus tard. La population écolière y est nombreuse: 63 élèves dans la petite classe et 33 dans la grande. Une troisième classe sera aménagée l'année suivante, avec une troisième religieuse.

Le premier couvent de St-Ludger était assez vaste, mais de construction plutôt rudimentaire. Le curé de la paroisse, l'abbé Jean-Baptiste Soucy, aida à sa restauration intérieure et combla le désir des religieuses en y instaurant une chapelle avec les saintes Espèces, en décembre 1910. En février 1911 cette chapelle était témoin de la prise d'habit de deux élèves devenues juvénistes dans la communauté de la Charité de St-Louis.

En 1912, Mère St-François-Xavier laisse le supériorat de cette mission à Sœur Ste-Louise-du-Sacré-Cœur qui occupera cette charge avec succès jusqu'en août 1918. Elle aura pour successeur Mère St-Jean-

François-Régis, et sera assistée de trois religieuses. En 1919, le trop modeste couvent de St-Ludger est reconstruit à neuf, avec les améliorations requises, la chapelle, le petit pensionnat et les classes. Les Sœurs St-Urbain et Marie-Julienne dirigent la maison de 1920 à 26.

En août 1926, tout un personnel nouveau prend charge du couvent de St-Ludger. Mère St-Urbain venait y installer, comme supérieure, Mère Agnès-du-Sacré-Cœur, avec les Sœurs Clotilde-Marie, Anne-du-Rosaire, puis Marie-Louise et Eva, postulantes. Dès leur première visite au presbytère l'abbé Chs-Henri Garneau, curé, demande une religieuse pour diriger sa chorale paroissiale et Sœur Anne-du-Rosaire en est chargée. Les élèves sont nombreuses et chaque religieuse est responsable de deux classes, de la première à la sixième année.

En fin, d'octobre, la petite communauté reçoit la visite de Mère Thérèse-de-Jésus. Ce fut une des dernières visites couventuelles de cette Provinciale. Son départ attristé laissa pressentir de justes craintes. Elle était à ce moment si fatiguée qu'elle quitta ses Filles en pleurant. C'était la première fois depuis vingt-trois ans qu'elle cédait à cette faiblesse. Peu de temps après, son médecin la condamnait au repos complet, puis elle entra à l'hôpital. Le 25 février 1927, elle rendait son âme à Dieu. Sa famille religieuse, profondément affligée, n'a pas oublié un seul jour, l'exemple d'énergie, de bonté et de sainteté que lui léguait cette Mère selon le cœur et cette sœur d'infatigable dévouement. Même en dehors de sa communauté, chez ceux qui l'ont connue, Mère Thérèse-de-Jésus restera la fidèle image de la grande fondatrice Mère Saint-Louis. En novembre

1928, le Chapitre Général nommait Supérieure régionale au Canada, Mère Anne-de-Gonzague.

Le 17 août 1930, Mère Agnès-du-Sacré-Cœur était appelée à un nouveau poste. Mère Marie-Alphonse la remplacera à St-Ludger. Ce couvent célébrait ses noces d'argent de fondation en septembre 1932. En 1936, Mère Monique-de-Jésus vient remplacer Mère Marie-Alphonse à la tête de la petite communauté. Presque en même temps, un nouveau pasteur, l'abbé Nelson Lévesque succède au curé Garneau. Des réparations sont faites à l'intérieur du couvent et, en 1940, on y installe l'électricité. Cette amélioration amènera quelques changements pour le mieux dans la vie écolière et communautaire. En 1941, Mère Monique-de-Jésus cède le supériorat à Mère Raoul-Marie. Cette année les élèves sont au nombre de 102. Mère St-Félix, directrice générale des études, visite les classes à la mi-octobre. Cette maison dont la supérieure actuelle est Mère Joseph-de-Nazareth, a 148 élèves et continue désormais sa marche ascendante vers le progrès moral et intellectuel de la jeunesse dans la région.

Charny, comté de Lévis

Le premier couvent de Charny, sur la rive sud du St-Laurent, avait été bâti en 1906. Deux ans plus tard, il était devenu insuffisant pour la population écolière de l'endroit. Une nouvelle maison fut construite qu'on destinait à des religieuses. Les Sœurs de la Charité de St-Louis consentirent, sur les instances du curé l'abbé Omer Poirier, à en prendre charge. Elles y envoyèrent d'abord deux religieuses enseignantes auxquelles durent se joindre des maîtresses laïques. Mère Ste-Berthe, qui fut chargée de la direction générale, y demeura su-

périeure durant dix-huit ans. Jusqu'en 1916 les élèves des deux sexes étaient admis dans cette maison. En dix ans, la population de Charny avait plus que doublé. Le couvent fut agrandi en 1920 et des classes y furent ajoutées. En 1926, on construisit une nouvelle maison à proximité du couvent pour y loger huit classes de jeunes garçons. Ceux-ci, devenus grands, seront transférés en 1936 dans un collège fondé par le nouveau curé, l'abbé Egide Groleau, et dirigé par les Frères de l'Instruction Chrétienne.

Mère Ste-Berthe, qui avait été supérieure jusqu'en 1926, eut pour successeurs les Mères: Ste-Adélaïde, Alexis-de-Jésus et Gabrielle-Marie. En 1939, Mère Joseph-de-Jésus prenait charge du couvent de Charny avec ses 13 classes. Cette paroisse a fourni plusieurs vocations religieuses dont une vingtaine à la congrégation de la Charité de St-Louis. Parmi celles-ci mentionnons les Sœurs: Blanche-de-St-Louis, Berthe-de-Jésus et ses deux sœurs: Marie-Lucille et Madeleine-Thérèse; Ste Marie-Madeleine, Marie-Elmire, Marie-Augustine, Marie-Théodore, Marie-Germaine, Marie-Thérésita, Bernadette-de-Jésus, Joseph-de-la-Providence et ses deux sœurs: Cécile-de-Jésus et Marie-de-St-Gérard.

En 1935, l'établissement de Charny comptait dix-huit religieuses. Les élèves y recevaient et continuent de recevoir une formation complète aux points de vue religieux, intellectuel, artistique et ménager. Cette œuvre d'éducation est due en grande partie à l'infatigable sollicitude du curé Poirier dont le souvenir est attaché à tous les progrès de la localité. La supérieure actuelle de Charny, Mère Ste-Rose-de-Lima, y continue cette œuvre dans l'esprit de ses devancières.

Saint-Samuel, comté de Frontenac

Saint-Samuel de Frontenac n'est qu'à trois lieues de St-Ludger en Beauce. Le 28 août 1908, la révérende Mère Provinciale y conduisait les Sœurs Agnès-du-Sacré-Cœur et St-Florentin pour occuper un couvent de quatre classes. A leur arrivée, elles furent reçues par le curé Deschênes et sa sœur madame Potvin, qui devait rester longtemps l'amie dévouée des religieuses. Deux grandes classes bien aérées devaient servir la première année; les autres pièces furent occupées par le réfectoire, la cuisine, le dortoir et la chambre de la supérieure. La commission scolaire fournissait l'ameublement et le matériel nécessaire à l'enseignement et allouait à chaque religieuse un montant de dix dollars par mois pour sa nourriture. On devine que les pauvres Sœurs dûrent accepter avec reconnaissance les dons d'aliments et autres que de généreux paroissiens leur apportaient de temps en temps. Elles profitaient particulièrement des secours attentifs des dames Potvin, Bureau et LaRue, bienfaitrices de la paroisse.

Depuis la première heure et jusqu'à nos jours, les Sœurs de la Charité de St-Louis jouissent de l'entière confiance des habitants de St-Samuel. On venait à elles pour solliciter leurs prières et on les conduisait auprès des malades jusqu'au fond des campagnes. Elles répétaient ainsi les gestes apostoliques de charité corporelle et spirituelle enseignés par leur Fondatrice, la vénérée Mère Saint-Louis.

C'est durant le séjour de quatre années de Mère Agnès-du-Sacré-Cœur à St-Samuel que parut le décret de Pie X sur la communion des petits enfants. Les religieuses s'employèrent avec un zèle et une ferveur décuplés à la préparation des âmes et des cœurs des tout

petits. A l'exemple du pasteur, elles activèrent dans la paroisse le culte de la sainte Vierge. Les pieuses gens de la localité leur en manifestaient souvent une reconnaissante vénération.

L'abbé Deschênes, qui avait été curé de la paroisse durant vingt-cinq ans, fut nommé à la cure de St-Michel de Bellechasse et remplacé à St-Samuel par l'abbé Luc Lévesque. Le couvent, avec ses trois classes, nécessitait des réparations. Les commissaires d'écoles se firent tirer l'oreille, mais finirent par effectuer les travaux les plus urgents. Mère St-Jean-Régis remplaça Mère Agnès-du-Sacré-Cœur au supériorat jusqu'en 1918. C'est à cette époque que la grippe espagnole fit ses ravages un peu partout, mais les élèves du couvent, garçons et filles, s'en tirèrent avec quelques semaines de congé.

Les années qui suivirent n'ont rien de remarquable. Les parents comme le pasteur s'intéressaient effectivement à l'éducation des jeunes. En 1926, les religieuses furent logées dans une maison voisine du couvent. Le 5 mai, à la demande du curé J.-E. Boucher, elles eurent le privilège de la sainte Réserve sous leur toit. Madame Léon Jacob, dans un mouvement de reconnaissance pour faveur obtenue, en aménagea à ses frais le petit sanctuaire.

Mère Gabrielle-Marie, qui fut supérieure jusqu'en 1933, fut remplacée par Mère St-Ferdinand, et celle-ci par Mère Julienne-de-l'Eucharistie. En 1932, l'abbé Boucher, nommé curé à Armagh, avait pour successeur l'abbé Jean-Charles Dumas, un apôtre, un éducateur et un patriote éclairé. La supérieure actuelle de St-Samuel est Mère Marie-Arthur.

Saint-Zacharie, comté de Beauce

C'est à la clairvoyance de son curé, l'abbé F.-X. Dulac, que la paroisse de St-Zacharie de Beauce doit la venue chez elle des Sœurs de la Charité de St-Louis. Elles s'y établissent en août 1909 avec Mère Aimée-du-Sacré-Cœur comme supérieure, qui, malade, n'arrivera qu'après ses assistantes. Le couvent a été soigneusement aménagé sous la surveillance personnelle du curé. Les Sœurs lui devront une éternelle reconnaissance pour son dévouement, son exquise délicatesse et son inlassable générosité.

Sur le point de partir pour sa mission, Mère Aimée-du-Sacré-Cœur était tombée malade. Un peu rétablie, elle s'y rend et retombe bientôt. Mais sa grande confiance en Notre-Dame de Lourdes va la sauver. Les annales de la communauté racontent sa guérison miraculeuse arrivée le 8 décembre 1909. L'angine avait entièrement disparu et la constatation en fut faite par le médecin qui la traita. Jusqu'en 1943, cette sainte religieuse continua de rendre de précieux services à la communauté.

Depuis octobre 1910, les Sœurs de St-Zacharie ont la messe dans l'oratoire de leur couvent. Elles doivent cette faveur à la sollicitude du curé Dulac qui profita de toutes les occasions solennelles pour y célébrer le saint Sacrifice. L'office y fut particulièrement solennel aux visites de la Supérieure Générale, à celle de Mgr Paul-Eugène Roy, aux fêtes de l'Immaculée Conception, de sainte Jeanne d'Arc, du Sacré-Cœur, de l'Assomption, ainsi qu'à plusieurs anniversaires de profession religieuse, à la première communion des enfants et à Noël.

Dans cette maison, comme dans bien d'autres, des

religieuses ont incarné le dévouement, l'ingéniosité et l'efficacité du devoir bien compris. Ainsi, des bonnes Sœurs Marie-Lucie et Louisa-Maria dont la bonté toute naturelle est restée pour jamais dans la mémoire des anciennes élèves et de leurs familles.

Le couvent de St-Zacharie de Beauce a exercé une influence bienfaisante sur la formation morale, religieuse et intellectuelle des populations environnantes. Ce fut le foyer d'associations pieuses, de retraites et de fêtes auxquelles participèrent non seulement les élèves mais nombre de paroissiennes. Les supérieures qui s'y sont succédées ont maintenu avec zèle ces mouvements de piété à l'égal de leur apostolat éducatif. Mère Jean-Marie, supérieure actuelle continue l'œuvre admirable de cette mission, avec six de ses Sœurs et 145 élèves.

Le bien accompli dans le diocèse de Québec durant la première période d'établissements démontre bien que les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, malgré les incertitudes inhérentes aux débuts, ont su faire rayonner autour d'elles, en terre canadienne, comme sous le ciel de leur vieille France, l'indéfectible charité du Christ.

Portneuf, comté de Portneuf

C'est encore à la demande du curé de la paroisse, l'abbé Laplante, que les religieuses de Saint-Louis fondèrent, en septembre 1911, une mission au village de Portneuf. Elles succédaient aux Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier, démissionnaires. Mère Marie-Ange, nommée supérieure, y sera secondée par les Sœurs Marie-Raphaël, St-Laurent et St-Thomas.

En prenant cette succession dans un couvent mixte déjà existant, les nouvelles maîtresses de classes enten-

daient bien satisfaire aux exigences des autorités locales, mais elles se gardèrent de diminuer en quoi que ce fût le mérite de leurs devancières. Elles réalisaient néanmoins l'urgence d'une fermeté gantée de douceur. En peu de temps, la vie écolière chez les filles et les garçons reprit son cours normal et tout alla pour le mieux. L'inspection de l'école atteste que les autorités de l'instruction publique étaient satisfaites des nouvelles religieuses.

En 1927, le couvent eut l'honneur de recevoir une partie des fidèles de l'endroit à la messe de minuit, célébrée dans l'humble chapelle par suite de l'incendie de l'église paroissiale. De 1929 à 1936, le supériorat était confié à Mère Marie-Lucie, dont l'aménité toute naturelle et l'esprit conciliant attira la sympathie des parents et celle de leurs enfants.

Une autre supérieure dont les anciennes se souviendront longtemps fut Mère St-Jean-François-Régis. Sa haute taille, sa distinction, son apparence austère, tenaient, de prime abord, les élèves à distance. Mais sa science étendue, son langage impeccable et sa passion de l'enseignement joints à sa grande vertu, faisaient de cette éducatrice française une supérieure au prestige durable. Elle a contribué largement à promouvoir la culture intellectuelle chez la jeunesse masculine et féminine de Portneuf où elle séjourna de 1931 à 1936.

Mère Marie-Aristide, qui lui succéda, était, de son côté, d'une remarquable douceur. Aidée des Sœurs Paula, Marie-Noëlla, Hélène-de-Jésus, Marcella, Céline-Marie et Louise-de-France, elle cimenta la bonne entente entre son personnel et les autorités religieuses de la paroisse. C'est elle qui donna un élan décisif aux mouvements d'action catholique: cercles d'étude et

croisade eucharistique inaugurés l'année précédente au couvent de Portneuf. Ses collaboratrices mirent aussi en honneur la musique et la culture littéraire et produisirent leurs meilleures élèves dans des récitals qui furent parfois d'entraînantes révélations.

Au cours de l'été 1937, des réparations étaient effectuées à l'intérieur du vieux couvent. En octobre, S. E. le cardinal Villeneuve visita la maison et bénit le personnel enseignant et les élèves. En décembre, Mère Saint-Anatolien, Provinciale, y vient à son tour. Son passage apporte une joie réconfortante à tous et à toutes. Ses Sœurs en profitent pour lui témoigner un culte de filial attachement. En juin 1938, le couvent de Portneuf prend part au Congrès Eucharistique national de Québec et les quatre-vingt jeunes Croisés de la maison y font honorable figure.

En mai 1939, Mère Saint-Félix, directrice générale des études, vient visiter l'institution. Elle apporte à l'examen des classes autant de tact que de ménagement. Cette visite d'une grande éducatrice française impressionnera toujours un peu les élèves; mais ses directives laissent dans l'âme de celles-ci comme dans celle de leurs maîtresses une impression salutaire et fructueuse.

La nouvelle Provinciale, Mère Marie-de-Nazareth, récemment revenue de France, apportait, en juin 1940, un peu du parfum des vertus de la grande Fondatrice. Ici, comme elle le fera ailleurs, ses conférences prendront pour thème les leçons de dévouement, de charité et de mortifications qui se dégagent de la vie de Madame Molé. Quelques jours plus tard, la petite communauté de Portneuf se joint à celle de Donnacona et conduit trois cents enfants en pèlerinage au Sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine.

L'année scolaire 1940-41 est marquée de succès bien encourageants lors de la visite de l'inspecteur régional Arsène Paquin, et par suite des quarante certificats obtenus aux examens par les élèves du couvent. L'arbre, dûment cultivé, portera ses fruits dans les années à venir. C'est du moins la légitime ambition qu'entretient la supérieure actuelle, Mère Raoul-Marie.

Saint-Honoré de Shenley

Saint-Honoré de Shenley est en Beauce. C'est en 1911 que l'école paroissiale de St-Honoré fut confiée aux religieuses de la Charité de St-Louis. Ses premières supérieures furent: les Mères Ste-Adélaïde, St-Urbain, Thérèse-de-St-Augustin, Aimée-du-Sacré-Cœur, St-Pierre-d'Alcantara, Marie-Raphaël, Marie-Hélène, Blanche-de-St-Louis; et aujourd'hui: Marie-Clara.

Cette école reçoit les enfants des deux sexes. Nombre d'entre eux ont eu longtemps la réputation de caractères difficiles. Il a fallu aux éducatrices religieuses une abondante provision de douceur et d'abnégation pour atténuer la rudesse des surfaces et attendrir le fond des âmes. L'entreprise valait d'être tentée. Aussi peut-on constater aujourd'hui que deux ou trois générations d'élèves ont suffi à généraliser une mentalité que ceux d'il y a trente ans reconnaîtraient à peine. Tant il est vrai que "patience et longueur de temps font plus que force ni que rage!" Cette tâche de relèvement moral ne s'est pas imposée uniquement ici; maintes conditions particulières au milieu l'ont nécessitée ailleurs. Or, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis ont souvent été requises précisément en vue de cet apostolat rédempteur.

Durant les quinze premières années, dans la paroisse de Shenley, les vaillantes missionnaires se sont ingéniées à conquérir les cœurs de l'enfance et la confiance des parents. Elles ont multiplié les occasions de créer du bonheur, autour d'elles d'abord, et par suite au sein des familles. Pour ce faire, elles ont institué des pratiques religieuses scolaires et des fêtes profanes qui sont restées de tradition dans leur maison. Elles n'ont rien négligé pour attirer et retenir autour d'elles les enfants de toutes classes et pour leur procurer ce que cet âge exige d'attentions, d'amusements, de bons conseils et de bons exemples. Et la bonté, fille aînée de la Charité, fut le secret de tous leurs succès.

Dès le début, elles avaient constaté avec joie la propension des tout petits à la piété. Elles rétablirent pour eux une coutume depuis quelque temps délaissée: celle de la journée d'adoration mensuelle. Cette pratique de piété eut lieu dans la chapelle du couvent et les enfants s'y donnèrent avec tant de foi et d'assiduité, que ceux qui en étaient privés en éprouvaient un réel chagrin. Des jeunes garçons portés au blasphème par l'exemple des grands, étaient quelquefois punis par la privation de leur heure de garde aux pieds du Saint Sacrement. Cette humiliation portait infailliblement ses fruits; et, plus d'une fois, les bonnes Sœurs de Shenley virent leurs pénitents fondre en larmes devant la menace du châtiment. D'autre part, des enfants voulaient prolonger leur tour de garde et souvent les religieuses entendirent des réflexions d'une ferveur touchante: "Moi, je n'ai pas fini de dire au bon Dieu tout ce que je voulais; mais je me suis arrangé avec Lui pour continuer le mois prochain..." Les écoliers aimaient beaucoup les processions, on leur en faisait une chaque mois dans toute la maison, avec bannières, statues, fleurs et flambeaux.

Ces manifestations développèrent un esprit de piété qui devait porter ses fruits. En effet, les annales de la communauté signalent qu'en 1928, la paroisse de St-Honoré de Shenley lui avait fourni vingt excellentes vocations religieuses.

Cette dernière année les cinq classes ouvrent en septembre, avec cent quatre-vingt-neuf élèves et ferment en juin 1929 avec deux cents. Six des plus avancées se présentent aux examens du Bureau Central des Examinateurs et reçoivent leur diplôme avec distinction. Peu après la réouverture des classes, en septembre, le chanoine Ulric Perron, du chapitre métropolitain de Québec, supérieur ecclésiastique de la communauté. visite l'institution au titre canonique. Le 8 décembre, tout le personnel, élèves et maîtresses, célèbre avec éclat la fête de l'Immaculée.

En août 1932, Mère Cécile-de-Jésus était nommée supérieure, succédant à Mère Marie-Hélène. Ardente à l'ouvrage, elle entraînait les élèves au travail manuel comme à celui des études. Elle s'occupait particulièrement du jardin durant la belle saison. Son supériorat ici fut marqué par la visite de S. E. Mgr Omer Plante, à la confirmation des enfants en mai 1935, par l'érection d'une croix de Jacques Cartier, par le départ du curé, l'abbé Proulx, qui avait fait venir les Sœurs de Saint-Louis en cette paroisse, et par l'installation de son successeur, l'abbé Ennis.

Son Eminence le cardinal Villeneuve visita la paroisse et le couvent le 8 septembre 1936. En 1937, à l'occasion du deuxième congrès de la langue française à Québec, les élèves organisaient dans leur couvent une séance où il apparut que la formation reçue cadrait bien avec les apôtres du bon parler français au Canada. Un

diplôme de la Société du Bon Parler fut décerné au couvent de St-Honoré en cette circonstance. C'est aussi cette année-là, sous le supériorat de Mère Marie-Léo, que la Croisade Eucharistique fut réorganisée.

La commission scolaire fit des réparations à la maison en 1942 et installa un système de chauffage central qui s'imposait depuis des années. Vers le même temps, une salle paroissiale ayant été construite à proximité de l'église, une classe y fut installée pour les garçons de douze ans et plus, avec un professeur laïc résident. Ce qui décongestionnait d'autant les classes du couvent.

Cette maison, maintenant en pleine activité, a pour supérieure Mère Marie-Clara qui, avec cinq religieuses, dispensent leur science et leur zèle à cent vingt élèves. L'école marche de progrès en progrès et continue de fournir des femmes d'élite à la région, des fermières modèles et des vocations religieuses d'hommes et de femmes qui font la gloire de leur patrie.

IV

L'œuvre s'affirme et s'étend. — Missions enseignantes bilingues. — Aux Etats-Unis et dans l'Ouest canadien.

Huit années d'abnégation personnelle et de sacrifices conjugués, huit années d'initiation aux méthodes éducatives des plus beaux siècles de la France chrétienne, ont suffi pour assurer en terre d'Amérique le prestige des Sœurs de la Charité de Saint-Louis. La sainteté de leur vie, leur distinction native, leur maîtrise gantée de douceur, leur indéfectible charité ont attiré autour d'elles la jeunesse canadienne-française et mérité l'admiration des familles et des pasteurs au cœur de la Nouvelle-France. Leur science étendue, leur culture intellectuelle et artistique, la contagion de leur savoir-faire et de leur bon goût en toutes choses s'étaient affirmées auprès des autorités civiles et religieuses de l'éducation. Aussi, leur rayonnement s'étendait déjà bien au-delà des frontières québecoises lorsque, en 1910, elles furent invitées à tenter des établissements jusqu'en Nouvelle-Angleterre.

La création d'une paroisse franco-américaine aux Etats-Unis soulève, de nos jours, maints problèmes de vitale importance. L'accroissement rapide de la ville de Plattsburg, au nord de New-York, sur le lac Champlain, donnait naissance en 1910 à l'érection canonique de Notre-Dame-des-Victoires, nouvelle paroisse catholi-

que desservie par le R. Père Desjardins. Il fallait y organiser des écoles confessionnelles et bilingues indépendantes du gouvernement d'Etat.

On sait que, dans la République américaine, l'enseignement religieux n'est pas au programme des écoles publiques élémentaires et secondaires. Tous les citoyens, à quelque confession qu'ils appartiennent, sont néanmoins taxés pour l'entretien de ces écoles. La grande majorité des parents catholiques ne peuvent confier l'instruction primaire et l'éducation de leurs enfants aux écoles publiques. Ils sont donc forcés de pourvoir de leurs deniers à la construction et au maintien d'écoles catholiques françaises. L'entretien de ces écoles entraîne une nouvelle taxe que régit l'Ordinaire du diocèse ou l'autorité religieuse paroissiale. Le gouvernement d'Etat n'y exerce de surveillance que *"pro forma"*. Et, la cause des conflits qui ont eu de si malheureuses répercussions dans le Maine, le Rhode-Island, le New-Hampshire et le Massachusetts, entre 1912 et 1932, n'est pas imputable à l'Etat, mais à des incompatibilités de race et de culture.

Conformément au décret de la Congrégation du Concile en date du 29 juillet 1911, l'évêque d'un diocèse possède et administre les biens ecclésiastiques de sa juridiction. C'est le système dit *"Corporation Sole"*. Or, les édifices scolaires construits et entretenus par l'argent des paroissiens tombent sous le contrôle personnel de l'évêque, et, par suite, du curé de la paroisse. Il en est de même du choix et de l'engagement des éducateurs et des éducatrices. Si l'évêque et le curé ont assez de largeur d'esprit pour comprendre les véritables intérêts de leurs ouailles, et s'ils ont assez de science et de mémoire pour retenir les enseignements de Léon

LA R. MÈRE MARIE-JULIETTE,
Supérieure provinciale depuis 1948.

LA R. MÈRE SAINT-FÉLIX,
Directrice générale des études et Secrétaire-Archiviste
provinciale depuis 1933,
Directrice du Scolasticat de Bienville depuis 1940.

XIII, (encyclique *"Ad extremas"*, 24 juin 1893), ils font en sorte que les fidèles de naissance et de langue françaises soient prêchés et confessés dans leur langue. S'ils veulent que les jeunes franco-américains de parler français demeurent de fervents catholiques, fiers de leur culture et de leur croyance religieuse, ils donnent à leur formation première des éducateurs de leur race. On sait que le contraire a été imposé aux familles et aux enfants des écoles séparées dans certains Etats de la Nouvelle-Angleterre. Et l'on sait également que l'apostasie de la langue, bientôt suivie de celle de la foi religieuse, a assombri l'héroïque épopée franco-américaine au cours du vigtième siècle. L'Histoire jugera avec une juste sévérité les consciences responsables de ce tragique dénouement.

Par bonheur, dans les centres franco-américains des Etats-Unis, quelques douzaines de prêtres et de religieux ont su contourner certaine politique épiscopale, parce qu'ils ont compris, avec le vigilant apôtre-patriote de Plymouth, N.-H., l'abbé Adrien Verrette, que les catholiques de langue française de nationalité américaine sont eux aussi *"des être investis d'une inviolable dignité venant de Dieu, et qu'aucune puissance sur terre n'a le droit d'entraver l'expression spirituelle de leurs âmes dans la langue qu'ils ont reçue avec le lait de leurs mères"*. (*)

Plattsburg, état de New-York

Déjà, en 1910, la paroisse nouvelle de Plattsburg se donnait des éducatrices françaises dont le prestige a joué un rôle considérable dans les progrès moraux et intellectuels d'une population trop longtemps négligée, mais toujours bien disposée. Le Père Desjardins en prenant charge de sa mission avait d'abord ga-

(*) "La vie franco-américaine", éd. 1948.

gné l'effective coopération de ses fidèles en élevant pour eux un édifice qui abrita, temporairement, l'église, l'école et la salle paroissiale. Mais, il fallait trouver des religieuses enseignantes asez désintéressées pour accepter les sacrifics d'un début modeste et d'un dévouement total.

Et, ce fut bien dans ces dispositions particulières à des missionnaires que la Provinciale, Mère Thérèse-de-Jésus, après plusieurs visites du Père Desjardins à Pont-Rouge, consentit à se rendre à Plattsburg pour y examiner la situation. Le curé n'entrevoyait de succès pour sa mission que dans la stabilité des œuvres paroissiales religieuses et éducationnelles. Il demandait aux Sœurs de la Charité de St-Louis de se porter acquéreurs d'un édifice à triple fins. Aussi prudente que prévoyante, la Supérieure provinciale était femme de décision. De l'avis de son Conseil, elle accepta l'entreprise; et, au lendemain du Congrès Eucharistique de Montréal, en août 1910, elle allait installer à Plattsburg cinq de ses religieuses: Mère Marie-Stéphanie, supérieure, et les Sœurs Marie-Véronique, St-Clément, St-Michel et Marie-Fidèle. Ces courageuses pionnières réalisaient l'injonction du Maître: *"Allez, "enseignez toutes les nations..."*

Mère Marie-Stéphanie, douée d'une activité caractéristique, était aussi femme d'énergie à toute épreuve. Elle n'ignorait rien des difficultés à surmonter dans un milieu social tout différent de son pays natal et du Canada. Même la mentalité des familles franco-américains tranchait de beaucoup, par le côté profane, sur celle du pays de Québec. Sa délicatesse et son doigté joints au prestige naturel de sa personnalité lui gagnèrent aussitôt la sympathie et le respect

de la population. Dès le début, des élèves affluèrent au couvent de Notre-Dame-des-Victoires, si bien que, un an après l'ouverture des classes, un juvénat s'ouvrit à Plattsburg où furent accueillies de nouvelles vocations, en même temps que de jeunes religieuses du Québec venaient s'y perfectionner dans la langue anglaise. Cette pépinière alimentera bientôt d'autres couvents américains et surtout les missions bilingues de l'Ouest Canadien. Les juvénistes de Plattsburg apportèrent à leur formation professionnelle une telle application que l'Etat reconnut leur compétence et le certificat d'étude leur permit d'enseigner dans les écoles rurales de la région.

En 1915, la population catholique de Plattsburg construisit son église. Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis purent occuper tout l'édifice qui leur appartenait. Elles le transformèrent pour en faire une grande institution d'enseignement et de formation pédagogique. La maison devint pensionnat. De 1923 à 1945, trois supérieures s'y succèdent: les Mères St-Raymond, Winnifred et St-Henri. Cette dernière avait fait son juvénat à Plattsburg. Ces trois religieuses, pédagogues émérites, continuaient si bien l'œuvre commencée par Mère Marie-Stéphanie que, en peu d'années, les élèves furent assez nombreuses pour justifier un agrandissement de la maison. Ce sera la tâche envisagée par Mère Marie-Béatrice, nommée supérieure en 1945. L'Institut de Plattsburg, avec son *High-school,* a maintenant dix-huit religieuses et reçoit 351 élèves dont soixante pensionnaires.

La maison Notre-Dame-des-Victoires de Plattsburg, tout comme celles de l'Ouest Canadien, restera l'œuvre mémoriale de Mère Marie-Stéphanie. C'est par

elle qu'ont été formées les maîtresses enseignantes de cette communauté aux Etats-Unis, et plusieurs de celles qui sont au Canada lui doivent une égale reconnaissance. Cette femme prévoyante, éducatrice de premier ordre, diplômée d'Oxford, avait négocié avec le Département de l'Education d'Albany. Elle obtint pour son institut de Plattsburg la charte de *High-School*. Ses succès éclatants facilitèrent deux autres fondations: à Keeseville dans l'Etat de New-York, et à Redford, dans le diocèse d'Ogdensburg. Mère Marie-Stéphanie est aujourd'hui supérieure de la maison de Pontivy, en France.

Keeseville, état de New-York

Keeseville, dans les Adirondacks, est à quinze lieues au sud de Plattsburg, sur la Rivière-au-Sable, où coulent les cascades bien connues des touristes: Ausable-Chasm.

La paroisse St-Jean-Baptiste de cette petite ville avait eu des religieuses de Ste-Croix jusqu'en 1911. En 1913, le Père Campeau, curé de l'endroit, demanda des Sœurs de la Charité de St-Louis. Le 25 août 1914, en la fête de Saint-Louis, il accueillait dans son couvent Mère St-Pascal, supérieure, et les Sœurs St-Michel, Antony-Mary, Marie-Bertille, Aimée-de-l'Eucharistie, ainsi que mademoiselle Lena Decora, institutrice laïque de Plattsburg. L'école avait été passablement négligée; elle fut restaurée et aménagée tant bien que mal. On réussit à en faire une maison de prière et de travail, grâce à l'énergie des religieuses et à la bonne volonté des élèves. Les cours se donnaient en français le matin et en anglais l'après-midi, durant les premiè-

res années. Plus tard, le programme d'enseignement fut totalement anglais.

Mère St-Pascal, première supérieure à Keeseville, eut pour successeurs les Mères Thérèse-de-St-Augustin, Marie-Anne, Winnifred, St-Henri, Monique et St-Clément. Mère Winnifred y fit deux stages le long de quatorze années et parvint à relever le niveau moral, religieux et intellectuel des enfants, filles et garçons. Le Père St-Jacques, nouveau pasteur de la paroisse, s'emploie à faire de cette école une véritable maison d'éducation moderne, au niveau des écoles publiques. Les jeux et les sports particuliers à la région y sont aussi en honneur. Mère Anthony-Mary en est la supérieure actuelle. La maison abrite six religieuses et 208 élèves.

Redford, état de New-York

Redford, sur la rivière Saranac, est à vingt milles de Plattsburg. Le nom de la paroisse catholique est Notre-Dame-de-l'Assomption. C'est un pays de beautés naturelles où les célèbres Hautes-Chûtes (High-Falls) attirent des milliers de touristes à la belle saison. Son temple presque somptueux fut élevé en 1855 par les soins du Père Sallaz, O.M.I., et l'académie actuelle porte le nom du curé-fondateur. La population, franco-américaine et irlandaise, est en majorité agricole. Sans être aride, le sol n'y serait guère fertile sans l'apport de façons culturales intelligemment conduites. La nature est accidentée et le paysage fort attachant. La population rurale est laborieuse et endurante. Il est peu de régions en Nouvelle-Angleterre où le franco-américain s'enracine avec plus d'opiniâtreté.

En 1915, l'abbé Edouard Laramée, curé d'origine canadienne-française, obtient le concours des Sœurs de la Charité de Saint-Louis pour l'éducation de ses jeunes paroissiens. Mère St-Raymond dirige cette mission aidée de quelques jeunes Sœurs. Le couvent, édifice à trois étages, situé sur les hauteurs des Adirondacks, entre l'église et le presbytère, abritera une centaine d'élèves, filles et garçons. La maison a sa chapelle où réside le Saint-Sacrement. Les religieuses y trouvent dès les premiers jours le réconfort nécessaire à leur difficile apostolat.

Ce couvent, connu sous le nom d'Académie Sallaz, s'emploie dès le début à former des institutrices pour les écoles rurales de l'Etat. Les jeunes filles déjà avancées dans leurs études suivent des cours pédagogiques de Mère St-Raymond et leurs diplômes sont reconnus par le Département de l'Education d'Albany. La supérieure de l'Académie est un puits de science et de dévouement. Son enseignement est hautement apprécié des inspecteurs du district. En 1928, la plupart des petites écoles rurales ont disparu pour faire place à des écoles centrales. Les élèves catholiques comme les autres sont alors voiturés, de leur domicile à l'école d'arrondissement, aux frais de l'Etat. A l'académie Sallaz, huit religieuses font la classe à trois cours académiques et cinq élémentaires. Les élèves y reçoivent la formation classique et commerciale. L'enseignement est bilingue. Les familles franco-américaines et irlandaises sont d'aisance plutôt moyenne, alors le salaire des institutrices religieuses est peu élevé. Aussi bien, une tradition déjà vieille de plus de trente ans, veut que chaque année une quête paroissiale supplée aux faibles moyens de la communauté. Et la population catholique est des plus généreuse.

Mère St-Raymond, après avoir stabilisé son œuvre, quitta Redford en 1928. Elle passa en France en 1931 et mourut à Vannes en 1932 au moment où elle s'apprêtait à revenir en Amérique. Cette éducatrice de haut rang eut pour continuatrices de son zèle à Redford les Mères Marie-Véronique, St-Henri, Marie-Stéphanie et Marie-Béatrice. C'est Mère St-Henri qui préside actuellement à la direction de l'académie Sallaz. Elle y continue avec huit autres religieuses, l'ascension morale et culturelle de 190 élèves et l'orientation particulièrement soignée des éducatrices qui en ont charge.

De l'aveu de tous ceux qui, venus du Québec, ont séjourné parmi les habitants des Adirondacks, la mentalité et la culture des jeunes générations étonneraient si les parents ne s'empressaient de proclamer le mérite des religieuses enseignantes de Plattsburg, Keeseville et Redford. A cause d'elles, combien de milliers des nôtres sont ainsi sauvés de l'assimilation totale et peut-être de l'apostasie?

Missions de l'Ouest

Ce n'est pas d'aujourd'hui que *"la grande voix de l'Ouest"* se fait pressante aux oreilles et aux cœurs du pays de Québec. L'appel des Taché, des Grandin, des Provencher et du Père Albert Lacombe, o.m.i., n'a jamais été assez entendu. Par un juste retour de conscience patriotique nous réalisons après coup des devoirs de fraternité trop longtemps négligés. Nos frères de l'Ouest canadien, ceux du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta avaient besoin de notre appui moral. Ils nous tendaient les bras; trop peu de nos fils ont répondu à leur attente. Le nombre, comme

la fortune, leur ont manqué aux heures de luttes. Il a fallu bien des héroïsmes missionnaires pour les sauver de possibles naufrages. Et pourtant, chacun d'eux poursuivait là-bas, dans des terres merveilleuses qui pourraient êtres nôtres, l'œuvre de conquête déjà accomplie aux rives du St-Laurent. Il aura fallu qu'un Comité Permanent de Survivance Française, fondé à Québec en 1937, prenne leur cause en main pour qu'ils se sentent désormais moins oubliés de la grande famille.

Le drame douloureux des écoles du Manitoba et celui qui se continue dans une bonne partie des Prairies sont assez présents à nos mémoires; n'y revenons pas! Les écoles séparées demeurent presque partout le problème vital des catholiques canadiens-français. Les nôtres s'y sont pliés. En 1911, Mgr Emile Legal, o.m.i., alors évêque de St-Albert et plus tard archevêque d'Edmonton, entreprit l'éducation religieuse et française de la jeunesse albertaine. A la suggestion du Père Cadoux, missionnaire du Sacré-Cœur, il entra en relation avec la communauté des Sœurs de la Charité de Saint-Louis. La supérieure provinciale, Mère Thérèse-de-Jésus, consentit à se rendre dans l'Ouest en compagnie de Sœur Marguerite-du-Sacré-Cœur. Le voyage était coûteux à tous points de vue, mais l'appel du devoir ne souffrait pas d'hésitation. Après une semaine d'examen et de pourparlers, l'établissement d'une mission à Medecine-Hat, province d'Alberta, est décidée.

Medecine-Hat, Alberta

En janvier 1913, Mère Thérèse-de-Jésus était dans le diocèse de Calgary, à Medecine-Hat, avec une bâtis-

seuse émérite, Mère St-Gurval, et deux religieuses, pour l'enseignement de la musique et l'entretien de la maisons: les Sœurs Marie-Philomène et Marie-Albert. Les Sœurs Marie-Véronique, de la maison de Plattsburg, et Anne-Marie, récemment arrivées d'Angleterre, les avaient précédées pour se qualifier, en décembre 1912, à l'Ecole Normale de Calgary. Deux étudiantes de cette dernière institution vinrent compléter le personnel de l'école St-Louis sur la rue Balmoral, à Medecine-Hat. Cette école séparée venait d'être construite par le Père Cadoux, curé de St-Patrick, et les élèves catholiques des autres écoles de la ville s'y portèrent tellement nombreux qu'il fallut les partager en trois classes. La première inscription fut de soixante-dix élèves. La semaine suivante, elle s'élevait à cent deux. Un bon nombre demandaient à être gardés comme pensionnaires et quelques-unes des jeunes filles voulaient des leçons de musique. Sœur Marie-Philomène, musicienne qualifiée, répondit au désir de ces dernières.

La même année, sur un terrain offert par des citoyens de cette ville, la communauté construisit un couvent au coût de $40,000. L'édifice est situé sur une colline au nord de la rivière. L'hôpital n'a pas été terminé faute de sujets et de ressources. La communauté s'installa dans le couvent en décembre 1914 et trois Sœurs descendaient tous les jours faire la classe à l'Ecole Saint-Louis. Le couvent, placé sous la protection et le vocable de Sainte-Thérèse, est pourvu d'une chapelle où la première messe fut célébrée le 22 décembre. En août 1915, on y célébrait, pour la première fois, la fête de saint Louis, patron de la communauté. En septembre, la chapelle était témoin d'une touchante cérémonie d'abjuration: Miss Bacche y recevait le

baptême catholique pour se marier le lendemain à un monsieur Weiler. L'Académie Ste-Thérèse, comme l'Ecole séparée, débutaient à merveille et reçurent en décembre 1916 la visite de l'évêque de Calgary, Mgr McNally, qu'accompagnait le nouveau curé, le Père Fitzpatrick, prêtre irlandais. A l'occasion de ces visites, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis furent chaleureusement félicitées de la belle tenue de leurs élèves et de l'excellence pédagogique de leurs maisons. Ce qui n'empêche pas, qu'en juin 1917, une directrice laïque était placée à la tête de l'Ecole séparée! En septembre, les religieuses y commencèrent leur enseignement; mais, au bout de trois mois, excédées de vexations et d'injustices, elles donnèrent leur démission au président MacCourt, des *"Trustees"*.

Au mois de janvier 1918, l'Académie Ste-Thérèse entrait dans une ère de prospérité inespérée. De soixante qu'il était un an auparavant, le nombre des pensionnaires avait atteint cent deux. Il fallut augmenter le personnel enseignant et les trois Sœurs de l'école séparée prirent charge de cours additionnels. En juin, cinq élèves passèrent avec succès les examens du Département de l'Education et quatorze, les examens de musique.

Un fait, qui n'est peut-être pas unique dans les communautés pauvres, mais assez rare et méritoire pour être signalé, est celui du travail manuel des vacances. Il semblerait plausible qu'une femme, qui a fait la classe à raison de huit heures par jour, et suivi à la lettre ses exercices religieux le long de neuf à dix mois, mérite bien quelques semaines de parfait repos au milieu de l'année. Les Sœurs du couvent Ste-Thérèse ne l'entendent pas ainsi. La main-d'œuvre est

rare et dispendieuse, et des travaux urgents s'imposent avant la nouvelle rentrée des classes. Aussi, vont-elles se transformer, de plein gré et à cœur joie, en ouvrières de menuiserie, de terrassement et de maçonnerie. Sous une chaleur de 105 degrés 'au soleil, elles iront charger des tombereaux de cailloux. Elles contribueront à la construction et à l'aménagement d'une buanderie, d'une écurie et d'un poulailler sur leur petite ferme. Une retraite de huit jours à la fin d'août sera leur seul repos corporel. En septembre 1919, la rentrée des élèves enregistre soixante-douze pensionnaires et vingt-cinq externes. Quelques-unes sont de religion protestante et sont traitées avec tous les égards possibles. Ces chiffres ne feront qu'augmenter par la suite.

L'Académie de Medecine-Hat continue à prospérer normalement en dépit du manque de professeurs. Les Sœurs chargées de classes doivent se multiplier. Leur labeur est ardu, mais compensé par de précieuses consolations. Les retraites scolaires, les premières communions d'élèves, la messe quotidienne, les célébrations d'anniversaires et l'entrée en religion d'une première postulante de l'Ouest, Mary Kirby, Sœur Thérèse-de-St-Louis, sont autant de réconforts spirituels qui dominent tout.

Enfantée dans le sacrifice, l'œuvre de Medecine Hat s'est renforcée de jour en jour sous l'impulsion des femmes d'élite que furent les Mères St-Gurval, Fidèle-de-Jésus, Anne-Marie, St-Pascal, Aimée-de-l'Eucharistie, Maire-Fernande et Marie-Edith. La fondatrice, Mère Saint-Gurval, laissa l'Académie de Medecine-Hat en 1925 pour prendre charge du juvénat de Régina.

C'est en novembre 1930 que, sur la requête de la Mère Provinciale, l'Université d'Ottawa accorda à cette Académie le privilège de l'affiliation. Désormais l'institution portera le nom de Collège Ste-Thérèse de Medecine-Hat. Les élèves avancés peuvent maintenant y suivre quatre années du cours universitaire et obtenir leur baccalauréat sans passer par des institutions neutres. Treize finissants, jeunes gens et jeunes filles, ont gradué les premiers le 13 mai 1932. Plusieurs religieuses enseignantes iront se qualifier, par la suite, à l'Université d'Ottawa. Mère Aimée-de-l'Eucharistie y prendra son doctorat en 1942.

Aux vacances de juillet 1933, à la demande de l'évêque de Calgary, Mgr Monahan, quelques religieuses vont catéchiser les enfants de quatre paroisses rurales: Oyen, Jenner, Tide-Lake et Acadia-Valley. Il fallait une abnégation digne de leur grande Fondatrice pour que les Filles spirituelles de Madame Molé acceptent, en guise de vacances, de braver la chaleur écrasante, la sécheresse, la poussière, les sauterelles et les punaises, pour enseigner les éléments de la religion à des populations souvent indifférentes. Malgré tout, elles poursuivaient encore cet apostolat aux vacances de l'été 1946.

L'ancienne Académie, devenue le *"St. Theresa College"*, est aujourd'hui un institut de haut rang classique, avantageusement réputé dans l'Ouest canadien. Il est confessionnel, et quand même fréquenté par une population étudiante mixte. La dévotion à la Sainte Vierge y est en honneur. Il en est sorti vingt vocations religieuses féminines, trois prêtres séculiers, deux franciscains et cinq séminaristes. Le collège a sa revue mensuelle. Il compte actuellement quinze reli-

gieuses professeurs et cinq cents élèves, répartis en douze grades. Sa supérieure actuelle est Mère Marie-Edith.

Moose-Jaw, Saskatchewan

Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, qui avait été recteur de l'Université Laval de Québec de 1899 à 1908, fut intronisé évêque de Régina en Saskatchewan le 18 novembre 1911. Dans le domaine de l'éducation, tout était à créer. La population catholique du diocèse s'élevait alors à 60,000 âmes, desservie par 160 prêtres. Il y amena trois cents religieux et religieuses dévoués à l'enseignement et aux services hospitaliers. Il fonda d'abord deux grandes institutions: le *"Campion College"* de Régina, pour les catholiques de langue anglaise, et le Collège Mathieu de Gravelbourg pour ceux de langue française. Il n'a cessé de promouvoir les intérêts de l'éducation; et, son crédit de patriote averti était universel, lorsqu'il mourut en 1929.

C'est à la paternelle bienveillance de Mgr Mathieu que les Sœurs de la Charité de Saint-Louis doivent leur entrée en Saskatchewan le 4 septembre 1913. En effet, ce jour-là, les Mères Marie-de-Jésus et Thérèse-de-Jésus avec leurs Sœurs: St-Thuriau, Marie-Thérèse et Ste-Claire, arrivaient à Moose-Jaw. Trois jours plus tard, ces deux dernières étaient chargées d'une classe de garçons à l'école séparée, dirigée par les Religieuses de Sion. Le 1er octobre, elles ouvrent sous le vocable 'de Saint-Louis, un pensionnat à elles avec quelques élèves. C'est leur premier pied-à-terre. Elles continuent toutefois à enseigner à l'école séparée jusqu'à la fin de l'année scolaire.

En septembre 1914, le couvent reçoit un plus grand nombre d'élèves. Mère St-Thuriau enregistre vingt pensionnaires en 1915. L'année suivante, cette fondatrice reçoit du renfort dans les personnes des Sœurs St-Pascal, St-Fidèle et Ste-Amélia. Elles se dévoueront au soin de jeunes enfants marchant à peine; ce sera une véritable garderie. Et bientôt, ce pensionnat mixte sera le seul soutien financier de la petite communauté.

En 1919, le pensionnat Saint-Louis abrite deux classes avec une trentaine de petits garçons de dix à quatorze ans. En 1920 le local, trop exigu et insalubre, fut abandonné, et la communauté fit choix d'une maison sur la rue Grafton, qui devint le Collège Saint-Louis. L'institut fut bénit le 22 janvier 1927 par le Père Patrick Conroy, rédemptoriste, curé de la paroisse catholique. Un chapelain lui était envoyé par Mgr Mathieu; il desservit la maison pendant trois ans. Une cinquième religieuse, Sœur Angéla, fut adjointe aux fondatrices pour prendre soin de quarante enfants.

Jusqu'en 1927, les religieuses de la Charité de St-Louis étendent leur œuvre graduellement à Moose-Jaw. Le 25 février de cette année, la fondatrice, Mère St-Thuriau, tombe sous le poids de ses fatigues et de ses sacrifices. Elle est remplacée par Mère St-Pascal qui sera bientôt chargée de fonder l'hôpital de Willow Bunch. Mère Marie-Victor est nommée supérieure en 1928. Elle sera à son tour remplacée par Mère Ste-Bertille en 1933.

Entre temps, le Collège Saint-Louis héberge et prépare nombre de religieuses et d'institutrices pour le certificat d'Ecole Normale. La maison devient une

pépinière de pédagogues et un asile pour les prêtres en repos. Ainsi, en septembre 1941, on y trouve dix normaliennes, trois Sœurs de Jésus-Marie, deux Sœurs de la Providence et cinq étudiantes laïques dont une protestante. En 1942, on y accueille cinq Sœurs de la Présentation et deux Ursulines. En 1944, la rentrée est plus nombreuse encore. On inscrit trente petits garçons au pensionnat et vingt à l'externat. En avril 1945, réunion des supérieures des missions de l'Ouest. En juin, une grande joie est réservée à la petite communauté par la visite de S. E. le cardinal Villeneuve, de Québec, qui apporte le réconfort de son encouragement à l'œuvre de ces vaillantes missionnaires.

Le 14 juin 1946, la propriété de la rue Grafton est définitivement acquise par la communauté et le Collège Saint-Louis est consolidé sur ses bases.

Depuis la fondation, Moose-Jaw a été visité à plusieurs reprises par les Supérieures générales et les Provinciales de la Charité de Saint-Louis. Le Collège a reçu l'inspection officielle des officiers du Département de l'Education de Saskatchewan. Les évêques du diocèse y sont venus à leur tour. A chacune de ces visites, les courageuses pionnières de l'Ouest ont reçu des encouragements qui engageaient à poursuivre l'œuvre, en dépit de difficultés sans nombre. Et elles ont persisté. Aujourd'hui cet établissement, devenu High School, est l'un des grands centres pédagogiques des Prairies. Ses professeurs sont munis de diplômes et certificats de l'Ecole Normale de Régina. Leur enseignement bilingue s'enrichit du privilège de l'éducation française qui ajoute une note distinctive à la formation intellectuelle, artistique et ménagère de leurs élèves. Elles infusent à celles-ci une culture gé-

nérale de caractère éminemment pratique. Depuis 1948, Moose-Jaw est devenue la maison provinciale des Sœurs de la Charité de Saint-Louis pour la nouvelle Province des Prairies. Elle abrite huit religieuses et soixante-douze élèves, dont quarante-cinq sont pensionnaires.

Radville, Saskatchewan

La mission de Radville, diocèse de Régina, en Saskatchawn, a été fondée au printemps de 1915 sur les instances du curé de la paroisse, le R. Père Gendron, o.m.i. Mère St-Thuriau, qui vient de quitter Moose-Jaw, en est la fondatrice. Elle sera secondée par les Sœurs Ste-Septimie, pour le français, Marie-Victor et Félix-Marie, pour l'anglais, et Marie-du-Rosaire, oblate, pour la cuisine. C'est un couvent de construction neuve, à deux étages, avec soubassement. Les élèves, filles et garçons, y sont en nombre suffisant et viennent profiter d'un enseignement classique et religieux plutôt négligé jusque-là. En 1916, une religieuse, Sœur Marie-Thérèse, est venue de Moose-Jaw et enseignera la musique. En 1918, la population écolière augmente. Afin de loger plus confortablement religieuses et pensionnaires, on aménage le deuxième étage de l'édifice. Radville, cette année, donne à la communauté sa première vocation religieuse dans la personne de mademoiselle Antoinette Ouellette, Sœur St-Romuald. En 1920, la maison est remplie à sa pleine capacité; il faut appeler une nouvelle religieuse.

Le 10 août 1922, une grande épreuve frappe la communauté par la mort de Mère St-Thuriau. Cette femme d'élite, au cœur d'or et à l'énergie indéfectible, avait, avec le curé Kugener, obtenu du Département

La Maison Provinciale de la communauté à Bienville, comté de Lévis, près Québec.

Le pensionnat de Saint-Gédéon, comté de Beauce.

de l'Education, de transformer cette école privée en école séparée reconnue officiellement. C'est Mère Marie-Véronique qui prend sa succession et se charge des classes primaires anglaise et française. Elle ouvre aussi une quatrième classe. L'année 1922 fut la plus fructueuse du début et restera l'année décisive pour Radville et son Académie Saint-Louis. En 1925, Sœur Wilfrid est chargée du cours normal; la maison abrite soixante pensionnaires et Mgr Mathieu, archevêque de Régina, vient y administrer le sacrement de confirmation. En juin 1928, Mère Marie-Stéphanie prend le gouvernement de la maison à laquelle elle fera subir des transformations complètes l'année suivante. Mère St-Pascal lui succède et inaugure des cours de vacances pour quatre-vingts enfants qu'elle catéchise en 1931. Elle poursuivra cette œuvre jusqu'à son départ en 1936.

En mars 1937, Mère St-Anatolien, Provinciale, visite pour la première fois les missions de l'Ouest. A Radville, c'est la Prairie authentique, monotone, aux horizons presque infinis. Elle trouve que ses petites Sœurs sont bien loin, *"dans une ville perdue en pleins champs"*. Elle peut mesurer le mérite de leur abnégation et l'intensité de leur dévouement. Par ailleurs, elle réalise le bien-fondé de cet établissement par le nombre des vocations religieuss qu'on y voit éclore, car un bon nombre de jeunes filles de l'Ouest, de langue anglaise comme de langue française, sont entrées au noviciat de Bienville, à Lévis, depuis l'ouverture de l'Académie Saint-Louis de Radville. Un an plus tard, la révérende Mère Générale, Marie-de-Nazareth, viendra à son tour partager les mêmes sentiments. Elle aussi connaîtra l'ennui et la fatigue des trajets par convois combinés de fret et de passagers, les attentes

interminables de correspondance aux raccordements, la faim et le froid dans les rafales du grand désert blanc. Mais toutes deux laisseront à leurs religieuses missionnaires une abondante provision de conseils et d'encouragements qui vont décupler, si possible, l'enthousiasme et les succès des vaillantes exilées.

Les sacrifices inhérents à leur éloignement n'excluaient cependant pas les occasions de réconfort moral. Ainsi, en septembre 1938, la communauté de Radville célébrait avec éclat, en présence de l'évêque, Mgr Monahan, et de son grand vicaire, Mgr Kugener, la fête annuelle de son vénéré pasteur, le bon Père Morissette, qui, relevé de sa cure l'année suivante, ira dans l'Est prendre un repos bien mérité. Il sera remplacé à Radville par le Père E.-A. Yandeau. En mars 1940, nouvelle visite de la Supérieure générale qui séjourne une semaine parmi ses Sœurs. La supérieure locale est alors Mère Ste-Bertille. Sous la direction des Sœurs Emilienne et Marie-du-Bon-Conseil, une chorale d'enfants s'entraîne avec succès au chant grégorien. Le jour de Pâques, elle rendra avec brio la Messe des Anges.

La famille religieuse, comme la profane, n'est pas exempte de lourdes épreuves. Au cours de ces années de dévouement, plusieurs maîtresses enseignantes durent ployer sous le fardeau; et, le 14 août 1941, Mère Saint-Pascal, qui s'était tant dépensée depuis les débuts, s'éteignait à l'hôpital de Régina. Elle fut pleurée comme on pleure une mère.

A l'automne de cette année, la première fois depuis dix ans, la récolte du grand jardin des Sœurs fut abondante en légumes de toutes sortes. Mère Emilienne-Marie, supérieure, y trouva un soulagement aux soucis de son administration, rendue précaire par la surcharge

de taxes et les revenus trop limités du pensionnat. Le 17 novembre 1941, le Père curé réunit les contribuables de l'endroit et leur soumet, appuyé par un échevin catholique, la situation financière de l'Académie Saint-Louis. Il les prévient que si la population ne prend pas les moyens de maintenir cette institution sur un meilleur pied, il bouclera lui-même ses malles pour exercer ailleurs son ministère. Huit jours plus tard, les salaires des professeurs étaient augmentés, les arrérages payés et l'avenir de la petite communauté dûment assuré. Le 22 décembre, une soirée organisée par les élèves marquait la joie reconquise au cœur de toute la population.

En 1950, l'Académie Saint-Louis de Radville a pour supérieure Mère Marie-Léonie, assistée de neuf religieuses. Sa population écolière est de deux cents élèves, dont quarante sont pensionnaires.

Swift-Current, Saskatchewan

Sœur Thérèse-de-St-Augustin, qui était en mission depuis quelques années à Keeseville, Etats-Unis, avait été pressentie d'une autre mission plus importante et toute prochaine. Elle s'était dit que si jamais elle était appelée à fonder une maison nouvelle, elle la voudrait sous la protection et le vocable de Jeanne d'Arc. En la nommant supérieure à Swift-Current, dans le diocèse de Gravelbourg, en octobre 1920, Mère Thérèse-de-Jésus la prévint que le curé de l'endroit désirait appeler cette maison: Académie Jeanne d'Arc, en l'honneur de la grande sainte, canonisée le 20 mai de la même année.

Cette petite ville de Saskatchewan, populeuse de quatre mille âmes, est située à mi-chemin entre Medecine-Hat et Régina. Sur une élévation, au nord de la

ville, se trouvait une vaste résidence inhabitée, sorte de manoir en pierre de taille, avec terrasse et dépendances appropriées. La propriété était mise en vente par les créanciers de l'ancien propriétaire, au prix avantageux de sept mille dollars. Le Père Cabanel, curé de la paroisse catholique, fit visiter l'endroit aux révérendes Mères Générale et Provinciale; et, le 3 octobre 1920, les Sœurs Thérèse-de-St-Augustin et Jeanne-de-Chantal s'y installaient dans un petit pensionnat soigneusement aménagé par Mère St-Gurval. Quelques jours plus tard, elles y étaient rejointes par Sœur Angès-de-l'Enfant-Jésus, récemment débarquée d'Angleterre, et par une jeune institutrice irlandaise venue de la Nouvelle-Ecosse. Douze pensionnaires, tant catholiques que protestantes, formèrent le premier groupe d'élèves. En novembre, les religieuses, les élèves et quelques-uns de leurs parents, y entendaient la première messe dans une modeste chapelle.

Le Père Cabanel, à bon droit, était au comble de ses vœux. En effet, quelques mois après l'ouverture, la discrète influence de ce couvent se faisait déjà sentir parmi la population jusque-là indifférente et peu portée vers la pratique religieuse. Entraînés par leurs enfants, les parents reprenaient le chemin de l'église peu à peu délaissée. Et, un jour, le Père Cabanel put déclarer du haut de la chaire qu'avant l'arrivée des religieuses, le temple était pratiquement désert, alors qu'aujourd'hui la place manque aux nombreuses affluences qui s'y pressent les dimanches et jours de fêtes.

En 1922, la jeune communauté de Swift-Current commençait à réaliser que le petit nombre d'élèves et de pensionnaires ne suffisait pas aux dépenses encourues par l'administration de la maison. Le pensionnat

et son école privée étaient écrasés d'impôts. Les principaux citoyens catholiques de l'endroit se joignirent à leur curé et demandèrent par requête au Gouvernement de reconnaître l'Académie Jeanne d'Arc aux titres et privilèges d'école séparée. Ayant atteint le nombre d'élèves requis par les exigences municipales, l'institution obtint la reconnaissance officielle, fut exemptée de taxes, et ses professeurs virent leur salaire augmenté en conséquence. Les élèves, pauvres comme riches, y furent admis gratuitement et l'Académie entra bientôt dans une ère florissante.

De 1926 à 1931, sous le spériorat de Mère Anne-Marie, la propriété fut embellie. En 1930, Swift-Current faisait partie du nouveau diocèse de Gravelbourg dont le premier évêque, Mgr Villeneuve, deviendra, peu après, archevêque de Québec, puis cardinal.

La troisième supérieure sera Mère Henriette-Marie; elle occupera ce poste durant neuf années. En 1936, une annexe est ajoutée à la maison et fournit deux classes de plus. En 1940, une nouvelle addition est faite au bâtiment et l'ensemble abrite cinquante pensionnaires. Le cours supérieur est ajouté au cours élémentaire. Désormais, l'enseignement est complet à l'Académie Ste-Jeanne-d'Arc.

Les deux évêques qui succédèrent au cardinal Villeneuve sur le siège de Gravelbourg, NN. SS. Mélançon et Joseph Guy, o.m.i., s'intéressèrent vivement à l'œuvre des Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Lors de l'établissement des camps d'aviation à Swift-Current, en 1940, un chapelain y fut nommé qui desservait également la communauté de l'endroit. Depuis, les religieuses ont la sainte Messe régulièrement dans leur maison.

Depuis plus de dix ans, des religieuses, professeurs à l'Académie Ste-Jeanne-d'Arc, vont suivre des cours et prendre leurs grades à l'Université de Saskatoon. Ces qualifications sont requises par le Département de l'Education de la province pour l'enseignement supérieur. L'institution a donné plusieurs prêtres au clergé de l'Ouest et conquis de nombreuses vocations pour les Sœurs de la communauté.

Mère Marie-Stéphanie devint supérieure en 1940 et eut pour successeur Mère Aimée-de-l'Eucharitie. La supérieure actuelle, Mère Marie-Fernande, continue leur œuvre, avec sept compagnes, auprès de deux cents élèves, dont trente pensionnaires.

Wilcox, Saskatchewan

Depuis 1919, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis étaient sollicitées par le curé Benoît de prendre charge de l'enseignement à Wilcox, petite ville située à quelque trente milles de Régina, dans l'archidiocèse du même nom. Un petit couvent pour filles et garçons avait été construit sur les terrains de l'église catholique. Mais, ce n'est qu'en octobre 1925 que la communauté peut y envoyer deux religieuses: les Sœurs St-Pascal et Marie-Léo. Elles ouvrirent les classes en septembre et Mère St-Vital, première supérieure, vint remplacer Mère St-Pascal. Elle était accompagnée de Sœur Raphaël-Marie. Il fallut engager des maîtresses laïques pour les classes et pour la musique.

Dès le début, cet établissement fut éprouvé par la maladie de plusieurs élèves. Le manque de pluie, et par conséquent, la sécheresse devait entraîner des maladies contagieuses. Une épidémie de scarlatine s'étant décla-

rée dans la maison, quelques élèves en furent atteintes et le couvent transformé en hôpital. Sœur Jeanne-de-Chantal, qui arrivait à Wilcox à cette époque pour y remplacer la musicienne laïque dans les classes et à l'église, trouva la supérieure isolée avec une petite malade. Une trentaine d'élèves avaient été victimes de l'épidémie.

De tels contretemps, joints à l'exiguité des locaux et à la gêne financière des premières années, eussent été de nature à décourager les plus entreprenantes. Mais, les Filles spirituelles de Madame Molé connaissent bien l'histoire de leur Fondatrice. Et l'exemple de sa vie héroïque est un phare dans les heures les plus sombres de leur carrière. Elles ont fini par triompher de tous les obstacles; et, de nos jours, les fondations les plus risquées sont devenues pour la plupart les plus solides.

La supérieure actuelle, Mère Louise-de-Jésus, et ses compagnes voient aujourd'hui le collège Notre-Dame sur un pied d'égal progrès avec les autres établissements du genre dans les Plaines de l'Ouest. Cette maison a 190 élèves et 43 pensionnaires.

Shaunavon, Saskatchewan

La dernière mission établie à date dans l'Ouest Canadien par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis est à Shaunavon, archidiocèse de Régina, dans la partie sud-est de la Saskatchewan. Cette petite ville avait déjà donné trois religieuses à la congrégation et quelques élèves pensionnaires aux couvents de Medecine-Hat et de Swift-Current. C'est pour répondre aux demandes réitérées du Père Reibel, curé de Shaunavon, que Mère

Marie-de-Nazareth, Provinciale, désigna à cette mission Mère Emilienne-Marie et les Sœurs Marie-Priscilla et Marie-Lazare. Ces religieuses arrivèrent dans cette nouvelle localité le 31 août 1945.

Une maison située à dix minutes de l'église avait été retenue et aménagée pour servir de couvent, et la classe temporaire fut installée dans le soubassement de l'église. Le 4 septembre, vingt-huit élèves s'enregistraient et le nombre devait bientôt s'élever à quarante-deux. La maison fut bénite le lendemain par S. E. le cardinal Villneuve, de passage en cette ville avec trois évêques et dix-huit prêtres, en route pour une cérémonie de sacre à Edmonton.

Comme les autres, cette mission aura connu des commencements difficiles. L'aménagement des classes et du logement des religieuses n'a pu être complété que grâce à la générosité de quelques dames bienfaitrices et des maisons de Moose-Jaw, Medecine-Hat et Wilcox. Une petite chapelle fut organisée en octobre 1945 à une extrémité du parloir et le Saint Sacrement y fut installé à demeure.

Le 21 décembre, les élèves donnent un premier concert dans leur classe attenante à la salle publique et qui s'ouvre sur celle-ci. Leurs parents et amis y viennent nombreux et félicitent élèves et professeurs de leur succès. La communauté acquiert du même coup un renom qui augure déjà bien de l'avenir. En janvier 1946, les pensionnaires du couvent sont au nombre de quatre. Mère Provinciale visite le couvent Saint-Louis de Shaunavon, du 16 au 20 mars; on lui fait une fête impressionnante. Elle s'en retournera dans l'Est avec une postulante, élève d'ici, et une autre de Wilcox. Après leur profession, ces deux religieuses reviendront aux Prai-

ries dispenser leur science et leur dévouement au bénéfice de leurs compatriotes. Mère Marie-Priscilla, supérieure actuelle, a succédé à Mère Emilienne-Marie. Elle est assistée de deux religieuses. Le couvent reçoit présentement cinquante externes.

* * *

Les six maisons de l'Ouest canadien sont maintenant autonomes. Depuis 1948, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis ont groupé ces maisons en une nouvelle Province de leur Ordre, avec Mère Aimée-de-l'Eucharistie comme Supérieure. Désormais, les religieuses de ces missions lointaines retrouveront auprès de leur Mère Provinciale l'union des esprits et des cœurs, la lumière et le réconfort moral et matériel qui assurent le succès de leur apostolat.

Cet apostolat, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis continuent de le poursuivre sous l'égide d'une dévotion particulière à Notre-Dame de la Saskatchewan. Ici, nous céderons la plume à l'archiviste actuelle de la communauté, Mère St-Félix, à qui nous devons les belles pages qui suivent.

"Immense comme les prairies que recouvre le blé "tout doré; tendre et douce comme le froissement des "épis dans la brise de l'Ouest, variée comme les mou- "choirs bleus et les indiennes rouges des fermières: "telle est la dévotion à Notre-Dame de la Saskatche- "wan.

"Quoique l'histoire de la Saskatchewan soit une "histoire du 20e siècle, la romance d'amour de son peu- "ple pour Marie-Immaculée commence plus de 50 ans "avant la formation de la province.

"En 1846, les Pères Taché et LaFlèche, o.m.i., quit- "tèrent St-Boniface pour fonder une mission à l'Ile à la

"Crosse. Là, dans les prairies sauvages du nord de la "Saskatchewan, ils établirent la première mission ca- "tholique de la future province. Dans leurs pauvres ca- "banes de bois, ils enseignèrent aux Indiens à réciter "le chapelet, la belle prière qui consacra les lacs et les "bois, et les prairies lointaines de ce vaste territoire à "la Mère de Dieu. Cette consécration fut renouvelée "par l'Oblat de Marie-Immaculée, le Cardinal J.-M.-R. "Villeneuve, quand, en juillet 1916, un siècle plus tard, "il dirigea une foule de prêtres et de laïques en pèleri- "nage en cette mission de l'Ile à la Crosse et à la grotte "de N.-D. de Lourdes.

"De l'Ile à la Crosse, les missionnaires commencè- "rent l'évangélisation du nord-ouest de la Saskatche- "wan. A chaque groupe de sauvages, ils apportaient un "message leur faisant connaître et la Vie du Christ et "l'Amour de sa Mère. Sous le ciel bleu scintillant d'é- "toiles, chandelles du bon Dieu, ils cherchèrent le sou- "rire de Marie récitant, avec leurs nouveaux convertis, "une prière du soir, bien simple et bien belle, le Rosaire "de Marie.

"Le rosaire du Nord devait demeurer pendant bien "des années, le seul tribut de la Saskatchewan à la "Vierge aimée.

"Alors, les vastes prairies du Sud étaient encore "une terre désolée et sans habitants. Le bison, ou buffa- "lo, autrefois monarque des plaines, commença à dispa- "raître. Les sauvages ne pouvaient donc vivre long- "temps des produits de la chasse. Errant ici et là dans "la prairie, bientôt ils s'établirent sur les rives de la ri- "vière Saskatchewan. Ici également, les missionnaires "les poursuivirent. Bientôt, des petites chapelles de "bois rond commencèrent à parsemer la plaine. Abris

"du St-Sacrement et centres de l'amour marial, ces pe-
"tits oratoires rustiques souhaitèrent la bienvenue aux
"colons, quand commença le flux d'immigration. Des
"milliers de ces colons vinrent s'établir sur les terres
"arables de la Saskatchewan. Ils affluent de partout: de
"l'Est du Canada, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Al-
"lemagne, etc. Ils apportaient avec eux un des trésors
"les plus précieux ici-bas: la dévotion à la Sainte Vier-
"ge. Là où ils commencèrent à fonder des foyers et à
"édifier une nation nouvelle, là aussi ils chantèrent
"leur hymne à Marie Immaculée. De son doux nom, ils
"appelèrent l'église de la ville de North-Battleford, au-
"trefois la capitale du Nord-Ouest. A Régina, la nou-
"velle capitale, ils dédièrent, avec une fierté toute filia-
"le, leur cathédrale à la Reine du Ciel: Notre-Dame-
"du-St-Rosaire. Avec le même amour, ils appelèrent la
"première église de la ville: l'église de Ste-Marie. Au
"milieu de la prairie, ils chantèrent une nouvelle litanie
"en l'honneur de Marie, en baptisant leurs villages sous
"les noms de Bonne Madone, Val Marie, Pré Ste-Marie,
"etc., une litanie variant comme les lacs bleus et les bois
"touffus du nord de la Saskatchewan.

"A St-Laurent près de St-Albert, se trouve le plus
"ancien et le plus pittoresque des sanctuaires de Notre-
"Dame de la Saskatchewan. Là, dans le calme profond
"d'un bocage de peupliers, près d'un petit ruisseau, nous
"rappelant celui de Lourdes, la statue de Notre-Dame
"est enchâssée. D'abord, ce ne fut qu'une petite statue
"placée dans le creux d'un arbre. Mais bientôt, plu-
"sieurs guérisons extraordinaires furent obtenues.
"Alors une grotte rustique fut construite par un de ces
"apôtres cachés, amant de Marie, un frère convers oblat.
"Ce fut le saint évêque, Mgr Charlebois, l'apôtre de No-
"tre-Dame dans le Nord, qui organisa le premier pèleri-

"nage en 1905. Aujourd'hui, des milliers de pèlerins "viennent y prier en la fête de Notre-Dame-du-Mont-"Carmel. A genoux, la tête inclinée, ils lancent leurs "supplications vers la Madone souriante en sa grotte de "pierres grises. Quelle belle image du Corps Mystique "en prière nous avons devant les yeux quand des cen-"taines de sauvages, enfants des plaines, s'unissent à "leurs frères, les blancs, pour honorer leur Mère à tous: "Marie Immaculée...

"Maintenant, si vous voulez suivre cette romance "de Notre-Dame, voyagez vers l'Ouest. Là, au centre de "la Saskatchewan, à l'abbaye de Muenster, vous trouve-"rez encore, par un dimanche tout ensoleillé, des mil-"liers de pieux pèlerins qui honorent la Vierge. Ici, le "sanctuaire est dédié à Notre-Dame-du-Mont-Carmel. "Haut placée sur une colline, se dessinant sur le ciel "bleu, la gracieuse statue de Notre-Dame-du-Carmel "bénit les plaines et les champs de blé de cette colonie "vraiment catholique jusqu'au fond de l'âme. Ecoutez "le chant marial qui surgit de ces poitrines des robustes "fils de l'Allemagne. Suivez-les dans l'après-midi, alors "qu'ils accompagnent la Mère des Douleurs et son uni-"que Fils sur le parcours douloureux du chemin de la "Croix. Bientôt, vous tressaillirez de bonheur devant "la scène si vraiment catholique qui se déroule devant "vos yeux. Voyez donc ces étranges confessionnaux se-"més ici et là sur la montagne et dans la plaine! C'est là "que des milliers de pénitents sont venus le matin se "prosterner tour à tour aux pieds des ministres du Sei-"gneur. Vous garderez longtemps en votre esprit le "souvenir de ces Pères Bénédictins et de leur peuple "groupés ensemble autour de leur Madone vénérée.

"Rappelez-vous cette scène rurale en vous age-"nouillant en l'église de Ste-Marie, à Saskatoon, en l'é-

"glise de St-Joseph de Moose-Jaw (la nôtre), ou celle "de St-Gérard, à Yorkston. Dans tous ces sanctuaires, "vous trouverez les Pères Rédemptoristes et leurs "ouailles à prier devant l'image bien-aimée de Notre-"Dame-du-Perpétuel-Secours. Là aussi vous découvrirez "une dévotion florissante, qui doit bien réjouir Saint-"Alphonse, le pieux fondateur des Rédemptoristes et "l'un des serviteurs les plus dévoués de Marie.

"L'épisode le plus aventureux de Notre-Dame-de-"la-Saskatchewan se déroula dans la petite ville de Wil-"cox, située au sud de la province. Là, aux jours les plus "tristes de la sécheresse en 1929, un prêtre courageux "du diocèse, le Rév. Athol Murray, commença le "collè-"ge-miracle" de l'Ouest, comme on l'appelle quelque-"fois. Même pour un optimiste, tel que ce Padre des "Prairies, l'établissement d'un collège universitaire à "Wilcox ressemble à l'établissement d'un institut "moyennageux au centre de la sombre Afrique! Mais "cet intrépide apôtre dut avoir une vision qui lui ins-"pira de nommer cette école le "collège de Notre-Dame". Et comme Notre-Dame a béni cet institut sur-"gissant de la poussière et de la misère! Commençant "avec une dizaine d'élèves en 1929, il atteint bientôt la "centaine. Notre-Dame ne protège pas cette institution "du haut d'un dôme doré comme elle le fait à la fameuse "Université Notre-Dame en Indiana. Wilcox ne possède "ni or, ni dômes. Mais dans les cœurs vibrants de cette "loyale jeunesse des Prairies, aussi bien que dans la "grande âme de leur "Père", Notre-Dame vivra à ja-"mais!

"La Saskatchewan est vraiment la terre de Marie. "Et comment pourrait-il en être autrement? Depuis "leur arrivée dans les plaines de cette province, les

"Oblats de Marie-Immaculée n'ont pas cessé de chanter "les louanges de leur Reine. Et quelle autre province "peut compter des apôtres qui aiment plus la Ste Vier- "ge que les "Prêtres de Ste-Marie", qui desservent la "paroisse du nord de la Saskatchewan où des mission- "naires plus zélés que ceux de Notre-Dame de la Sa- "lette dans le sud?

"Et ces apôtres ne sont pas les seuls qui travaillent "à propager le culte marial. Avec eux peine une légion "toujours grandissante de religieuses dévouées à Marie. "Des milliers d'enfants, qui chérissent leur bonne Mère "du ciel, ont appris, de ces vierges consacrées, leur pre- "mier cantique marial. Plusieurs de ces femmes, comme "les Sœurs de la Présentation de Marie, prennent le "nom de leur Mère du ciel comme gage de leur amour.

"La Saskatchewan est encore bien jeune. Mais, "sous sa belle jeunesse, elle a déjà écrit un chapitre d'or "dans le livre de "Notre-Dame du Canada"; un chapitre "rempli des exemples édifiants d'un peuple si souvent "éprouvé dans sa foi, et de sa loyauté à la Mère Imma- "culée "la Madone des Champs de Blé".

"A cette dévotion mariale de toute une contrée "naissante, nous pouvons ajouter la prière à Notre- "Dame-des-Prairies, prière récitée dans certaines éco- "les et dans plusieurs familles du sud de la Saskatche- "wan. "Mère de Dieu, notre Mère et notre Reine, vous "avez donné au monde Jésus, le Froment Divin, qui de- "vait être broyé sur le Calvaire, pour devenir le pain "quotidien de nos âmes, la source de notre force et no- "tre consolation dans cette vallée de larmes, vers l'éter- "nité. Veillez, ô Notre-Dame, sur nos champs, sur nos "foyers et notre patrie; faites que nous, vos indignes "enfants, qui cultivons le grain destiné à la nourriture

"de l'homme dans le pain quotidien, et à la nourriture "de son âme dans la Sainte Eucharistie; faites que nous "jouissons de la paix, de la joie et de l'abondance dans "les champs de ce monde, en attendant le bonheur de "vous suivre dans les champs toujours verdoyants du "ciel. Ainsi soit-il. Notre-Dame-des-Prairies, priez pour "nous."

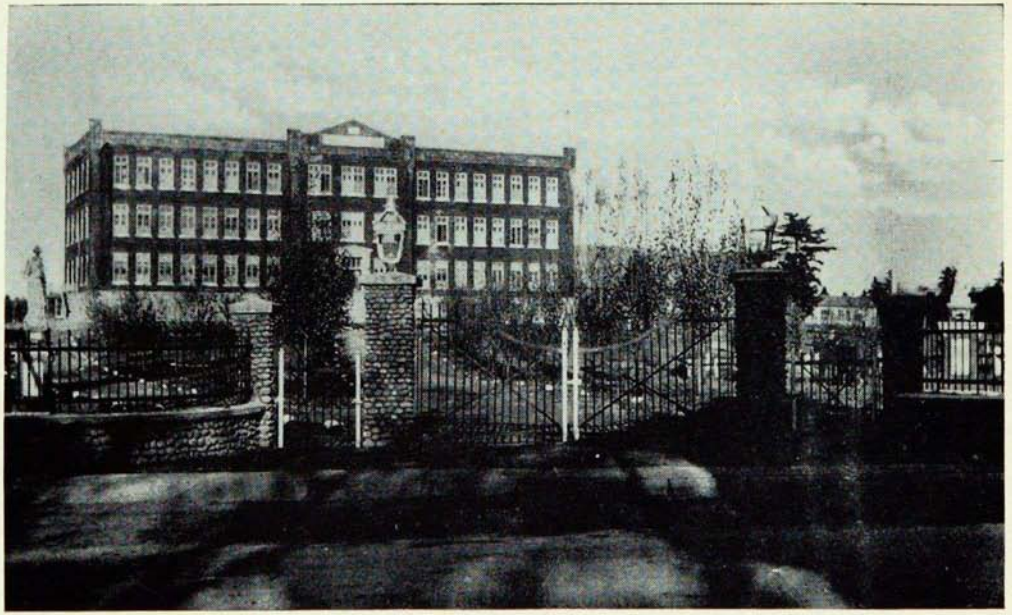
"Au concert de louanges et de dévotion à Marie, les "Sœurs de la Charité de Saint-Louis ont aussi joint "leur note de piété filiale à leur bonne Mère du Ciel. "Leur sainte Fondatrice, Madame Molé, leur recom- "mande d'avoir une grande dévotion à Marie, la Reine "des Vierges, de la regarder comme leur patronne et "leur modèle, de l'invoquer souvent, mais surtout dans "leurs difficultés.

"Etablies dans trois paroisses de l'archidiocèse de "Régina, dans deux paroisses du diocèse de Gravel- "bourg, les Filles de Saint-Louis et de Madame Molé "inculquent leur dévotion à Marie dans le cœur de leurs "élèves. De parole et d'exemple, elles prêchent la Sainte "Vierge à ces jeunes qui, au sortir de l'école, se trou- "vent trop souvent lancés dans un milieu neutre ou in- "différent. Puissent-elles, avec l'aide de la Vierge, leur "donner des convictions fortes et durables..."

LE BUT DE L'INSTITUT

A la première page des Constitutions, nous lisons: "Le but que se proposent les "Soeurs de la Charité de Saint Louis est "de travailler non seulement à leur pro- "pre salut et à leur perfection par l'obser- "vance des préceptes et des conseils évan- "geliques, mais encore au salut et à la "perfection du prochain, en élevant et "instruisant les enfants, en priant pour "la conversion des grands pécheurs et en "recevant dans leurs établissements, pour "vaquer à l'affaire de leur salut, les per- "sonnes qui désirent faire des retraites."

Les pieuses jeunes filles qui se sentent attirées par la vocation religieuse, peuvent être certaines qu'elles trouveront largement à dépenser leur réserve de dévouement et de charité chez les Soeurs de Saint Louis, où les attendent: orphelinats, pensionnat, écoles, ouvroirs pour jeunes filles, écoles ménagères, catéchisme aux enfants des écoles laïques, patronages, visite des malades à la campagne, cliniques et hôpitaux dans les villes, retraites fermées pour les personnes du monde, maisons ou pensions de famille pour jeunes employées de bureaux ou de magasins et aussi pour dames âgées, etc.



L'Ecole normale de Pont-Rouge, comté de Portneuf.

L'Académie St-Louis de France et l'Ecole ménagère régionale de Loretteville, près Québec.

V

Extension rapide. — Prestige croissant de l'œuvre dans l'Est du Canada. — Missions en Haïti. — Apôtres infatigables.

Les gens du monde n'imaginent pas facilement la somme d'inquiétudes et de calculs qui traversent le cerveau et aussi la conscience des dirigeantes de nos communautés religieuses. Si, d'une part, les supérieures majeures ne peuvent rien négliger des intérêts spirituels de la communauté, d'autre part, les devoirs impérieux de la vie matérielle reposent tout entiers sur leurs frêles épaules. A la vue de tant d'œvres créées et supportées par des mains féminines, le profane est toujours étonné de ce que peut réaliser une tête de femme.

Mais ceux qui vont des effets aux causes, à qui il est donné d'approfondir les leçons de la sagesse, les merveilleuses réalisations de nos communautés enseignantes et hospitalières deviennent un exemple lumineux et limpide aux yeux honnêtes et non prévenus. Bien des brasseurs d'affaires cesseraient de critiquer les congrégations religieuses s'ils occupaient leur temps perdu à scruter la petite histoire.

Il est incontestable qu'aucune entreprise de bienfaisance, dont le rayonnement atteint quelque envergure, ne peut se subvenir sans le concours du capital. Mais, cette pierre de touche elle-même céderait sous le

fardeau si une force d'ordre supérieur ne soutenait tout l'édifice. Cette force, dans nos institutions religieuses régulières surtout, c'est la triologie surnaturelle familière aux chrétiens: la foi, l'espérance et la charité. Si l'une des trois vertus venait à manquer, l'édifice s'écroulerait lamentablement.

Lorsqu'un petit groupe de religieuses chassées de France vint offrir sa contribution à l'œuvre éducatrice du Nouveau Monde, ses supérieures étaient loin d'envisager des développements aussi rapides au pays de Québec, dans l'Ouest canadien et aux Etats-Unis. Or, un arbre de bonne souche pousse loin ses rameaux. Et, comme on l'aperçoit à distance, il retient l'attention par la noblesse de sa stature, sa robustesse, et la beauté de son feuillage.

Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis ne tardèrent pas à se faire apprécier. Huit ans à peine après leur séjour en Gaspésie, elles étaient appelées aux Etats-Unis. L'année suivante, elles cédaient aux instances des évêques missionnaires de l'Ouest du Canada. Force leur fut alors de ralentir les fondations autour de Québec. Il fallait établir solidement les entreprises lointaines et leur abandonner quelques-unes des religieuses les mieux acclimatées aux conditions particulières de ces milieux. Mais, il restait, au diocèse de Mgr Bégin, qui les avait accueillies avec tant de paternelle bonté, suffisamment de sujets émérites pour seconder les supérieures et correspondre aux besoins initiaux. D'ailleurs, les missions dispersées nécessitaient une pépinière de missionnaires soigneusement préparées. Une grande Maison Provinciale allait naître qui devra sustenter avec largesse les filiales présentes et à venir.

Bienville, comté de Lévis

Le 27 août 1911, trois Sœurs de la Charité de Saint-Louis descendaient du tramway, sur les hauteurs de Lévis, entraient à l'église pour y faire une prière et se présentaient au presbytère, où le curé, l'abbé Dominique Pelletier, leur réservait un bienveillant accueil. Quelques instants après, elles étaient introduites dans la modeste école de la rue Bégin. Ces religieuses étaient: Mère Thérèse-de-Jésus, Supérieure provinciale, et les Sœurs Anne-de-Gonzague et St-Anatolien.

Au début de septembre, les jeunes filles de la paroisse firent un accueil presque enthousiaste à leurs nouvelles éducatrices. Tout le monde se mit à l'œuvre et bientôt la directrice, Sœur Anne-de-Gonzague, comprit qu'il faudrait élargir les cadres trop restreints de la modeste institution. Déjà, à la fin de la seconde année, des élèves obtenaient le brevet d'enseignement. Peu après, le Bureau central des Examinateurs catholiques accordait des diplômes et l'Université Laval en décernait à son tour.

Bien que la maison ancestrale des familles Bégin fut aménagée de façon à loger plus spacieusement les religieuses et les élèves, le curé Pelletier résolut d'entreprendre sans délai la construction d'un couvent à côté de son église. Au printemps de 1913, la nouvelle maison était ouverte au personnel enseignant et à la population écolière. Elle fut bénite solennellement par Mgr Paul-Eugène Roy, coadjuteur de Son Eminence le cardinal Bégin, et la messe fut célébrée dans la chapelle du couvent.

Le 30 janvier 1914, l'archevêque de Québec faisait à Bienville sa visite canonique. Il y était bientôt suivi

par Mgr Mathieu, évêque de Régina, qui venait demander des religieuses pour ses écoles de l'Ouest. Le 27 juillet de cette année a lieu la première profession religieuse à la maison-mère. Les huit nouvelles professes sont les Sœurs: St-Théophile, Elisabeth-Marie, Ste-Blandine, Marie-Hortense, Marie-Paule, St-Honoré, Marie-Auxiliatrice et Marie-du-Précieux-Sang. Dix-huit postulantes prendront l'habit le 15 août suivant. Mère St-Anatolien devient maîtresse des novices en 1917. Une magnifique chapelle est inaugurée dans la maison en 1919. En août 1923, Mère Marie-de-Jésus, supérieure générale arrive au pays et visite la Maison Provinciale de même que plusieurs missions du Canada et des Etats-Unis. En décembre 1925, la congrégation perd un de ses plus fervents amis des premiers jours, l'abbé Clément Lévesque, ancien curé de St-Philémon. En août 1926, la maison de Bienville fêtait solennellement ses noces d'argent de fondation. Le 25 de ce mois, vingt-et-une novices prononcent leurs vœux.

Bienville était devenu depuis 1913 le noviciat de la communauté. Les annales de l'institution conservent précieusement le souvenir des premières novices qui s'y formèrent: Sœurs Monique-de-St-Augustin, Lucia-des-Anges, Gilberte-Marie et Marie-Annoncia. La première profession religieuse fut celle de Sœur Ste-Blandine, supérieure actuelle. La bonne Mère Anne-de-Gonzague, qui dirigea la maison de Bienville durant vingt-six ans, en fut l'âme dans toute l'acception du mot. Assistante et Supérieure locale durant vingt ans, Maîtresse des novices pendant trois ans, elle infusait à ses petites Sœurs l'esprit et la lettre de sa famille religieuse. Educatrice née, elle sut faire aimer le beau, le bien et la science par les élèves grandes et petites. Supérieure d'une maison destinée à servir de foyer central à toute

la communauté, elle ne cessa d'agrandir, d'embellir et d'aménager comme il convenait à la maison maternelle. Nommée Supérieure Provinciale en 1927, à la suite du décès de Mère Thérèse-de-Jésus, Mère Anne-de-Gonzague fut remplacée par une autre religieuse de puissante intelligence et de grand cœur, Mère Sainte-Berthe, et ensuite par Mère Marie-Berthe. Cinq religieuses d'élite ont secondé singulièrement les supérieures de Bienville; ce sont les Mères Thérèse-de-la-Croix, Gisèle-Marie et Marie-du-Sacré-Cœur, organisatrices parfaites et artistes aux talents universels, puis Marie-Patricia et Marie-Hedwidge, éducatrices et professeurs à la science et au dévouement inépuisables. Elles ont été pour leur Mère Provinciale de précieux auxiliaires dans les classes, durant de longues années.

La maison provinciale de Bienville devait se remplir d'une grande joie lorsque, le 26 mai 1928, elle eut le bonheur d'accueillir la T. R. Mère Marie-de-Nazareth, Supérieure générale, arrivée de France le matin même. Les supérieures des Maisons environnantes étaient venues saluer leur digne et vénérée Mère et s'étaient jointes aux professes et aux novices de Bienville pour lui témoigner leur affection et leur filiale soumission. Un office religieux à la chapelle et une manifestation artistique au couvent marquèrent d'une façon solennelle et touchante cet événement mémorable dans les annales de la maison-mère canadienne.

En 1929, le Chapitre de la congrégation appellera Mère Anne-de-Gonzague outre-mer pour lui confier le Généralat. Toutes ses Sœurs du Canada éprouveront un chagrin bien naturel de son absence immédiate, mais toutes savent aussi que chaque jour, même là-bas, elles seront présentes dans la pensée de leur mère selon le cœur de Dieu.

Le 25 août de la même année, au lendemain de la fête de Saint-Louis et à la suite d'une retraite prêchée par le Père Parrot, rédemptoriste, dix-neuf novices font profession et vingt-six postulantes prennent l'habit religieux. En novembre, le 7, on rappelait dans la communauté le souvenir de l'arrivée, vingt-sept ans plus tôt, des premières Sœurs françaises au pays: Mères Marie-des-Anges et Ste-Eugénie; elles avaient été reçues à Québec par les Augustines de l'Hôtel-Dieu-du-Précieux-Sang, puis dirigées vers la Gaspésie.

Les bâtiments du Noviciat de Bienville ayant été terminés à la fin d'août 1928, la nouvelle chapelle en fut inaugurée le 8 septembre 1929. Cet agrandissement devait tripler les dimensions de l'ancien édifice et donner tout l'espace requis au professorat, au noviciat, aux classes et aux appartements de la communauté. La nouvelle maison fut bénite solennellement, par S. Em. le cardinal Raymond-Marie Rouleau, o.p., le dimanche 15 décembre 1929.

Depuis cette date, la maison des Sœurs de la Charité de Saint-Louis à Bienville est devenue la Maison-Mère de leur Province canadienne.

Du 6 au 14 août 1930, une grande retraite de communauté est prêchée par le Père Adrien Malo, o.f.m. Le profond spiritualiste franciscain s'applique à faire revivre dans l'âme et dans la vie des Sœurs professes, novices et postulantes, le véritable esprit religieux de leur vénérée Fondatrice. Au jour de la clôture, trente professes renouvellent leurs vœux et onze novices revêtent le saint habit. Dans son sermon, le prédicateur de la retraite évoque, dans l'Assomption de Marie, le triomphe de l'humilité, de la pureté et du sacrifice. Au dîner, il rend la parole aux retraitantes restées muettes depuis huit jours et Mère Saint-Félix, supérieure de Lorette-

ville, se fait l'interprète de toutes pour exprimer à leur bien-aimée Mère Provinciale, Anne-de-Gonzague, les sentiments d'affectueuse soumission et de reconnaissance qui remplissent tous les cœurs.

Dix jours plus tard, dans la chapelle de la Maison-Mère, on célébrait avec un éclat inaccoutumé la fête de saint Louis, roi de France, glorieux patron de cette famille religieuse. Mgr Omer Plante, auxiliaire de Québec, entouré d'une douzaine de prêtres, présidait au trône. Le curé de Bienville, l'abbé Dominique Pelletier, prononça le sermon. Il fit l'éloge de saint Louis et termina sa péroraison par ces paroles: *"En cette fête, il "nous est doux d'adresser à la France chrétienne, qui "nous a donné les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, "un merci du cœur et de lui exprimer nos vœux par cet-"te pensée de Mgr Pie: "La France de Louis, le saint, "et de Louis le martyr, le pays qui a donné Jeanne d'Arc "au bûcher et Madame Elizabeth à l'échafaud, la Fran-"ce, patrie de tant de sublimes immolations, de tant de "religieux dévouements, la France est un royaume qui "possède dans son sein des ressources éternelles, et qui "ne finira qu'avec le monde..."*

Maintenant établis sur des bases solides, la Maison Provinciale et le Noviciat de Bienville progressent dans tous les sens. Les vocations y affluent et les religieuses des missions extérieures y viennent périodiquement se retremper dans l'esprit de la congrégation.

C'est ici qu'est le cœur de la communauté. Et chaque événement heureux ou malheureux, qui atteint la grande famille religieuse, a sa première répercussion ici. En janvier 1931, on apprend la triste nouvelle que Mère Marie-de-Jésus vient d'être frappée de paralysie. En octobre, Mère Marie-de-Nazareth, Supérieure géné-

rale, arrive de France et tout Bienville lui fait fête. En avril 1932, le chanoine Joseph Moisan, V.G., supérieur canonique de la congrégation, prescrit une croisade de prières dans toutes les maisons de la Charité de Saint-Louis pour le recrutement religieux. La même année, deux deuils cruels viennent frapper la communauté. Et, le 6 juin, la Maison-Mère reçoit pour la première fois la visite de l'archevêque de Québec, S. Ex. Mgr J.-M.-Rodrigue Villeneuve, o.m.i. Cet événement fera époque dans la vie conventuelle de Bienville. Le 11 janvier 1933, un message de Vannes annonce la triste nouvelle de la mort de Mère Marie-de-Jésus, l'une des pionnières et fondatrice de la communauté au Canada. Elle avait été maîtresse des novices, puis Supérieure générale durant vingt-et-un ans. En septembre 1933, Mère Louise-de-Jésus prend charge du supériorat local de Bienville. En 1934, Mère Marie-de-Nazareth, supérieure générale, passe la Noël au milieu de ses Filles spirituelles à la Maison-Mère du Canada. En juillet 1936, Son Em. le cardinal Villeneuve, récemment élevé à la dignité cardinalice, fait à la communauté une visite imprévue. En août, on célèbre le vingt-cinquième anniversaire de fondation de la maison de Bienville, dont le scolasticat récemment établi compte douze postulantes comme premières élèves. Le 5 octobre 1936, Mère Anne-de-Gonzague, qui avait succédé à Mère Thérèse-de-Jésus comme Supérieure provinciale durant neuf ans, devient maîtresse des novices. Elle aura pour successeur Mère Saint-Anatolien jusqu'en 1939 et Mère Marie-de-Nazareth, à son tour, occupera la charge de 1939 à 1948. La Provinciale actuelle est Mère Marie-Juliette.

En 1947, la supérieure locale de Bienville est Mère Ste-Blandine. Les directrices du Scolasticat-Ecole-Normale ont été: Mère Blanche-de-St-Louis, de 1937

à 40 et Mère St-Félix en 1940. En 1947, le nombre des religieuses de la Charité de St-Louis en Amérique s'élève à 657 professes, et 50 novices. Quatre-vingt-quatre sont décédées depuis la fondation canadienne.

Saint-Pacôme, comté de Kamouraska

L'érection de Bienville en Maison Provinciale devait accentuer la diffusion de la communauté dans l'archidiocèse de Québec. Vers le bas du fleuve, les fondations s'étaient jusqu'ici arrêtées au comté de Montmagny. Le chanoine Auguste Caron, curé de St-Pacôme de Kamouraska, s'était enquis auprès de l'Ordinaire de la possibilité de faire venir des Sœurs de la Charité dans sa paroisse. Il en obtint sans trop de difficultés; et, en septembre 1912, le couvent ouvrait ses trois classes à cent trente élèves, avec Mère Aimée-du-Sacré-Cœur comme supérieure, Sœurs St-Gaétan, St-Tharcisius et Marie-Lucienne pour les classes, puis Marie-Victoire comme cuisinière.

Le pasteur de cette paroisse aura été un véritable père pour les religieuses de son couvent, et sa sœur, mademoiselle Zélie Caron, restera pour elles une autre providence de tous les instants. En effet, c'est elle qui aplanira les difficultés du début. Il n'est pas superflu de rappeler le mérite trop souvent méconnu de ces personnes charitables dont le dévouement à toute épreuve a été, dans bien des cas, la raison de persistance et plus tard de succès, dans nombre de fondations.

Mère Aimée-du-Sacré-Cûur, en acceptant la tâche de fondatrice, avait eu raison d'hésiter à cause de son état santé. Aussi, fut-elle forcée de se faire aider par Sœur Sainte-Reine dès la première année. Et celle-ci

dut prendre sa place l'année suivante. La nouvelle supérieure, aussi modeste que timide, put s'appuyer sur la sollicitude éclairée du chanoine Caron et de sa sœur. C'est ce précieux concours qui assura la stabilité des Sœurs de la Charité de Saint-Louis à St-Pacôme. Jusqu'à 1916, Mère Ste-Reine multipliait ses ressources de dévouement pour satisfaire aux exigences de la commission scolaire et répondre à l'attente des familles de l'endroit. Elle s'était chargée des élèves de la première classe et conduisit avec succès deux d'entre elles au certificat d'études décerné par l'Instruction publique de la Province. Sœur Marie-Victoire, dans l'humilité même de ses fonctions, la secondait de mille manières. Sa bonté, son esprit religieux et son ingéniosité la faisaient aimer non seulement des élèves, mais aussi de toute la population. En 1916, le personnel entier de la maison est changé, sauf Sœur Marie-Victoire. Mère Ste-Adélaïde est nommée supérieure. En 1918, le couvent est agrandi par les soins de M. Luc Lizotte, président de la commission scolaire et la chapelle nouvellement installée sera favorisée de la Sainte Présence à perpétuité. Des dons multiples sont faits par les principales familles de la paroisse pour l'aménagement du petit sanctuaire.

En 1920, Mère St-François-Régis est nommée supérieure; et, 1927, Mère Ste-Adélaïde revient à St-Pacôme la remplacer. En 1928, la maison est de nouveau agrandie pour loger six classes. En 1932, Mère Ste-Adélaïde est envoyée en France pour occuper le supériorat de la maison d'Auray. Elle laisse pour lui succéder Sœur Joseph-de-Jésus. Deux classes sont alors tenues par des institutrices laïques.

C'est en 1935 que le chanoine Caron, âgé de 80 ans,

dut laisser la cure de St-Pacôme où il avait exercé son ministère durant trente-quatre ans. Son successeur, l'abbé Poulin, sera lui-même remplacé en 1937 par l'abbé François St-Pierre.

A l'occasion du deuxième Congrès de la langue française à Québec, en juin 1937, le couvent de St-Pacôme recevait le diplôme et la médaille du Bon Parler français. En août suivant, Mère St-Ferdinand vient remplacer Mère Joseph-de-Jésus; son personnel est formé des Sœurs Marie-Raymonde, Jean-Félix, Marie-Omer, Marie-de-Montfort, Suzanne-de-St-Louis et Marguerite-de-Jésus.

En 1942, c'est Mère St-Ferdinand qui prend charge de la communauté de St-Pacôme. Elle obtient des améliorations importantes à la maison, notamment un système de chauffage central et le bons fournaux pour la cuisine. En mars 43, le curé St-Pierre est transféré à la Rivière-du-Loup et remplacé à St-Pacôme par l'abbé Numa Boulet. Le 14 juin 44, S. Em. le cardinal Villeneuve fait sa visite pastorale, administre la confirmation dans la paroisse et est reçu solennellement au couvent de St-Pacôme. En 1945, deux professeurs sont engagés pour les classes de garçons et le couvent voit s'ajouter un dixième degré aux classes de jeunes filles. Jusqu'en juin 1947, treize élèves avaient passé avec succès les examens pour le certificat d'études, dont deux avec très grande distinction. A cette occasion, l'inspecteur Duval décerna une prime scolaire et fit un éloge particulier de la formation donnée à la jeunesse par le couvent de St-Pacôme. La supérieure actuelle de cette maison est Mère St-Ferdinand. Six religieuses la secondent pour la formation de 150 élèves.

Laurierville, comté de Lotbinière

Les paroissiens de Ste-Julie de Laurierville, qui vivaient il y a un quart de siècle, n'oublieront jamais l'introduction originale de l'abbé Adolphe Grenier en la cure de leur paroisse. Au cours des semaines précédant son intronisation, un voyageur des plus avenants visitait la plupart des familles et offrait en vente diverses marchandises. Partout, il amenait la conversation sur un sujet d'actualité, annonçant que Laurierville aurait bientôt un nouveau curé. Les commentaires des gens eurent tôt fait de l'informer quant à la mentalité générale de cette paroisse. Et un beau dimanche, Ste-Julie vit monter en chaire son voyageur de commerce, lequel débuta en annonçant que les commandes ne seraient pas remplies matériellement. C'était le nouveau curé.

C'est ce spirituel pasteur qui, en 1913, obtint que des Sœurs de la Charité de Saint-Louis prissent charge du couvent de l'endroit. Mère St-François-Xavier en fut la première supérieure jusqu'en 1918, alors qu'elle était remplacée par Mère Marie-des-Anges. Le personnel comprendra en outre les Sœurs Marie-Julienne, Clotilde-Marie, Marie-Angèle et une postulante. Une école de garçons est annexée au couvent et son professeur est alors l'inspecteur régional actuel: M. Paul Hubert, de Rimouski. Le couvent a quatre classes de filles.

En 1919, Mère Marie-des-Anges, rappelée en France, laisse sa charge à Mère Marie-Julienne. Les élèves demandent des leçons de musique qui leur sont accordées. La nouvelle supérieure procède au défrichement du terrain attenant au couvent et y crée un jardin et un parterre. En mai 1922, un incendie détruit soixante

maisons dans le village et menace le couvent. Une statue de la Vierge est littéralement noircie par la fumée et les élèves tiennent à la conserver ainsi en souvenir. Les classes sont fermées aux études et transformées en logements pour quelques familles durant plusieurs mois.

Dès cette époque, plusieurs jeunes filles de Laurierville demandent leur entrée dans la communauté. L'une d'elles, Laurette Dion, devenue Mère Marie-Cécilia, deviendra en 1947 Conseillère générale en France. C'est la première canadienne-française appelée à représenter le Canada au Conseil généralice.

De 1923 à 26, Mère Marie-Raphaël occupe le supériorat de Ste-Julie. L'abbé Grenier se retire de la cure et a pour successeur l'abbé Provencher. La commission scolaire, grâce à la compréhension de son président, monsieur Normand, restaure l'aménagement intérieur du couvent et procure plus de confort aux élèves et aux religieuses. En 1926, la très révérende Mère Générale, Marie-de-Jésus, visite cette maison. Puis, la loi des six ans de supériorat entrant en vigueur, les Mères St-Zozime, Marie-Anne, Marie-Raphaël et Angèle-du-Sacré-Cœur s'y succèdent tour à tour. Elles continueront d'assurer les améliorations requises à Laurierville et de récolter les fruits de leur apostolat auprès d'une population progressive et des plus sympathique. Ce couvent a maintenant cinq religieuses et soixante-seize élèves.

Breakeyville, comté de Lévis

Ste-Hélène de Breakeyville, dans le comté de Lévis, est un assez joli village sis au bord de la rivière Chaudière. Le 28 août 1918, la Maison provinciale y en-

voyait les Sœurs Agnès-du-Sacré-Cœur, Ste-Sidonie et Marie-Clémentine, postulante, ouvrir un couvent de six classes, dont deux à charge d'institutrices laïques. Elles arrivaient accompagnées de l'abbé J.-E. Michaud, pasteur de la paroisse. La maison était spacieuse mais sommairement meublée. Il fallut pendant plus d'un an faire contre fortune bon cœur. Mère Agnès, supérieure, donna les cours de cinquième et de sixième années, Sœur Ste-Sidonie fut chargée des tout petits et les intitutrices gardèrent les trois autres classes.

Le dimanche qui suivit l'arrivée des Sœurs, le curé annonça au cours de son prône que la supérieure porterait toute la responsabilité de la maison. Les maîtresses laïques furent un peu lentes à se plier à son autorité. Mais, la douce fermeté jointe à l'inlassable charité des religieuses parvinrent à rétablir l'ordre, assez compromis jusque-là par l'indiscipline des enfants.

Déjà, à la mi-décembre, un renouveau d'esprit religieux se révélait dans la paroisse par la consécration au Sacré-Cœur des religieuses, des institutrices laïques et des élèves. Une garde d'honneur du Sacré-Cœur fut instituée parmi les élèves de la classe modèle. Les Sœurs furent chargées de surveiller les enfants aux catéchismes du dimanche et du premier vendredi de chaque mois. La pratique de la communion fréquente fut accélérée. Et malgré les défections, la maladie, et le départ par trop hâtif de nombre de jeunes filles aux études, on put réaliser au bout de deux ans que la mentalité écolière s'était améliorée de cent pour cent. En juin 1921, une première élève de la classe modèle se présente aux examens officiels et obtient son diplôme élémentaire. La maison comptait alors deux cents élèves.

En 1947, Breakeyville est devenu une maison stable où 188 élèves trouvent tout ce que peut offrir à leur

âge une institution d'enseignement moyen à la ville. La supérieure actuelle est Mère St-Célestin. Elle est assistée de cinq religieuses.

Ancienne-Lorette, comté de Québec

L'excellente réputation acquise à St-Ambroise de Loretteville depuis quatorze ans par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis s'était déjà répandue dans toute la région. L'abbé Lessard, curé de l'Ancienne-Lorette, et la commission scolaire, présidée par monsieur Victor Huot, obtinrent aisément des religieuses du même Ordre pour leur école de village. Cette paroisse agricole, à troies lieues de Québec, sur la ligne du Pacific Canadien, compte à peu près 550 familles avec une population de 2,600 âmes.

Au mois d'août 1919, six religieuses viennent s'y établir. Ce sont Mère Marie-Clémentine, supérieure-fondatrice, accompagnée des Sœurs St-Mathieu, Marie-Gemma, Jeanne-d'Arc et Marcella. Elles auront charge de quatre classes mixtes de trente élèves chacune.

Dès la rentrée de septembre 1919, une sympathie prometteuse s'établit entre élèves et maîtresses. Les paroissiens, comme leur pasteur, sont portés pour les religieuses à ce point qu'à la prière de celles-ci une chapelle est aménagée sans délai au couvent, avec tous les objets requis au culte, même un harmonium et les quatorze tableaux d'un chemin de croix. Le curé obtint l'autorisation d'y garder les Saintes Espèces et le vicaire, l'abbé Châteauvert, y dira la première messe.

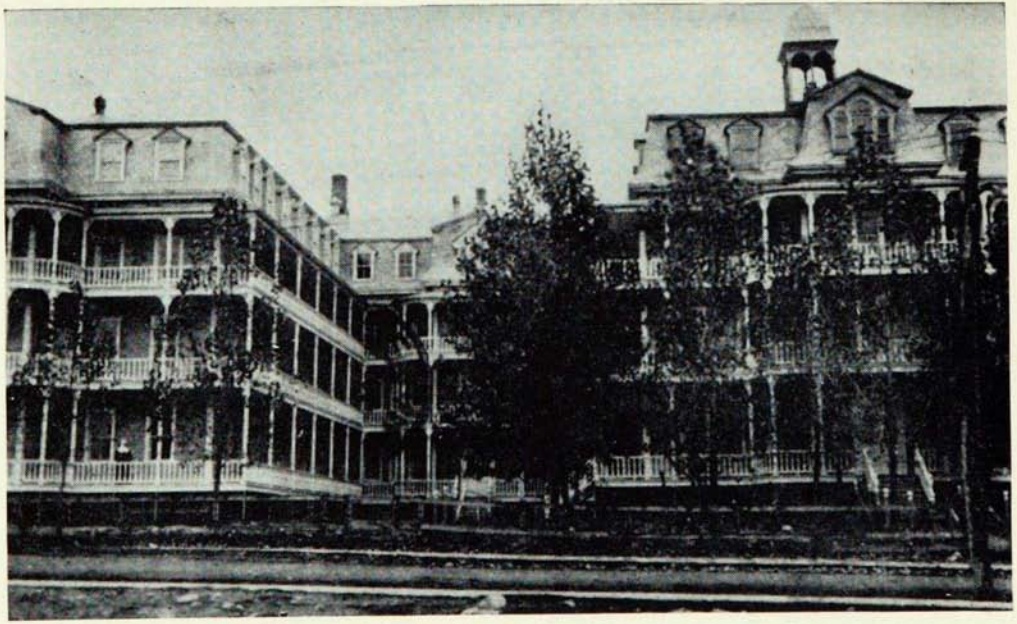
Les six ans de supériorat de Mère Marie-Clémentine ont assuré l'avenir de cet établissement. En 1925, elle eut pour successeur Mère Madeleine-de-Jésus qui

en accentua les progrès dans le domaine éducatif. De 1930 à 36, Mère St-Maurice remplace la précédente. Le problème des classes mixtes exige une solution. Une école de garçons est construite à proximité du couvent où un professeur et trois maîtresses laïques font la classe. Seules, les deux dernières classes du couvent garderont encore des jeunes garçons.

C'est en 1934 que commence à L'Ancienne-Lorette ce que les religieuses et les élèves appellent leur "vie publique". Cette année-là, en effet, le concours des Sœurs est requis pour les œuvres paroissiales. Et les jeunes filles font leurs débuts en art dramatique dans les salles du couvent. Au cours de deux années, elles interpréteront sur cette scène une douzaine de drames et de comédies qui révèlent des talents jusque là insoupçonnés. Un premier cercle de jeunesse étudiante est organisé et, bientôt, le Cercle des Fermières de la localité apportera sa quote-part aux activités de ce couvent modèle.

L'année scolaire 1935 se termine par des succès marquants chez les élèves finissantes: deux reçoivent le diplôme élémentaire et quatre le certificat de sixième année. En juin 1936, deux autres obtiendront le diplôme supérieur et six recevront leurs certificats. En septembre, Mère St-Maurice ayant été transférée à St-Malo, Mère Madeleine-de-Jésus revient à L'Ancienne-Lorette comme supérieure.

Le sexennat de celle-ci verra l'établissement définitif de la J.E.C. dans la paroisse, la tenue d'une croisade eucharistique dans les trois classes avancées du couvent, et la création d'une phalange de croisés chez les petits et petites élèves. En 1941, les quatre classes du couvent abritent cent quarante enfants. En 1947, on



L'Orphelinat du Lac-Noir, dans le comté de Mégantic.

Le couvent Saint-Joseph, à Québec.

y retrouvait Mère St-Maurice au supériorat. Elle a maintenant pour successeur Mère Marie-Gemma, qui est assistée de huit religieuses. Les élèves actuelles sont au nombre de 265.

Saint-Malo, Québec

L'infatigable apôtre de l'éducation, l'ami par excellence des humbles et des petits, le fondateur d'écoles que fut monsieur Jean-Baptiste Morissette était bien seul capable de concevoir et de réaliser une œuvre difficile dans un quartier plus difficile encore. C'est sous sa présidence qu'en 1920 la Commission des Ecoles catholiques de Québec consentit à fonder un couvent aux confins de la cité, près des usines de St-Malo et du cimetière St-Charles. Dans ce quartier pauvre, aujourd'hui incorporé à la paroisse de Notre-Dame-de-Pitié, une population laborieuse et peu favorisée à bien des points de vue voyait grandir ses nombreux enfants avec une certaine inquiétude. Le curé de St-Malo, Mgr Herménégilde Bouffard, P.D., leur avait bien donné une école élémentaire et une institutrice laïque, mademoiselle Nesbitt, dont le dévouement presque héroïque est resté trop peu connu, mais, l'exiguité du local, l'éloignement et la pauvreté avaient marqué cette école du signe morbide de la misère.

Monsieur Morissette chercha des religieuse, frappa vainement à bien des portes, jusqu'au jour où ayant rencontré le chapelain du cimetière, l'abbé Cléophas Leclerc, il vint s'adresser aux Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Les Filles spirituelles de Madame Molé ont su perpétuer l'esprit de leur sainte fondatrice. Les perspectives peu alléchantes de l'entreprise ne les pre-

naient point à dépourvu. Elles acceptèrent sans hésiter parce que leur apostolat est tout à base de charité.

C'est ainsi que l'humble fabrique de balais, portant le numéro 51 de la rue Gamelin, fut du jour au lendemain convertie en école, puis devint un couvent, un des plus beaux de la cité de Québec. Le 28 août 1920, Mère St-Célestin, nommée supérieure, s'y installait tant bien que mal avec Sœur Philomène-Marie et deux postulantes. Ce qu'elles durent endurer d'inconvénients et de tracasseries, au début, elles seules le surent. Mgr Bouffard, curé de St-Malo, leur tourna le dos pendant deux ans. Mais l'inlassable demoiselle Nesbitt fut leur première providence après Dieu. Elle secourut à la fois les religieuses et leurs élèves. Son dévouement la conduisait sur tous les fronts. Mère St-Célestin, de son côté, ne fut pas lente à constater que le cœur des enfants était foncièrement bon. Leur docilité, un peu timide peut-être, et surtout leurs aspirations naturelles à s'élever vers ce qui est beau, les gagnèrent en peu de temps à l'affection des mères religieuses. Durant sept ans, Mère St-Célestin et ses Sœurs travaillèrent à la formation morale et intellectuelle de ces enfants. Si bien que, les observant de près, Mgr Bouffard finit par les admirer, puis les secourir jusqu'à les choyer.

Cette maison avait été mise sous le patronage de Sainte-Thérèse. Une humble chapelle y fut aménagée et logea le Saint Sacrement en permanence. L'abbé Leclerc servit de chapelain durant les dix-huit premières années. Et l'on se serra les coudes au point de pouvoir y loger, en 1927, les quatre religieuses affectées aux classes de Québec-Ouest. Celles-ci traversaient matin et soir le pont Scott pour aller à leur mission et revenir se reposer avec leurs Sœurs de St-Malo.

Mère St-François-Xavier dirige l'école Ste-Thérèse de 1927 à 1930 et aura pour successeur Mère Agnès-du-Sacré-Cœur, en charge de la maison jusqu'à 1936. Québec était alors en pleine crise de chômage et la misère fut particulièrement grande chez les familles ouvrières du quartier St-Malo. Aussi, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis eurent-elles à déployer toutes les ressources de leur zèle auprès des parents comme auprès des enfants. Mademoiselle Nesbitt, par des prodiges d'ingéniosité, réussit à procurer aux élèves des vêtements et des aliments, ce qui permit de maintenir en classe la population écolière. Pendant que garde Crépault, infirmière du couvent, voyait à l'hygiène et à la santé des pauvres petits, des dames charitables de la ville apportaient aux religieuses des bas, des chaussures et des sous-vêtements que celles-ci ajustaient à la taille des petites filles et des petits garçons. Et mademoiselle Nesbitt payait de sa personne et de ses deniers pour assurer aux enfants une collation substantielle d'après-midi, qui bien souvent tenait lieu de souper. Cette charitable apôtre des humbles a même laissé, dans son testament, une partie de ses argents à la disposition des Sœurs, au profit des enfants nécessiteux.

L'œuvre secourable de Madame Molé se continuait ainsi en terre canadienne par le ministère de ses fidèles héritières. Durant onze années consécutives, une petite religieuse, vraie Sœur de charité, se dévoua nuit et jour auprès des pauvres élèves de la rue Gamelin. Et, nous avons pu le constater nous-mêmes, au témoignage de parents reconnaissants, nulle part autant qu'à St-Malo, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis n'ont été plus vénérées et plus aimées de nos populations laborieuses.

L'abbé Leclerc étant mort en juillet 1940, son remplaçant au cimetière St-Charles, l'abbé Bissonnette,

continua à desservir aussi le couvent Ste-Thérèse. La maison était restée la même depuis vingt-et-un ans, avec ses six classes mal éclairées et peu hygiéniques. Il avait été souvent question d'agrandissement. Au cours de ses dix-huit années de dévouement à St-Malo, Sœur Cécilia-de-Jésus n'avait cessé d'appuyer les requêtes des supérieures auprès de la Commission scolaire de Québec. Et en 1941, une décision fut prise en haut lieu qui devait remédier d'admirable façon à la grande pitié de la rue Gamelin.

Le 17 juin 1941, sous la présidence de monsieur Oscar Auger, la commission des écoles commençait les travaux d'un édifice spacieux et confortable. Les plans, préparés par l'architecte Fernand Caron, furent exécutés par l'entrepreneur Philippe Mathieu. En 1943, l'Ecole Sainte-Thérèse est devenue l'une des plus belles institutions enseignantes de Québec. Un confort raisonnable, des conditions d'hygiène parfaite, de l'air, de l'espace, de la lumière, des jeux multiples s'offrent aux élèves qui en croient à peine leurs yeux. Aussi bien réalise-t-on l'effet bienfaisant de ces conditions normales sur le moral de la jeunesse écolière.

Dès lors, et depuis, les élèves de l'école Sainte-Thérèse se font remarquer par leur tenue impeccable, leur esprit d'ordre, leur langage soigné, leur piété exemplaire et surtout par cette gaieté constante qui est l'attribut des âmes saines. Mère Cécilia-de-Jésus est la supérieure actuelle de cette maison. Douze religieuses la secondent auprès de 335 élèves.

Beaumont, comté de Bellechasse

Selon une vieille coutume française, la seigneurie de Beaumont tient son appellation de la nature de son

site. En effet, à cet endroit de la côte laurentienne, le sol élevé domine de près de cent pieds le niveau du fleuve et l'horizon splendide s'arrête, du côté nord, à l'Ile d'Orléans. Le 3 novembre 1672, l'intendant Talon concédait cette seigneurie au Sieur Charles Couillard des Islets. L'érection canonique de la paroisse, sous le vocable de Saint-Etienne, remonte à 1714. L'église de Beaumont, une des plus anciennes de la province, a été construite en 1733 et son premier presbytère, agrandi et transformé en école, date de 1722.

Avant 1921, cette localité n'avait connu que des instituteurs et institutrices laïques. En 1919, l'abbé Mathieu, curé de la paroisse, commençait ses démarches pour y amener des religieuses. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il obtint l'assentiment des Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Deux religieuses, Mère Gabrielle-de-Jésus et Sœur Noémi, postulante, y furent envoyées. Le local des classes était aussi peu attrayant que conforme au maintien de la santé des élèves et de leurs maîtresses. Le salaire insuffisant accordé à celles-ci les obligea à recourir à la bienveillance des villageois. Les débuts furent difficiles. Toutefois, le nombre des élèves augmenta dès l'arrivée des religieuses. En 1922, il fallut ajouter une troisième classe aux deux premières.

En 1923, l'abbé Georges Ouvrard vient remplacer à la cure l'abbé Mathieu, décédé après quelques jours de maladie. Le nouveau curé avait avec lui une tante et deux de ses sœurs qui furent pour la petite communauté des aides de tout repos. De ce moment, la vie de l'école s'éclairait d'un nouveau jour. Des améliorations sont faites au couvent; on y installe l'électricité. En 1927, l'intérieur de la maison est repeint et l'aménage-

ment des classes est perfectionné. En novembre de cette année, l'abbé Ouvrard quitte la paroisse pour prendre la cure de Saint-Prosper. Il est remplacé par l'abbé François-Xavier Lefebvre. En 1928, les réparations commencées à l'intérieur se poursuivent à l'extérieur. Un clocher et une cloche ainsi qu'une statue de la Vierge Immaculée, surplombent la façade de l'édifice. Une terrasse dominant le fleuve agrémente les abords du couvent.

Mère Saint-Maurice, qui dirigeait la maison depuis 1924, est remplacée en 1930 par Mère Madeleine-de-Jésus. De grandes fêtes paroissiales, en 1933, marquent le deuxième centenaire de construction de l'église. En avril 1937, les élèves donnent une démonstration publique de leur savoir-faire dans l'étude de la langue française. Monsieur le curé Lefebvre fournit au couvent un grand cahier d'honneur où s'inscriront désormais les meilleures compositions françaises. En août 1937, un ancien élève du couvent, le Père Marcoux, oblat de Marie, vient chanter sa première messe en l'église historique de Beaumont. Le 15 septembre de cette année, l'abbé Ovila Guay vient remplacer à la cure l'abbé Lefebvre qui décédera à l'Hôtel-Dieu de Québec le 1er janvier 1942.

Le couvent de Beaumont continue de dispenser à soixante-quinze enfants de cette riche paroisse agricole la formation intellectuelle et morale qui fait les bons citoyens. La supérieure actuelle de Beaumont est Mère Marie-Etienne qui succède à Mère Ste-Victoire.

Coleraine, comté de Mégantic

En 1904, Coleraine n'était encore qu'une desserte et réclamait des religieuses pour son école élémentai-

re. Ce nouveau centre minier avait vu sa population s'accroître rapidement durant la période de guerre de 1914-18. En 1921, la paroisse de St-Joseph de Coleraine obtint enfin le consentement effectif des Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

Deux religieuses dépendantes de l'établissement du Lac-Noir furent chargées de l'école centrale. Les classes étaient mortellement froides; l'une d'elles, servant au cours moyen, tenait lieu de salle publique et de salle de conseil à la municipalité. Les religieuses étaient obligées d'en faire le ménage et de remettre tout en ordre presqu'à chaque semaine. Des améliorations furent apportées à ces locaux en 1924 et le système de chauffage fut remplacé par un plus moderne. Mais les conditions d'hygière restaient si défectueuses que plusieurs élèves et maîtresses y contractèrent des maladies mortelles. Aussi, les religieuses, durant sept ans, dûrent-elles voyager en fin de chaque semaine et au début de la suivante, entre Coleraine et le Lac-Noir, où elles passaient le samedi et le dimanche.

En 1927, un dimanche de février, en l'absence des Sœurs, un incendie détruisit de fond en comble l'école de Coleraine. Il fallut s'installer dans un autre local, à l'étroit, mais mieux chauffé en hiver.

Une construction nouvelle fut décidée par la commission scolaire. En décembre 1927, le couvent neuf fut bénit et les élèves entrèrent joyeux dans un vaste édifice à deux étages, bien ensoleillé, et agrémenté d'une salle de récréation dans son soubassement. Deux autres religieuses furent adjointes à la petite communauté en 1928. Depuis cette époque, une chapelle est aménagée dans ce couvent et on y célèbre la sainte messe.

Mère St-Félix, directrice des études, a visité le couvent de Coleraine et constaté les progrès étonnants accomplis depuis la fondation. Mère Marie-Odile est aujourd'hui supérieure de cette maison, qui compte quatre religieuses et cent élèves.

Donnacona, comté de Portneuf

Pour l'avoir constaté tant de fois, on sait maintenant que la plupart des paroisses catholiques du Canada français doivent leurs centres éducatifs à l'initiative de leurs curés, soucienx avant tout des intérêts spirituels de leurs ouailles. C'est une des caractéristiques qui échappent aux étrangers mais qui expliquent, après deux siècles, le phénomène de notre fidélité aux origines catholiques et françaises.

L'abbé Egide Grosleau, curé de Donnacona, voyait monter dans sa paroisse une génération de jeunes compatriotes devant lesquels se posait le grand problème de l'avenir. Nous avons connu ce prêtre, de haute culture intellectuelle, patriote éclairé autant qu'apôtre de l'enseignement chrétien et que diplomate en ses relations sociales. Nous n'avons pas été surpris d'apprendre que la transcendance de son esprit l'aît imposé à l'attention et au respect de son entourage protestant. Car, à Donnacona comme à Coleraine, des intérêts matériels d'importance vitale ont d'abord prévalu dans la pensée des promoteurs de l'industrie locale. Les familles ouvrières de l'endroit étaient en majorité canadiennes-françaises. Le curé de Ste-Agnès entendait leur garder leur foi vive et agissante. Et il voyait devant lui. C'est pourquoi il résolut de surveiller et d'orienter l'éducation de la jeunesse. Il ne fut pas lent à faire comprendre qu'une population disci-

plinée, respectueuse de l'autorité et consciente de ses devoirs comme de ses intérêts servirait mieux les entreprises industrielles et les progrès de la municipalité. La compagnie Donnacona Paper lui assura son entier appui dans le domaine de l'éducation.

Le 14 septembre 1922, quatre professes et deux postulantes de la Charité de Saint-Louis étaient reçues à Donnacona par l'abbé Grosleau et les commissaires d'écoles. Elles passèrent quatre jours au presbytère et le 18 septembre elles prenaient charge des six classes mixtes où s'entassaient déjà 218 élèves. La supérieure-fondatrice, Mère Saint-Armel, entendait faire un succès de cette fondation. Elle y réussit pleinement.

Le couvent, récemment construit, n'était pas achevé quand les religieuses s'y installèrent. Il ne fut bénit qu'en septembre 1923. Déjà la population écolière s'était portée au chiffre de 275 élèves. Une septième classe fut ouverte pour les enfants des familles anglaises. Le gérant de la compagnie de pulpe, monsieur Hernman, et son épouse devinrent dès ce moment des bienfaiteurs insignes du couvent de Donnacona. Leur générosité ne s'est pas démentie depuis et continue de seconder le dévouement des religieuses.

En 1925, les locaux étant déjà insuffisants, une école de Frères est ouverte qui prendra charge des garçons. Cette école, sous le vocable du Sacré-Cœur, est dirigée par les Frères de l'Instruction chrétienne, qui y donnent en supplément une admirable pratique de travaux manuels. En 1928, Mère Saint-Armel est remplacée par Mère Agnès-Marie. Mère Anne-de-Gonzague, Provinciale, vient elle-même installer la nouvelle supérieure. C'est alors qu'une enfant de la pa-

roisse, mademoiselle Georgine Paquet, fait son entrée dans la communauté.

En 1929, l'abbé Grosleau ayant manifesté le désir de voir cette maison outillée pour l'enseignement ménager, le gérant des moulins, monsieur Hernman, gratifiait les Sœurs d'une bourse d'études à l'Ecole ménagère de Saint-Pascal. Et le 17 février de la même année des cours d'art culinaire étaient inaugurés au couvent de Donnacona. Ce furent les débuts d'une Ecole ménagère moyenne, où les arts du filage et du tissage sont particulièrement en honneur.

La population locale augmentant chaque année en proportion du développement des industries le couvent primitif ne pouvait plus suffire au nombre croissant des élèves. La commission scolaire, conseillée par le curé Grosleau, ne tarda pas, selon son exemplaire habitude, à régulariser la situation. En juillet 1930, on construisit une annexe spacieuse et confortable et on restaurait quelque peu l'ancien édifice. Chaque religieuse y eut sa cellule personnelle et la communauté entière, élèves et maîtresses, put jouir de l'espace, de la lumière naturelle et des autres avantages du confort moderne. Une chapelle fut aménagée grâce aux dons de paroissiens généreux; une petite élève, Germaine Matte, y plaça même une statue de Ste-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus qu'elle avait eue en souvenir de sa confirmation. En mai 1932, le cardinal Villeneuve autorisait l'abbé Grosleau à y installer le Saint Sacrement en permanence. La nouvelle construction fut bénite le 6 juin suivant par Mgr Omer Plante venu à Donnacona pour y administrer la confirmation à deux cents enfants. Mère St-Armel, fondatrice locale, assistait à ces pieuses cérémonies sur l'invitation expresse

de Mère Agnès-Marie, sa continuatrice au supériorat durant quinze ans.

Mère Agnès-Marie fut effectivement l'âme de cette maison qu'elle a portée au rang des plus belles institutions d'enseignement en dehors de Québec. Durant six années, Mère Claire-de-Jésus a continué cette œuvre avec une égale clairvoyance et réalisé les mêmes succès, notamment par son programme d'école ménagère moyenne, une des plus remarquables de la province. Mère Marie-Lucie comptera, en 1950, seize élèves ménagères en huitième année, quinze en neuvième, trente-et-une au cours familial, et quatorze au cours spécial. Le couvent Ste-Agnès de Donnacona comprend aujourd'hui dix-sept classes. En plus des douze années du cours primaire élémentaire et du cours ménager, les jeunes filles peuvent bénéficier du cours commercial, de leçons de musique et d'autres spécialités culturelles, sans quitter la paroisse natale. Leurs succès en arts ménagers sont signalés en public par une exposition annuelle de travaux multipliés à l'infini et couronnés de récompenses appréciables.

L'abbé Egide Grosleau, décédé subitement en 1946, avait été l'animateur prévoyant de cette entreprise d'éducation. Son aménité irrésistible sut attirer la sympathie pourvoyeuse des maîtres de l'industrie locale. L'abbé Jules Lockwell, qui lui succéda, et l'abbé Paul Laberge, son vicaire, ont durant vingt-cinq ans assuré la pérennité de son œuvre à Donnacona. Ici, comme dans plusieurs de nos paroisses, le clergé a donné le grand exemple d'initiative apostolique qui assure à nos compatriotes leur persévérance dans la foi et leur fidélité française.

L'organisation scolaire de Donnacona peut être citée en exemple. Outre la vie écolière qui s'y poursuit dans le travail et la pratique religieuse bien comprise, on y a vu naître et grandir des œuvres postscolaires qui contribuent à former des populations d'élite. En 1934, c'est la création de l'Avant-garde Saint-Louis pour les grandes filles. En 35, les Frères inaugurent leurs colonies de vacances pour les jeunes garçons, et les Sœurs se chargent d'une œuvre similaire pour les jeunes filles. Une retraite fermée, un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, une fête jociste annuelle, un congrès eucharistique régional, le baptême et la première communion de deux jeunes filles converties sont des événements qui marquent d'autant de pierres blanches la montée ascensionnelle de la paroisse entre 1934 et 1938. Et, aujourd'hui, plus de 394 élèves profitent de l'orientation particulièrement soignée que dispense le couvent de Donnacona sous la direction de Mère Marie-Lucie. Le stage à Donnacona de cette excellente éducatrice sera malheureusement de très courte durée. Elle vient, en effet, d'être nommée Assistante provinciale. Son départ sera vivement regretté.

Saint-Rédempteur, comté de Lévis

Comme elle en avait été l'objet ailleurs, la communauté fut accueillie avec joie et reconnaissance par la population de St-Rédempteur. Le 29 du mois d'août 1925, en effet, Mère Thérèse-de-Jésus, Provinciale, conduisait ici Mère Marie-Anne, supérieure, et les Sœurs Maria-de-Lorette, Paule-Marie et Marie-Isidore. Dans la cour de l'école, le curé de la paroisse, l'abbé Sévère Villeneuve, madame la mairesse et la plupart des parents des élèves étaient réunis pour acclamer pompeu-

sement l'arrivée des religieuses. Le couvent était pourvu de quatre classes et d'une grande salle réservée aux circonstances solennelles et aux cas de surpopulation écolière.

L'arrivée des Sœurs produisit un changement radical dans la conduite des enfants jusque-là turbulents et peu respectueux même du lieu saint. Les classes une fois ouvertes, la vie normale se poursuivait dans le petit couvent lorsqu'en février 1927 un incendie se déclara dans la cave, en pleine nuit, chassa les religieuses et consuma la maison en quelques heures. Les Sœurs furent hébergées au presbytère et un mois plus tard les classes reprenaient leur cours dans un magasin désaffecté. La commission scolaire n'hésita pas à relever le couvent de ses ruines. En septembre 1927, un nouvel édifice, assez spacieux pour la localité, ouvrait ses portes aux écoliers et écolières.

Grâce à la bonne volonté de tous le couvent de St-Rédempteur devint lui aussi un centre d'activités éducatives et une pépinière de dévouements aux œuvres sociales et religieuses de la paroisse. Une institutrice laïque des débuts, mademoiselle Alice Huot, qui coopéra largement au ministère des religieuses, a laissé le monde pour entrer chez les Sœurs de la Charité de Québec. La supérieure actuelle de St-Rédempteur est Mère Marie-Hélène. Elle est aidée de cinq religieuses qui enseignent à cent deux élèves.

Shawinigan-Sud, comté de St-Maurice

Bien peu de gens savent expliquer l'origine de certains noms géographiques ou patronymiques de nos paroisses canadiennes. Avant 1900, Almaville faisait partie du territoire de Mont-Carmel en bas des chûtes

de Shawinigan. Quand la paroisse fut divisée elle prit le nom canonique de Notre-Dame de la Présentation et la municipalité de village trouva le sien dans l'introït de la première messe célébrée à cet endroit, lequel débutait par l'invocation "Alma Mater..." L'école est maintenant désignée sous le nom de Shawinigan-Sud, numéro un.

L'abbé Hormisdas Trudel, curé de la paroisse, et monsieur Omer Beaumier, secrétaire de la commission scolaire, virent leur requête satisfaite quand ils reçurent, le 27 août 1925, Mère Anne-de-Gonzague avec ses Sœurs, Mères St-Armel, Marie-Clémentine et St-Zozime et leurs assistantes. L'entrée du diocèse avait été accordée à cette communauté par Mgr F.-X. Cloutier, évêque des Trois-Rivières.

Pourquoi les Sœurs de la Charité de Saint-Louis vinrent-elles dans ce diocèse? L'heureux événement est peut-être dû à une méprise de l'abbé Trudel, devenu plus tard Mgr Trudel, Vicaire Général des Trois-Rivières. La Providence a des moyens qui justifient toujours ses fins insondables. Lors d'un pèlerinage à Ste-Anne de Beaupré, huit ans auparavant, le curé d'Almaville rencontra des religieuses qu'il prit pour des Filles de Jésus, dont deux couvents existaient déjà au Cap-de-la-Madeleine et à la Baie-de-Shawinigan. Les costumes des deux communautés se ressemblent d'assez près. Le dévoué pasteur demanda aux Sœurs de Bienville la raison de cette ressemblance. Il lui fut répondu que la fondatrice des Filles de Jésus étant une de leurs anciennes élèves de Vannes, en France, celle-là avait dû tenir à conserver dans son Ordre un souvenir de ses Mères spirituelles. Cette parenté d'esprit s'est en effet manifestée dès la rencontre des deux communautés au

pays de la Mauricie. Les Filles de Jésus prirent l'initiative de visiter les Sœurs de Saint-Louis aux deux écoles d'Almaville vers 1929.

La population, ouvrière en majorité, dans cette région industrielle s'apparente d'assez près à celle de Donnacona. Le problème éducationnel présentait des données sensiblement identiques. Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis ont le souci d'instruire et d'éduquer leurs élèves sans les déraciner. Elles tiennent compte des milieux. Un grand couvent en briques, haut de trois étages, avec six classes, chapelle, dortoir, chambres, lingerie et salle au rez-de-chaussée, est agrémenté d'une vaste galerie dominant le Saint-Maurice avec vue panoramique sur la ville de Shawinigan. De cet observatoire les Sœurs peuvent s'imaginer être encore à Bienville et aux heures du soir contempler le rocher lumineux de Québec.

La population écolière qui leur est confiée est de 170 élèves. Comme leurs parents, ces enfants sont sympathiques, généralement dociles et d'une ferveur admirable pour l'étude. Les religieuses n'ont gardé que deux classes de garçons, les plus petits. Les autres peuvent maintenant bénéficier de l'enseignement donné par les éminents éducateurs que sont les Frères de l'Instruction chrétienne.

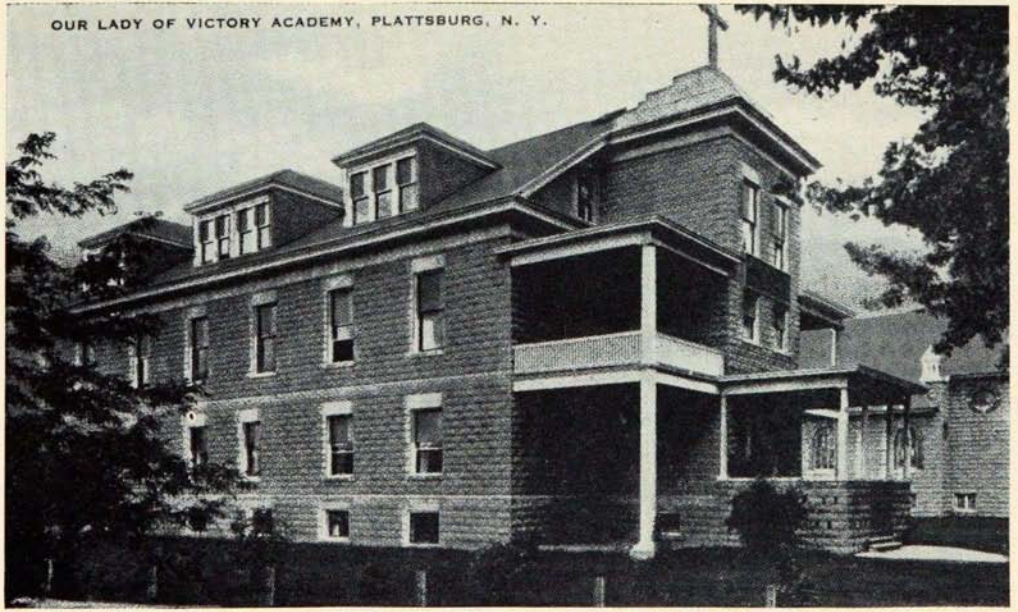
Deux des religieuses qui habitent le couvent de la Présentation ont desservi aussi, jusqu'en 1929, l'école mixte d'Almaville-en-haut, paroisse de Sainte-Jeanne-d'Arc. A date, six supérieures se sont succédées au premier couvent: Mères St-Armel, Marie-Clémentine, Mévénime, Marie-Anne, Marie-Cécilia, Joseph-de-Jésus et Blanche-de-Saint-Louis.

Saint-Théophile, comté de Beauce

Il est des paroisses reculées dans la Beauce canadienne qui offrent un charme naturel particulier. Saint-Théophile est de celles-là. Voisine de Saint-Côme et de Saint-Martin, elle est située près des frontières des Etats-Unis. Au cours de l'été 1925, l'abbé Joseph-Odilon Roy, curé de l'endroit, faisait restaurer l'école du village avec la perspective d'y amener bientôt des religieuses. Et, le 25 août 1926, trois Sœurs de la Charité de Saint-Louis, Mère Marie-Julienne, supérieure, et ses assistantes, Mélanie du Sacré-Cœur et Marie-Anna, venaient y fonder une nouvelle mission.

A leur arrivée, deux classes furent ouvertes à soixante-seize enfants; l'année suivante, il fallut en ajouter une troisième. Le curé, au prône du dimanche suivant, saluait la venue des Sœurs en termes éloquents. Il dit entre autres choses: *"Les religieuses, dans une paroisse, sont des modèles de piété, de dignité et de régularité de vie. Il ne faudra jamais oublier le caractère sacré de ces personnes... Vous vous montrerez toujours bons, empressés et respectueux envers vos religieuses.."* Ces paroles ont porté leur fruit. La présence des Sœurs à Saint-Théophile contribuera largement à l'élévation des esprits et des cœurs.

En 1927, la nouvelle classe destinée à l'avancement des élèves plus âgées en préparait quelques-unes au diplôme élémentaire. La première diplômée fut une vocation pour la communauté et fit plus tard profession sous le nom de Sœur Julienne-du-Sacré-Cœur. En 1928, Mère Sainte-Reine agit comme supérieure durant quelques mois et fut remplacée temporairement par Mère Saint-Urbain. Neuf élèves obtinrent leur diplôme en juin 1929.



L'Académie Notre-Dame-des-Victoires à Plattsburg, N.-Y.

Le Collège Sainte-Thérèse à Medecine-Hat, en Alberta.

En 1936, on célèbre les noces d'argent de fondation de la paroisse et S. Em. le cardinal Villeneuve est reçu au couvent. Quatorze religieuses de diverses communautés, toutes enfants de la paroisse, étaient présentes à ces fêtes.

En 1940, l'abbé Louis-Philippe Fortin, qui avait remplacé l'abbé Roy à la cure huit ans auparavant, décida ses paroissiens à restaurer le modeste couvent. L'eau courante y est installée avec chambre de bain et autres commodités. En 1941, Mère Mélanie-du-Sacré-Cœur, attachée depuis quinze ans à cette mission, est envoyée au couvent de St-Martin; elle est remplacée ici par une jeune professe, Sœur Madeleine-du-Cénacle. En 1942, Mère Raphaël, supérieure, cède elle-même sa charge à Mère Madeleine-de-Jésus. La supérieure d'aujourd'hui est Mère Marie-Julia. Trois religieuses la secondent auprès de 79 élèves.

Almaville-en-haut, comté de St-Maurice

Le manque de local et de ressources avait retardé de quelques années la venue de Sœurs enseignantes à Ste-Jeanne-d'Arc. En 1927, deux religieuses du couvent Notre-Dame de la Présentation commencent donc à desservir Almaville-en-haut. Et en 1929, sur les instances de l'abbé Montgrain, curé de la paroisse, quatre religieuses, dont Mère Ste-Reine, qui précédera Mère St-Urbain, et trois Sœurs enseignantes, viendront prendre charge de l'école No. 2 de Shawinigan-sud. Une maison privée, toute voisine et réparée à neuf, servira de résidence à la petite communauté. Le pasteur et ses paroissiens, enchantés de la présence des Sœurs dans leur paroisse, ne ménagèrent pas leurs témoignages de satisfaction.

Le 2 septembre 1929, cent quatre-vingts enfants sont inscrits aux registres des classes. En octobre, le nombre s'en accroît à deux cents, répartis en quatre classes. Mgr Comtois, auxiliaire des Trois-Rivières, qui visite le couvent en mai 1932, recommande aux paroissiens de loger plus convenablement les religieuses et, en 1934, la commission scolaire d'Almaville, avec l'aide des chômeurs, aménage un logis confortable qui abritera les Sœurs de l'école d'en haut.

En 1936, Mère St-François-Xavier remplace Mère Madeleine-de-Jésus comme supérieure de l'école Ste-Jeanne-d'Arc. En 1938, la commission scolaire conjointe d'Almaville disparaît pour faire place à deux commissions paroissiales, l'une en haut et l'autre en bas de la localité. Maintenant, le couvent d'Almaville-en-haut compte vingt-et-une classes et plus de 600 élèves. En 1950, Mère St-Maurice est supérieure de cette maison devenue école ménagère moyenne avec 52 élèves en économie domestique.

Saint-Joseph de Québec

La paroisse Saint-Joseph, dont l'église est située au pied de la falaise que domine le monastère des Franciscains à Québec, a été fondée en 1925. La population atteint aujourd'hui près de 6,000 âmes. L'abbé Israël Laroche, curé-fondateur, y fit venir des Sœurs de la Charité de Saint-Louis, en 1930.

Il est bien possible que la plupart des curés de paroisses comprennent, sans le publier, l'apport éminemment méritoire d'apostolat que fournissent aux fidèles les Sœurs et les Frères chargés d'éduquer leurs enfants. Quelques pasteurs saluent l'arrivée de ces collaborateurs du haut de la chaire, en leurs églises. Bien peu

ont su le faire avec plus de sincérité et de justesse que le curé Laroche, à Saint-Joseph, le dimanche, 24 août 1930. Voici le texte de son allocution:

"Révérendes Mères, mes chers Frères, soyez les "bienvenus. C'est avec bonheur que je salue au nom de "mes paroissiens et en mon nom, votre arrivée dans "notre paroisse, et votre installation dans la nouvelle "école paroissiale que vous venez y fonder. Aux yeux "de la foi, c'est un grand honneur que vous faites à "cette partie de la Vigne du Seigneur, où vous venez "fixer vos pas, pour y faire votre demeure, et y travail-"ler à la gloire de Dieu... En effet, vous formez la "garde d'honneur du Roi des rois, du Dieu de nos ta-"bernacles. La majesté du Très-Haut rejaillira sur vous, "qui êtes, par votre vocation sainte, des âmes privilé-"giées de son divin Cœur; et, l'on peut vous appliquer "en toute vérité cette parole de Notre-Seigneur à ses "ouvriers évangéliques: "Celui qui vous reçoit me re-"çoit". Ne partagez-vous pas en réalité la gloire de leur "apostolat? Eux, convertissent le peuple par la parole; "Fides per verbum, Christi". et vous, mes Révérendes "Mères, mes chers Frères, vous les sauvez par la prière, "la pénitence et l'enseignement catéchistique.

"S'il y a la noblesse du sang, il y a aussi la noblesse "de la vertu, qui l'emporte sur la première, autant que "le ciel sur la terre. Cette noblesse est le partage de ces "âmes d'élite qui ont tout quitté pour marcher de plus "près sur les pas de Jésus, et dont le regard spirituel et "les cœurs sont constamment élevés en haut pour y dé-"couvrir les divines volontés. J'avais donc raison de "dire qu'en venant fixer votre demeure parmi nous, "vous nous faisiez grand honneur. L'éclat de la subli-"mité d'épouses du Christ et d'âmes intimes du Cœur "de Jésus, rejaillit sur toute notre paroisse.

"Votre venue est aussi pour nous la cause d'une "grande joie, parce que vous apportez un immense se- "cours au salut de nos âmes. Le monde ne prie guère "plus; ses préoccupations sont ailleurs, il n'en a plus le "temps; et pourtant, d'après les oracles sacrés, la prière "est l'unique ressort de la vie chrétienne. Or, par vos "ferventes oraisons, vous suppléerez autant qu'il sera "en votre pouvoir, à l'abandon coupable de ces entre- "tiens, que tout chrétien doit avoir avec l'Auteur de "tout don, s'il veut faire descendre sur lui la grâce qui "opère le salut éternel.

"Mes révérendes Sœurs et mes chers Frères, notre "joie est grande aussi, parce qu'en fixant votre demeu- "re parmi nous, vous serez des paratonnerres spirituels "qui détourneront bien souvent de nos têtes coupables "la foudre et la colère divine. Le monde court aux plai- "sirs malsains, aux amusements dangereux; il insulte "souvent par ses immodesties à la dignité chrétienne, "offense son Créateur de mille manières; il fait de ses "vanités et de ses œuvres perverses, je dirais, presque "le but de sa vie et met ainsi en oubli ses graves obliga- "tions de chrétiens. La justice de Dieu exige des répa- "rations, des expiations pour des attentats contre les "volontés divines. Vos mortifications, votre esprit de "sacrifice, s'unissant à la voix toute puissante du sang "du Christ, qui crie sans cesse miséricorde pour les cou- "pables, répareront à un degré que Dieu seul pourra "apprécier, ces désordres d'un monde qui s'égare, et "réclameront continuellement en sa faveur la pitié di- "vine, qui peut le retirer du mal et le porter au bien.

"Mes révérendes Mères, et mes chers Frères, en "vous dévouant ainsi à la gloire de Dieu, et spéciale- "ment au bien de nos enfants avec cette générosité qui

"attirera sur vous les regards de complaisance de l'é-"poux de vos âmes, vous jouirez dès cette vie, de cette "paix du cœur, qui, au dire de saint Paul, "surpasse tout "sentiment"; elle est la récompense ici-bas des âmes de "bonne volonté. Dans votre renoncement quotidien, "vous éprouverez une bien douce jouissance intime, sa-"schant que vous avez pour gage d'une magnifique ré-"compense cette parole de Jésus: "Ne craignez pas, pe-tit troupeau, il a plu à votre Père céleste de vous don-"ner un royaume". Dieu vous promet à vous qui avez dit "adieu à tout ce qui est du monde, pour vous donner "entièrement à Lui, qu'au jour de la rétribution, Il vous "couronnera de sa main, et, après avoir triomphé de la "chair et du sang, vous irez vous unir aux phalanges cé-"lestes, qui accompagnent partout l'Agneau divin, et "qui chantent un cantique que les autres élus ne peuvent "chanter. C'est là le puissant levier qui tient vos âmes "élevées sur ces hauteurs, où l'on plane au-dessus des "fanges de la terre.

"Mes révérendes Mères et mes chers Frères, vivez "la vie de Jésus et plaidez miséricordieusement la cau-"se des âmes qui me sont confiées. L'humble pasteur de "cette paroisse qui vous accueille avec confiance et "grand honneur compte que vous le ferez bénéficier "d'une partie de vos fervents suffrages. Les vœux les "plus ardents des paroissiens, du curé et de ses auxi-"liaires vous accompagnent dans votre nouvelle mai-"son; ils supplient l'Auteur de tout don parfait de faire "abonder ses bénédictions célestes dans vos cœurs et "dans vos âmes".

Un enseignement de grave et lointaine portée se dégage des paroles de l'abbé Israël Laroche et sa répercussion déborde les limites paroissiales. Des pasteurs

bien inspirés l'ont médité et d'autres l'étudieront avec profit.

L'imposant couvent qui se dresse au pied de la Pente Douce, et qui est propriété de la Commission des Ecoles catholiques de Québec, atteste la juste compréhension des autorités religieuses et civiques à l'endroit de l'instruction et de l'éducation pour les enfants du peuple. Les Frères des Ecoles chrétiennes ont occupé, au début, quelques classes de cette maison, mais aujourd'hui un splendide collège de garçons s'élève tout près de l'église et du couvent.

Le couvent de Saint-Joseph de Québec contient vingt classes. C'est un vaste édifice, parfaitement conditionné à tous points de vue. Mère St-François-Xavier, supérieure-fondatrice, a su donner dès les premiers jours une impulsion heureuse à cet établissement. L'économie domestique occupe une place d'honneur dans le programme d'études, et les élèves comme leurs familles en réalisent les avantages économiques.

Les jeunes filles qui passent par cette institution lui restent remarquablement attachées. L'Ecole supérieure, qui a donné naissance au cours commercial, a conduit nombre de grandes élèves aux certificats de douzième année. En outre, plusieurs jeunes filles de Saint-Joseph ont trouvé là leur vocation et sont entrées chez les Sœurs de la Charité de Saint-Louis pour se faire religieuses.

Dans cette paroisse, non seulement l'esprit religieux mais encore le sens national et patriotique sont développés, chez la jeunesse montante, par leurs éducateurs. Conformément au désir du pasteur des âmes, les religieuses de la Charité de Saint-Louis ne laissent passer aucune occasion d'élever l'esprit et le cœur de leurs

élèves vers le beau, le vrai et le bien. En 1944, par exemple, elles vont entendre les conférences spirituelles du Père Victor Lelièvre, à Jésus-Ouvrier de Québec. Le 28 novembre de cette année, elles reçoivent à St-Joseph l'apôtre-patriote de la bonne chanson, l'abbé Charles-Emile Gadbois, de St-Hyacinthe. A cette soirée artistique, elles évoqueront l'histoire de nose frères d'Acadie par une représentation du drame "Evangéline". Puis, sous les auspices de la Société nationale Saint-Jean-Baptiste, elles commémoreront le centenaire de l'historien national François-Xavier Garneau.

Au couvent est affiliée une institution spéciale pour garçons, et qui est l'Ecole Saint-Tharcisius. C'est une pépinière de vocations sacerdotales où des écoles de Saint-Sauveur envoient leurs futurs séminaristes. Ceux-ci sont admis dès la cinquième année, y passent deux ans, puis entrent alors au cours classique soigneusement préparés. L'enseignement du français et les éléments latins sont particulièrement suivis à l'école Saint-Tharcisius. C'est l'abbé Israël Laroche, curé de la paroisse, qui dirige lui-même cette section et conduit ensuite les meilleurs sujets au séminaire de Québec. Bon nombre de vocations s'orientent vers la maison des Oblats à Chambly. Quarante-neuf religieuses de la Charité de Saint-Louis ont donné leur dévouement au couvent de Saint-Joseph de Québec, de 1930 à 1945. En 1950, elles sont encore vingt-six qui dispensent leur science et leur dévouement à 610 élèves, sous le supériorat de Mère Marie-Alphonse.

Québec-Ouest

Il y a vingt ans, Québec-Ouest n'était encore qu'une banlieue en voie d'organisation municipale. Le premier souci du pasteur de cette paroisse, après celui des âmes,

a été de tout temps l'éducation de la jeunesse. En 1930, l'abbé Georges Côté, curé de Notre-Dame de la Recouvrance, fait venir à Québec-Ouest des religieuses de la Charité de Saint-Louis. Deux Sœurs, Sainte-Lucienne et Marie-de-Sainte-Claire, prennent charge de la pauvre école où les enfants sont déjà très nombreux. Faute de local, elles ne résident pas dans la localité. Matin et soir, elles font à pied, beau temps, mauvais temps, le trajet qui les sépare de leurs Sœurs de Saint-Malo. La modeste maison de la rue Gamelin est leur foyer; elles y retrouvent la gaieté et l'ambiance familiale qui réconfortent.

Mère Thérèse-de-la-Croix fut la première supérieure du couvent constitué. Bientôt, il fallut multiplier les classes à cause de l'accroissement des élèves. Un collège fut organisé à côté du couvent, pourtant agrandi, et confié aux religieuses jusqu'en 1938. La classe des tout petits, dont eut charge la toute habile et dévouée Sœur Marie-du-Saint-Rédempteur, comptait à elle seule quelque cent enfants des deux sexes. La classe de deuxième année avait soixante-cinq élèves et celle de quatrième plus de quarante. De multiples inconvénients ont marqué l'âge héroïque des premières années. Notamment le voisinage d'un abattoir et le passage, sous les planchers mêmes du collège, d'un canal d'égoût débordant à certains jours et forçant les religieuses à fermer temporairement les classes. Au surplus, le chauffage rudimentaire de la maison et l'insuffisance du mobilier étaient alors une cause de souffrances et de malaises qu'on peut à peine imaginer en un pays prospère comme le nôtre.

En 1939, les Frères Maristes prirent la direction du collège. Des améliorations indispensables furent fai-

tes à l'édifice. Deux Sœurs de la Charité de Saint-Louis continuèrent d'y enseigner jusqu'en 1947.

A l'époque actuelle, le couvent compte dix-huit classes. Comme au collège on y enseigne jusqu'à la clavigraphie. La maison est convenablement aménagée. Elle a sa chapelle et le Saint Sacrement en permanence. Les mouvements d'action catholique y sont en honneur. Les élèves, au nombre de 800, et les religieuses sont mêlées à toutes les activités paroissiales. La supérieure, Mère Claire-de-Jésus, est aidée par vingt de ses Sœurs.

Lac Frontière, comté de Montmagny

Depuis un quart de siècle, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis avaient vu naître et grandir une quarantaine de fondations de leur Ordre en Amérique. Il était normal qu'elles songeassent à en consolider les assises comme à en assurer la survie. Avant d'aller plus avant, il fallait donc aviser au capital argent, personnel et santé. Le trésor de connaissances intellectuelles et d'aptitudes pédagogiques étaient déjà acquis et restait à l'abri des risques d'épuisement, grâce aux pionnières françaises formées à la source. Entre 1930 et 1941, les supérieures majeures de la congrégation avaient renoncé à toute nouvelle fondation. Elles dûrent néanmoins céder aux instances, depuis longtemps réitérées, d'un missionnaire de grand mérite, l'abbé Joseph-Ovila Guay, curé de St-Léonidas du Lac Frontière.

Cette paroisse, fondée en 1921 par l'abbé Léonidas Verreault, a emprunté son nom patronymique à celui de son premier curé. C'est le terminus ferroviaire du Québec-Central, sur la rivière Daaquam, au fond du comté de Montmagny, et les limites du canton Talon qui longent l'Etat du Maine.

En prenant charge du ministère paroissial, en 1936, le curé Guay ne voyait moyen de stabiliser ses familles de bûcherons et de défricheurs qu'en donnant à leurs enfants une éducation adaptée à leurs conditions particulières. Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis consentirent à y tenter un établissement. Le 28 août 1936, Mère Anne-de-Gonzague, Provinciale, y conduisait Mère Marie-Alphonse, comme supérieure et maîtresse de la première classe, avec les Sœurs Thérèse-d'Avila et Jeanne-de-St-Louis. L'école était une maison de bois de cinquante par trente pieds, à un seul étage, occupé par deux classes, et sous les combles, un dortoir, une chambre, une cuisine-réfectoire et un grenier.

L'année scolaire s'ouvre avec soixante-cinq élèves. Quelques familles ayant demandé des cours privés pour leurs enfants, une quatrième religieuse, Sœur Aimée-de-Marie, est envoyée au Lac-Frontière. Et l'enseignement se poursuit avec entrain au grand plaisir des enfants et à l'évidente satisfaction de leurs parents. Dès le début, les élèves prennent un intérêt remarquable aux leçons de chant qui révèlent de beaux talents. La petite chorale scolaire se fait entendre à l'église, aux exercices quotidiens du Rosaire en octobre, et chaque mois, aux messes du premier vendredi. A Noël, les chants traditionnels sont rendus avec un brio qui enchante tous les fidèles.

Mère St-Anatolien, récemment nommée Provinciale, et Mère St-Félix, directrice des études, viennent constater bientôt les progrès de leur nouvelle fondation. L'année suivante, le curé et les commissaires d'écoles décident d'agrandir la maison, qui sera réhaussée d'un plein étage et deviendra un véritable couvent à trois classes.

Durant quelque vingt ans le bois de pulpe et de construction alimentait l'industrie locale. La fermeture des chantiers et des moulins devaient entraîner une diminution notable de la population. D'autre part, la terre des colons-agriculteurs n'est guère favorable aux façons culturales. Il a fallu la persistante impulsion de l'agronome modèle qu'est Paul Carignan pour amoindrir dans la limite du possible la désertion du sol, dans cette région. Et c'est pourquoi, de concert avec les abbés Ovila Guay et Edwin Doyle, les religieuses du Lac-Frontière ont voulu entretenir chez leurs élèves une mentalité rurale et leur inculquer des notions élémentaires d'agronomie pratique. A cette fin, elles ont, de leurs mains, défriché un vaste terrain à proximité du couvent et cultivé, avec succès malgré la nature revêche du sol, un jardin potager qui servira à la petite communauté et sera cité en exemple aux habitants de l'endroit.

La mission du Lac-Frontière a connu des jours difficiles. Elle a vu diminuer sa population écolière à vingt-cinq élèves. L'éloignement des grands centres peut expliquer bien des misères. Et Mère Marie-de-Nazareth, Supérieure générale, dut trouver bien méritoire l'apostolat de ses Filles de la Charité quand elle vint leur apporter le réconfort de ses conseils et de son affection. Les paroissiens comme leur curé pouvaient appréhender le départ des Sœurs un jour ou l'autre, mais ne pouvaient se résoudre à ce dur sacrifice. Aussi ont-ils su les retenir en améliorant leur sort matériel et... en accroissant le rendement des berceaux!

En 1946, Mère Lucienne-de-Jésus, nouvelle supérieure, et ses deux assistantes sont heureuses de constater que leur couvent, plein d'enfants appliqués et dociles, est comme une ruche laborieuse et parfaitement ordonnée.

Saint-Jean-de-la-Lande, en Beauce

C'est en août 1941 que l'abbé Donat Tanguay, curé de Saint-Jean-de-la-Lande, comté de Beauce, accueillait dans sa paroisse les Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Mère Provinciale amenait ici Mère Monique-de-Jésus, comme supérieure, avec les Sœurs Ste-Thérèse et Claire-Alice. Elles devaient occuper l'école du rang située à sept arpents de l'église. Cette maison, quoique vieille de quarante ans, avait été restaurée, repeinte à l'intérieur, et aménagée pour loger convenablement les religieuses. L'ameublement était rudimentaire, l'éclairage se faisait au pétrole et l'eau de lavage était fournie par un puits situé à cinquante pieds de l'école; pour l'eau potable, il fallait aller la quérir chez des voisins, au moins une fois le jour.

En arrivant, les religieuses partagèrent leurs trente-sept élèves en deux catégories: une classe de douze garçons et huit filles pour les grades de la première à la quatrième année, et une classe de huit garçons et neuf filles pour les cinquième, sixième et septième années. La directrice générale des études, Mère Saint-Félix, à sa visite d'octobre, trouve que les élèves ne sont guère avancés, quoique assez studieux.

En 1942, il est fortement question de rapprocher le couvent de l'église paroissiale. Le pasteur et les commissaires d'écoles projettent d'acquérir une maison dans le centre du village et d'y établir élèves et religieuses. En mai 1943, S. Em. le cardinal Villeneuve fait sa visite pastorale et se rend à la vieille école pour y constater publiquement que "les petites Sœurs de Bienville ne sont pas difficiles". A l'automne, la commission scolaire fait des démarches auprès du Départemen de

l'Instruction publique et obtient un octroi équivalent à 75% du coût de construction d'un édifice convenable. Les travaux commencés en mai 1944 seront assez avancés fin de septembre pour permettre aux religieuses et aux élèves de s'y installer.

La maison neuve est confortable, hygiénique et assez spacieuse. Elle est pourvue d'un bon système d'aqueduc et éclairée à l'électricité. Les visiteurs qui y viennent la trouvent presque coquette et les paroissiens en sont justement fiers. En juin 1946, à l'occasion de la semaine familiale, les élèves donnèrent dans le nouveau couvent une soirée récréative et musicale à laquelle purent assister leurs parents et quelques invités d'honneur. Cette institution, dont la supérieure actuelle est Mère Marie-Médiatrice, est l'une des plus attrayantes de la Beauce québecoise. Elle compte cinq religieuses et 89 élèves.

Sainte-Aurélie, comté de Beauce

En racontant l'arrivée de ses Sœurs dans cette paroisse beauceronne, l'archiviste de la communauté emprunte l'exclamation des Ecritures: *"Qu'ils sont beaux les pieds des missionnaires!"* Ce jet d'enthousiasme ne trahit pas sans quelque humour l'éclat voulu par de bonnes gens aux manifestations qui accueillirent les modestes fondatrices du couvent de Ste-Aurélie, le 26 août 1942. C'est qu'en mettant pied sur le sol, face à l'église, elles le trouvèrent littéralement jonché de fleurs par les soins d'une sympathique et populaire villageoise, Marie Thireau.

Ce jour-là, l'abbé Achille Demers, curé, accompagné du maire Dominique Allen, présentaient aux paroissiens de l'endroit Mère Marie-de-Nazareth, Provin-

ciale, amenant avec elle Mère François-Xavier, supérieure locale, et les Sœurs Julienne-Marie, Céline-de-la-Croix, Marie-Angéline et Marie-Joséphine. Les nouvelles arrivantes furent reçues à l'église d'abord, où le pasteur leur souhaita la bienvenue et les bénit à la suite d'un salut du Saint Sacrement. Puis, les religieuses se rendirent à leur couvent au milieu d'un cortège précédé de la croix. L'accueil, vraiment solennel, était riche de promesses.

Mais, ici comme à bien des endroits, il fallut accepter, dès le début, l'abondance des sacrifices. L'aménagement incomplet, la modicité du traitement, les provisions restreintes, l'eau dure, le chauffage difficile et d'autres inconvénients rappellent aux missionnaires que si leurs pieds sont beaux, elles doivent quand même s'en servir pour aller tendre la main dans le voisinage!

La première visite de la Provinciale à ses Filles de Ste-Aurélie, vers la mi-octobre, leur apporta un réconfort qui n'était pas sans besoin. Car, entre temps, Mère St-François-Xavier avait été subitement frappée de paralysie et transportée à Bienville. Et les quatre Sœurs orphelines sentaient peser sur leurs épaules un fardeau lourd de responsabilités. Mais, la supérieure locale pourra revenir au début de novembre, à la grande joie des religieuses et des élèves. Et le premier hiver se passe, traversé d'incidents divers, parfois tristes, plus souvent amusants, et qui créent une atmosphère familiale en cette maison. La première année scolaire se poursuivra dans le travail ardu des élèves, les manifestations pieuses du mois de Marie, la retraite paroissiale, la fête des mamans, la visite de l'inspecteur, celle des religieuses de St-Côme et, enfin, la visite pastorale du cardinal Villeneuve, dont l'aménité communicative met tout le

monde en bonne humeur. Il complimente en particulier la diction soignée des élèves et leur tenue impeccable.

L'année scolaire 1943 s'ouvre avec une partie du personnel renouvelée. La supérieure sera Mère Cécilia-de-Jésus et la cuisinière Sœur Marie-Yolande. En arrivant, celle-ci affirme qu'elle doit prendre des leçons de Sœur Julienne-Marie. Et le grand problème culinaire se complique de celui des moustiques et des rats qui viennent prélever sur tous les plats! On leur fera une guerre sans merci mais le professeur ne prisera pas toujours les armes dont se sert son élève!

En octobre et novembre, Sœur Marie-Angéline remplit en quelque sorte les fonctions d'un bon vicaire. Elle remplace le curé aux exercices du Rosaire, fait le chemin de la croix avec les paroissiens et sert même la messe en l'absence des petits servants. Peu familière avec la liturgie, elle éprouve parfois de terribles embarras et ses répons ne correspondront pas toujours aux prières de l'officiant, surtout dans les versets du psaume *"Judica me"*... à la messe des morts!

L'année 1944, fertile elle aussi en incidents tragi-comiques, voit la visite de Mère St-Félix, directrice générale des études, celle de la Mère Provinciale à l'automne, puis l'installation d'un service d'eau potable, et une exposition du Cercle des Fermières qui profite largement à la communauté.

En 1945, la vie conventuelle va son train ordinaire. Les élèves travaillent bien; elles remportent des succès remarquables en musique. Mère Cécilia-de-Jésus, condamnée au repos, est remplacée par Mère Marie-Liboire qui sera nommée supérieure en février 1946. En 1950, quatre religieuses enseignent ici à 73 élèves.

Saint-Adrien d'Irlande

Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis avaient été appelées dans cette paroisse du comté de Mégantic en 1903. Elles en repartirent en 1909 pour des raisons d'ordre matériel. Lorsqu'elles furent rappelées en 1942, l'école tombait en ruines. L'abbé Rouleau, curé de l'endroit, était un fervent ami de l'éducation. Il obtint du Gouvernement de la province la promesse de subsides requis à une nouvelle construction. Et les religieuses s'installèrent provisoirement dans la pauvre maison déjà vieille de plus de quarante ans. Elles durent y apporter leur ameublement: trois lits, trois chaises, trois petits bureaux et une table de cuisine. Le couvent se divisait en deux classes au premier plancher et en trois chambres sous le toit.

C'est Mère Louise-de-Jésus, supérieure du Lac Noir, qui vint y introduire, le 29 août 1942, Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus, supérieure locale, avec les Sœurs Marie-de-la-Nativité et Antoinette-Marie. Au prône du dimanche suivant, l'abbé Rouleau les présentait à ses paroissiens en bon père de famille. Il souligna que la supérieure était une enfant de la paroisse et qu'elle apportait, comme ses compagnes, une provision inépuisable de dévouement au bien des âmes.

Les élèves, anxieuses de connaître leurs nouvelles maîtresses, ne tardèrent pas à s'y attacher. Esprits ouverts, cœurs généreux, appliqués à l'étude, les enfants se mirent au travail avec entrain dès les premiers jours. Aussi bien, à la visite de Mère Marie-de-Nazareth, Provinciale, le personnel religieux comme les élèves semblaient déjà faire excellent ménage. Et, la réconfortante visite de Mère St-Félix, quelque temps après, ve-

Le Collège Saint-Louis de Moose-Jaw, Saskatchewan, Maison Provinciale de l'Ouest Canadien.

Mère Marie-Berthe et les pionnières des missions haïtiennes

nait encourager élèves et maîtresses dans les voies du progrès intellectuel et moral.

Le couvent de Saint-Adrien d'Irlande est sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur. En 1950, Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus en est encore la supérieure.

Saint-Émile, près Québec

Dans son "Recueil de Souvenirs" sur Saint-Ambroise de Loretteville, Elzéar-Alexandre Martel raconte les origines de la jeune paroisse de Saint-Emile, dans le comté de Québec. Le 16 août 1925, l'abbé Rosario Morissette, curé de St-Ambroise, annonçait à ses fidèles que le rang Saint-Ignace, par décision de l'Ordinaire, allait être détaché de la paroisse pour devenir une autre paroisse sous le vocable de Saint-Emile. La pierre angulaire de la nouvelle église fut bénite le 18 octobre de cette année et le premier curé, l'abbé Emile Bédard, dut exercer son ministère, pendant deux ans, dans l'école de l'arrondissement, qui servit à la fois aux offices religieux, aux classes d'études et aux réunions municipales. La population restreinte en nombre et d'aisance plutôt moyenne ne put achever la construction de son temple qu'après bien des années de sacrifices et de généreux dévouement. Le pasteur actuel est l'abbé Albert Lapierre et le maire de la municipalité, monsieur Ernest Lafond.

Saint-Emile, il y a dix ans, se vidait presque chaque jour de sa population ouvrière. Pères de familles, jeunes gens et jeunes filles allaient chercher leur gagne-pain à Loretteville. Aujourd'hui, plus de vingt fabriques de chaussures, pantoufles et gants, fournissent sur place un travail assidu et rémunérateur.

Il y a quelque dix ans la commission scolaire obtenait du Gouvernement un octroi de quarante mille dollors qui permit l'érection d'une nouvelle école. Cet édifice à deux étages, avec rez-de-chaussée, est un vrai solarium, spacieux, hygiénique et bien meublé où les élèves et les professeurs sont logés confortablement. La maison contient six classes et les appartements requis au personnel enseignant. Jusqu'en 1943, l'enseignement y était dispensé par des laïques.

Le premier septembre 1943, l'abbé Albert Lapierre, nommé curé trois ans auparavant, introduisait dans cette maison les religieuses de la Charité de Saint-Louis. La supérieure locale, Mère Marie-Aristide, était secondée par les Sœurs Marie-Andréa, Jeanne-Thérèse, et Elisa-Marie, puis par mesdemoiselles Clotilde et Armoza Nadeau, institutrices de carrière de grand mérite. A l'ouverture des classes, cent-quatre-vingt-quatre élèves, garçons et filles, grands et petits, occupent les six classes. Les maîtresses laïques ont gardé pour elles les deux groupes de tout-petits, qu'elles orientent, d'ailleurs, avec une habileté admirable.

Ici, la mentalité des élèves est franche, sans arrière-pensée; les garçons, bien qu'un peu surpris de prime abord par les nouvelles méthodes d'éducation, se plient docilement à la discipline des religieuses. Chez les filles, les tempéraments sont plus variés; elles sont énergiques, volontaires même, mais douées d'un grand fonds de vertu et de bon vouloir. Aussi, en peu de temps, leurs éducatrices se font-elles de véritables amis de tous ces enfants à l'intelligence vive et au désir évident de progrès culturel. Si bien qu'après un an ou deux quatre garçons se dirigent vers les études classiques et cinq jeunes filles se préparent à la vie religieuse en passant par l'Ecole Normale de Pont-Rouge.

Il convient de noter que la clairvoyance des commissaires d'écoles, messieurs Arsène Gagné et Ernest Verret, secondant l'apostolat fervent de l'abbé Lapierre, n'a rien épargné pour maintenir le prestige des religieuses enseignantes et seconder les initiatives de la population écolière. Mère Cécile-de-Jésus, supérieure de cette maison, en 1947, voyait avec optimisme grandir une pépinière de citoyens qui feraient honneur à leur première Alma Mater.

Sainte-Catherine, comté de Portneuf

Le comté de Portneuf est un des plus pittoresques de la région de Québec. Et la paroisse de Sainte-Catherine est singulièrement favorisée par la variété de son décor et la nature de son terroir. Fondée en 1832, la paroisse, à peine populeuse de 1400 âmes, a gardé intact son cachet d'ancienneté et ses vertus paysannes. Les habitants de l'endroit ont le respect des traditions religieuses et nationales. Et ils tiennent en haute estime les prérogatives de l'instruction. Ils voient à l'éducation soignée de leurs enfants qu'ils n'envoient dans les grandes institutions de ville qu'après une solide préparation élémentaire. De l'humble école du village sont sortis des hommes et des femmes qui font honneur à leurs origines, dans les professions, la vie religieuse, les lettres et l'agronomat.

Le 8 septembre 1943, le maire de la municipalité, en termes simples et touchants, souhaitait la bienvenue aux Sœurs de la Charité de Saint-Louis désormais chargées du couvent de Ste-Catharine. Ce jour-là, Mère Marie-de-Nazareth y amenait Mère St-Dominique-du-Rosaire comme supérieure, et les Sœurs Marie-Constance,

Louis-Eugène et Cécile-de-la-Trinité. C'est une élève qui exprima au nom de la jeunesse écolière les sentiments de joie reconnaissante visibles sur toutes les figures. Les parents eux-mêmes assistaient à cette arrivée et présentèrent leurs chers enfants.

Quatre-vingt-quatre élèves, garçons et filles, aux physionomies souriantes, se présentaient le lendemain à l'ouverture des classes. L'école était des plus modestes dans ses dimensions comme dans son mobilier. Mais les enfants se mirent à l'étude avec un regain d'enthousiasme qui ne s'est pas démenti. Et le nombre en augmentant, les religieuses comme les principaux citoyens ne furent pas lents à réclamer la construction d'un couvent plus convenable à la santé des maîtresses et de leurs élèves.

Ce n'est toutefois qu'en septembre 1946 que la décision des autorités gouvernementales vint appuyer la requête des intéressés. Dès lors une belle construction fut mise en marche qui se dressera bientôt dans le décor admirable que dessine le rideau des proches Laurentides.

Ainsi se réalisera le rêve longtemps caressé par l'ancien curé de Ste-Catherine, l'abbé Joseph-D. Rouleau, et qu'animera de son zèle pastoral le curé actuel, l'abbé René Dionne. La supérieure fondatrice de ce couvent, Mère Dominique-du-Rosaire, a été remplacée par Mère Marie-de-St-Paul. Cinq religieuses lui sont adjointes et leurs élèves sont maintenant au nombre de 122.

Maison Jésus-Ouvrier, Québec

A Québec et dans tout l'archidiocèse, on ne parle pas de Jésus-Ouvrier sans évoquer la noble et souriante

figure du Père Victor Lelièvre. L'infatigable apôtre du Sacré-Cœur a instauré ici, en 1930, une maison de retraites fermées que fréquentent annuellement plusieurs milliers d'hommes et de jeunes gens de toutes les classes de la société. Cette maison est située à Petite-Rivière, dans la municipalité de Québec-Ouest. Elle est desservie par les Pères Oblats et son directeur actuel est le Père Raoul Bergeron.

Le Père Lelièvre, qui dirige les retraites depuis vingt ans, de concert avec ses supérieurs, demanda et obtint, en juillet 1943, le concours des Sœurs de la Charité de Saint-Louis pour la tenue parfaite de l'établissement. Heureuses de correspondre au vœu de leur fondatrice, Madame Molé, ces religieuses acceptèrent d'y envoyer cinq des leurs pour s'occuper de la cuisine, des services généraux et de l'entretien de la maison. Les premières en service furent les Sœurs Marie-Léo, Camille-de-Jésus et Marie-Gustave, auxquelles vinrent se joindre deux postulantes, Sœurs Thérèse Fournier et Marie-Marthe Mercier. Elles succédaient à un personnel laïc devenu insuffisant.

Pour leur prouver sa reconnaissance, le Père Lelièvre conduira les religieuses en pèlerinage à Ste-Anne-de-Beaupré et au Cap-de-la-Madeleine. Par suite, il instituera à Jésus-Ouvrier une série de conférences spirituelles, chaque mois, pour toutes les Sœurs de la Charité de Saint-Louis professant à Québec.

Entre temps, les retraites se poursuivent et les retraitants affluent au point qu'en l'année 1944 le chiffre atteint trois mille près. Et l'on songe sérieusement à agrandir la maison. Le personnel des religieuses sera bientôt porté à huit. La petite communauté reçoit quelques visites qui réconfortent son dévoue-

ment. C'est la Mère Provinciale, et S. Em. le cardinal Villeneuve, en 1944. L'année suivante, elles feront la connaissance de Mgr Collignon, évêque d'Haïti, qui fera des démarches auprès des Supérieures pour obtenir des religieuses à Aquin, aux Cayes et à Camp-Perrin, dans son diocèse.

Le 4 mars 1946, soixante prêtres, dont S. Ex. Mgr Maurice Roy, alors évêque des Trois-Rivières, viennent suivre la retraite prêchée par le Père Matéo, un autre apôtre du Sacré-Cœur. De cette date à la fin de décembre, 4572 retraitants sont passés par Jésus-Ouvrier. Trois retraites sacerdotales et trois de Frères enseignants ont eu lieu au cours de l'année.

En janvier 1947, l'église de Québec connaît l'épreuve de perdre son quatrième cardinal, S. Em. Mgr Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve. Presque en même temps, la mort frappe subitement le supérieur local, le Père Rosario Leclerc. Durant plusieurs jours, la maison de Jésus-Ouvrier est remplie à pleine capacité de prélats, de religieux et de prêtres venus de partout. Les religieuses doivent se multiplier dans tous les services de l'institution. Le Père Raoul Bergeron, missionnaire, qui fut quatre ans prisonnier des Allemands durant la dernière guerre, est nommé supérieur le 24 janvier 1947. Dès lors, les retraites reprennent leur cours sans interruption jusqu'à Pâques. En juillet, le nombre des retraitants s'était élevé à 3135.

Les huit religieuses de Jésus-Ouvrier, dont la supérieure actuelle est Mère Ste-Sidonie, continuent leur apostolat méritoire dans les humbles travaux de la vie domestique. Leur présence en cette maison de piété est une garantie de tout repos pour les Pères Oblats et pour leurs retraitants. De l'avis de tous, elles

sont, là comme ailleurs, un admirable sujet d'édification. Et quand elles songent aux sœurs de Lazare, il leur arrive peut-être de penser qu'elles ont choisi la meilleure part.

Valcartier, comté de Québec

Les guerres mondiales de 1914-18 et 1939-45 ont eu leur répercussion au Canada et le nom de Valcartier est connu bien au-delà des frontières de ce pays. A côté des établissements militaires, qui en ont fait la réputation, se trouve une modeste bourgade, centre administratif et religieux de la paroisse Saint-Gabriel. La population, mixte et bilingue, de cette municipalité ne dépasse pas encore six cents âmes. Son pasteur catholique actuel est l'abbé Jean-Paul Gravel, L.Ph.

En 1944, Valcartier avait pour curé, l'abbé Armand Dumont, homme de haute culture intellectuelle, d'une ardeur apostolique peu commune et fervent ami de l'éducation.

Les habitants de la localité se partagent en catholiques de langue française, et en irlandais et protestants de langue anglaise. La diversité de races et de croyances n'a guère affecté la bonne entente de cette population laborieuse, en majorité agricultrice. Et nous avons été témoin nous-même du prestige dont jouissait auprès de tous, sans distinction, l'infatigable pasteur catholique.

La grande préoccupation de l'abbé Dumont a été de donner à la jeunesse des deux sexes et des deux langues une instruction profane et religieuse propre à former de dignes citoyens. Mais la population était d'aisance assez restreinte et les finances d'une si pe-

tite municipalité suffisaient à peine au maintien d'une pauvre école de village. C'est à force de calculs, d'instances et de démarches que l'abbé Dumont parvint à résoudre son problème. Après bien des déboires et malgré bien des aléas, il réussit à obtenir du Gouvernement de la province une école centrale, de construction moderne, convenablement aménagée.

C'est dans cette maison, confortablement meublée tant pour des élèves que pour des religieuses, que le curé Dumont amena, le 26 octobre 1944, cinq Sœurs de la Charité de Saint-Louis, dont il connaissait la communauté depuis ses visites à Loretteville. Mère Marie-Raphaël y arrivait comme supérieure, accompagnée des Sœurs Marie-Constance et Marie-de-Ste-Madeleine pour les classes anglaises, puis des Sœurs St-Florentin pour la classe française et St-Charles-Borromée pour l'entretien de la maison.

Cinquante élèves, garçons et filles, se présentèrent à l'ouverture des classes. L'abbé Dumont les accueillit comme un véritable père et leur rappela, en même temps que leurs devoirs d'enfants privilégiés, la haute dignité des éducatrices, pourvoyeuses de science et modèles de vertus.

L'année scolaire suivait son cours avec la perspective d'un succè que l'avenir devait justifier. Les religieuses étaient appréciées de la paroisse et les élèves s'y attachaient de plus en plus chaque jour. Le pasteur, de son côté, ne cessait de se prodiguer pour l'avancement de la jeunesse comme pour le bien de ses paroissiens. Malheureusement, l'excès de son zèle et le surcroît de fatigues qu'occasionnait un ministère difficile l'obligèrent, en mars 1945, à prendre un repos prolongé. L'abbé Dumont dut partir alors pour les Etats-Unis.

L'abbé Gravel vint prendre sa succession en avril de la même année, et il continue d'activer les progrès de l'éducation que dispensent les Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Celles-ci secondent le nouveau curé même à l'église. De plus, le nombre croissant des élèves garçons a nécessité l'établissement d'une école nouvelle et appropriée à l'instruction de ces jeunes gens. Aussi, voit-on se dresser aujourd'hui, à côté de l'église et du couvent un collège que dirigent les Frères Maristes. C'est un scolasticat de leur communauté, connu sous le nom d'Hermitage Saint-Joseph. Le 27 août 1945, Mère Alexis-de-Jésus vint remplacer Mère Marie-Raphaël, décédée à la suite d'une courte maladie quelque dix jours auparavant.

Depuis cette époque, cinq religieuses y ont charge de 57 élèves, et on peut admirer la belle fraternité qui unit, pour le bien des âmes et des intelligences, l'église, le couvent et l'hermitage de Saint-Gabriel de Valcartier.

Sainte-Sabine, comté de Bellechasse

C'est encore dans un couvent neuf que les Sœurs de la Charité de Saint-Louis furent installées, le 25 octobre 1945, à Sainte-Sabine de Bellechasse, paroisse de onze cents âmes, fondée en 1906.

L'abbé Morissette, curé de l'endroit, qui avait fait les démarches nécessaires, avec le maire, les conseillers et les commissaires d'écoles firent un accueil chaleureux aux nouvelles venues. Les religieuses, Mère Hélène-de-Jésus, supérieure, et les Sœurs Gabrielle, St-Imelda et Marie-Germaine, furent d'abord reçues au presbytère. Le lendemain, on les conduisit au couvent, qui n'était pas achevé. Elles prirent néanmoins leurs

dispositions pour ouvrir les classes sans plus de retard. A la mi-décembre, la bâtisse était convenable, et la chapelle, généreusement aménagée, fut bénite par le pasteur de la paroisse qui y célébra une première messe. L'abbé Morissette avait obtenu de l'Ordinaire l'autorisation d'y garder la Sainte Réserve et il avait assumé presque tous les frais d'achats pour les objets requis au culte.

L'existence d'une chapelle où les religieuses peuvent retrouver la présence réelle du divin Maître a toujours été pour les Sœurs de la Charité de Saint Louis, un secret de résistance à tous les ennuis, fatigues et vicissitudes, surtout dans les missions éloignées des grands centres. C'est au pied du Tabernacle qu'aux heures d'épreuves et de lassitude, la plus humble comme la plus élevée en office des Filles de Madame Molé vient puiser le réconfort et la joie souriante qui reste caractéristiques à cette communauté.

Les enfants de Sainte-Sabine avaient hâte de connaître leurs nouvelles éducatrices. La plupart n'avaient encore jamais vu de religieuses. Aussi, les élèves apparurent-ils aux Sœurs, dès le début, parfaitement disposés à bénéficier du nouveau mode d'éducation. Au bout de quelques mois une sympathie réciproque unissait étroitement élèves et maîtresses. Et ce fut avec un profond chagrin qu'on vit partir, en février 1946, Sœur Gabrielle pour le Sanatorium de St-Philémon où la maladie l'obligeait à se retirer. Elle fut remplacée par Sœur St-Georges, temporairement. L'année suivante, les Sœurs Marie-Yolande et Yvonne-Marie venaient à leur tour prodiguer leur science et leur dévouement aux enfants de cette paroisse.

Depuis cinq ans, l'œuvre continue de progresser à

Sainte-Sabine, grâce au zèle du nouveau curé, l'abbé Irénée Royer, et sous la direction de Mère Hélène-de-Jésus. La maison a quatre religieuses et cent élèves.

* * *

Et les fondations continuent à se multiplier. Tout récemment les Sœurs de la Charité de Saint-Louis ont pris charge des écoles paroissiales suivantes: Saint-Louis-de-Pintendre. dans le comté de Lévis, où Mère Joseph-Marie est supérieure, et Saint-Gérard-Majella, dans le comté de Québec, où la supérieure est Mère Louise-Marie. Chacune de ces missions dispose de quatre religieuses.

Missions d'Haïti

"Allez, enseignez toutes les nations!"... Cette parole évangélique avait fait l'objet de bien des méditations chez les Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Elle avait même servi de thème à plusieurs semaines missionnaires organisées dans leurs maisons, notamment par Mère Marie-Berthe au couvent de Bienville.

En 1944, S. Ex. Mgr Louis Collignon, évêque des Cayes en Haïti, de passage à Québec, s'étant arrêté à la maison de retraites Jésus-Ouvrier, pour saluer le Père Victor Lelièvre, le grand apôtre du Sacré-Cœur, il y fit la connaissance des religieuses chargées du soin de cette maison. S'étant rendu ensuite au Provincialat de Bienville, il soumit une première requête à Mère Marie-de-Nazareth, aux fins d'obtenir des religieuses de la Charité de Saint-Louis pour ses missions. En juillet 1945, le prélat-missionnaire revint au Canada et reprit les pourparelrs avec le Conseil de la communauté. Une

entente fut conclue entre les supérieures majeures et l'évêque haïtien. Et durant les vacances de cet été, à Bienville, il ne fut plus question que des missions d'Haïti. Juillet et août furent occupés à des préparatifs de départ.

Le premier embarras n'était pas de trouver des volontaires pour ces établissements, mais de choisir parmi les religieuses celles qui réuniraient les dispositions particulières requises aux nouvelles conditions de vie. Il fallait avant tout une santé capable de résister au climat des îles tropicales. Et la somme de travail en perspective se compliquait de la diversité des tâches, enseignement, pratique médicale et de dispensaire, éducation de tout petits et soins ménagers.

Le choix des supérieures s'arrêta sur Mère Marie-Berthe, attachée à la maison-mère de Bienville depuis trente ans, et sur les Sœurs Marie-Elmire, infirmière diplômée de l'Université Laval, Marie-de-St-Hilaire et Alice-de-St-Louis, pour la classe et la musique, puis Marie-Léo, alors en charge de la maison Jésus-Ouvrier, Marie-Raphaël et Marie-de-Ste-Anne. Durant plusieurs semaines, ces religieuses se préparèrent au sacrifice librement consenti. Elles furent habillées de blanc, comme il convient aux missionnaires des pays chauds. Elles entassèrent des trésors de provisions diverses pour leurs pupilles de là-bas et pour elles-mêmes. Elles firent leurs adieux à des parents, des compagnes et des amies éplorées.

Le 29 septembre 1945, elles quittaient Québec pour se rendre, via New-York, vers la "Perle noire des Antilles", où les attendait un accueil doublement chaleureux. Mère Marie-de-Nazareth, en dépit des fatigues d'un si long voyage, les accompagna et ne voulut s'en séparer

qu'après les avoir convenablement installées dans leurs fonctions respectives. Elles arrivèrent à Port-au-Prince au début d'octobre et furent accueillies par S. Ex. Mgr LeGouaze, archevêque de la capitale.

Reçues d'abord à l'archevêché, elles y retrouvèrent l'évêque des Cayes et lièrent connaissance avec plusieurs prêtres, dont le Père Recordel, curé d'Aquin, et deux Pères Oblats de Camp-Perrin. Elles fraternisèrent ensuite avec les Sœurs de la Sagesse, qui ont à Port-au-Prince un grand pensionnat. Dès ce moment, on leur apprit à faire un abondant usage de belle et bonne eau, de jus d'orange et de liqueurs glacées.

Les religieuses furent conduites à Aquin, leur premier poste, par M. Charlier, député de l'endroit. En route, elles prirent contact avec la topographie des lieux et la vie journalière des gens. Les routes magnifiques y sont bien entretenues et bordées d'arbres luxuriants. Le bananier, entre autres, y abonde. On y croise des théories pittoresques d'attelages originaux, petits chevaux chargés de marchandises, ânes montés de muletiers noirs, jeunes créoles portant sur la tête des charges de fruits et marchant droit, avec une aisance admirable. Une distinction native caractérise le maintien des indigènes. La langue française, qu'on y parle en majorité, est impeccable chez les intellectuels et la classe instruite surtout. On y entend aussi un dialecte créole aux sonorités charmantes et de facile assimilation.

A Aquin, le Père Recordel fut si heureux de confier ses petites élèves à des religieuses qu'il céda à celles-ci son presbytère pour habiter une maison voisine. L'habitation des Sœurs de la Charité de Saint-Louis comprend plusieurs bâtiments, à deux étages, assez élevés pour recevoir le grand air marin du large. Il en

est de même de toutes les grandes maisons de cette région, où le climat est plus lourd qu'ailleurs. Outre l'église, située au centre de la ville, plusieurs chapelles sont disséminées le long du littoral, et le curé ou son vicaire vont y célébrer la messe de temps à autre. Partout les fleurs abondent et le raisin des Antilles produit jusqu'à trois récoltes par année.

Les classes s'ouvrent à Aquin le 8 octobre 1945; trois sont tenues par des religieuses et deux par des laïques. L'école compte au début de l'année scolaire cent-quarante-cinq élèves. Ces petites "mounes" sont douces, un peu timides de prime abord, naturellement gaies et toutes gentilles. Elles aiment rire et chantent à merveille. Elles s'attachent vite à leurs maîtresses et, chaque semaine, jusqu'au temps des Fêtes, elles leur amènent leurs petites sœurs plus jeunes et parfois leurs frères cadets, même leurs aînés. Les enfants d'Haïti aiment surtout les catéchismes et les leçons d'histoire sainte, la bible et les évangiles expliqués par l'image.

Les classes d'Aquin, dans une école convenablement aménagée, sont assez confortables. Toutefois, il manque des tables et des sièges pour les petits. Et le député Charlier, qui s'intéresse particulièrement à l'éducation, y apporte son généreux concours, en munissant les religieuses et leurs élèves de livres et de cartes murales qui faciliteront l'enseignement démonstratif. Car, ici plus qu'ailleurs, c'est l'enseignement visuel qui retient l'attention des enfants.

Mère Marie-de-Nazareth vint visiter les classes d'Aquin au début de l'année scolaire; elle remit un petit souvenir à chacun des enfants, assista à leurs messes matinales le samedi et le dimanche et fut ravie de leurs chants. Dans les îles, où la chaleur solaire est déjà in-

tense aux premières heures du jour, les premiers offices religieux commencent à quatre heures du matin et ne se prolongent guère après sept heures.

Au cours du mois d'octobre, Mgr l'archevêque de Port-au-Prince vint célébrer la sainte messe à Aquin et, le 2 novembre, après une grand'messe pour les défunts, une longue procession conduisait les fidèles de la paroisse au cimetière où chacun demandait une bénédiction particulière pour ses morts.

La première année scolaire suivit son cours normalement, avec un intérêt croissant chez les élèves, la plupart préférant la classe aux jours de congé. Une distribution solennelle de récompense terminait cette première année et le lendemain, le Père Recordel et son vicaire conduisaient les élèves des Sœurs en promenade au Camp-Perrin sous un soleil splendide.

Camp-Perrin est avantageusement situé au point de vue sanitaire. L'air y est plus frais, l'eau cristalline et pure est chargée de dépuratifs et de fortifiants qui font de cet endroit un milieu comparable aux thermes les plus réputés de l'Europe centrale.

Le climat des Antilles engendre des maladies qui nécessitent des traitements appropriés. Aussi, les missionnaires Oblats y ont-ils situé leur dispensaire, leur hôpital et leur maison de repos. Cet établissement est ouvert non seulement aux religieux en mission dans le pays mais à tous les malades qui exigent des soins spéciaux.

Le Camp-Perrin dispose de douze bâtiments séparés, dont le dispensaire proprement dit, les cuisines, le réfectoire, les salles de repos, la chapelle, etc. Ces maisons à un seul étage, avec planchers de briques, n'ont

pas de fenêtres fermées; l'air y circule à travers des moustiquaires, bien que les insectes soient ici moins incommodants qu'ailleurs. Des séminaristes et des Frères convers ont leur maison de formation et de repos au Camp-Perrin. Une chapelle modeste garde les saintes Espèces et on y célèbre régulièrement le saint Sacrifice. La dévotion à Notre-Dame du Perpétuel-Secours, patronne d'Haïti, est particulièrement intense dans ces milieux de récollection physique et spirituelle.

Mère Marie-Léo fut chargée de la direction clinique de l'établissement, avec la coopération des Sœurs Marie-Elmire et Marie-Raphaëla. Elles sont aidées de jeunes filles haïtiennes dont la vivacité et l'entrain ne le cèdent qu'au dévouement.

Dès leur arrivée, les religieuses eurent à soigner plusieurs malades, dont leur vénérée Mère Provinciale que le surmenage avait fini par terrasser. Sœur Marie-Elmire devait à son tour payer tribut à la fièvre jaune. Sœur Marie-Raphaëla ne fut pas lente à les remettre sur pied toutes deux.

Le bâtiment principal de Camp-Perrin est "l'Hôtel". Mgr Collignon y a ses appartements et des religieuses de diverses communautés, entre autres des Sœurs de Sainte-Anne, y viennent prendre des cures de repos et des traitements préventifs contre les fièvres tropicales.

Le dispensaire, bien que sommairement outillé, fonctionne à pleine capacité. Il est ouvert aux indigènes, qui s'y portent en grand nombre les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine. Le journal "L'Assomption", organe missionnaire du diocèse des Cayes, affirme, dans une édition de février 1950, qu'au

Religieuses blanches et indigènes des missions d'Haïti.

À la mission de Camp-Perrin

À la mission d'Aquin

Religieuses de la Charité de Saint-Louis à la Maison Provinciale de Bienville, à Lévis.

moins 500 personnes se présentent chaque semaine au dispensaire de Camp-Perrin, et qu'il en est de même dans chacun des dix autres dispensaires fondés dans ce diocèse depuis 1943. On y traite les maladies occasionnées par les morsures ou envenimées par le manque d'hygiène. Mère Marie-Elmire, qui a vite conquis la juste confiance des patients, a déjà à son crédit des guérisons qui ont fait dire à l'évêque des Cayes: *"Cette "Sœur a fait trois miracles qui suffiraient à la canoni- "ser! Elle a guéri trois personnes presque à l'article de "la mort..."* Mais, cette humble religieuse, malgré l'étendue de sa science, n'ignore pas la noble réponse donnée par Ambroise Paré en pareille circonstance: *"Je l'ai "soigné, Dieu l'a guéri."*

De son côté, Sœur Marie-Raphaëla voit aux cuisines et à l'entretien de tout l'établissement. Elle est aidée elle-même de quelques "mounes" très diligentes qui semblent toutes fières de leurs fonctions et de leurs responsabilités. Mère Marie-Léo se dépense sans compter, tant à l'infirmerie et aux cuisines qu'à l'entretien du culte, et elle alimente avec une scrupuleuse régularité la vie spirituelle de la petite communauté. Les Sœurs d'Aquin vont en vacances à Camp-Perrin et la vie familiale est alors une source de réconfort moral qui n'est pas sans besoin.

Les Pères Oblats et l'Ordinaire d'Haïti apprécient hautement les services de toute nature que leur rendent les Sœurs de la Charité de Saint-Louis. C'est pourquoi, en revenant à Bienville en fin de novembre 1945, Mère Provinciale dût emporter une nouvelle requête en faveur de cette mission lointaine. En effet, deux ans plus tard, soit en septembre 1947, quatre autres religieuses de la commnauté, dont Mère Julienne-du-St-

Sacrement, leur supérieure, étaient envoyées en Haïti pour prendre charge de la mission de L'Anse-à-Vaux. Elles firent le voyage seules, bravement, et furent reçues à Port-au-Prince par Mères Marie-Berthe et Marie-Léo avec une joie qu'on devine facilement.

La nouvelle famille missionnaire de la Charité de Saint-Louis aux Antilles a eu la visite des supérieures majeures, Mère Anne-de-Gonzague et Marie-de-Nazareth en 1948. Présentement l'école élémentaire d'Aquin a quatre religieuses et 220 élèves; l'Anse-à-Vaux, quatre religieuses et 120 élèves; et Carrefour, de fondation récente, dirigée par Mère Marie-de-Ste-Rita, avec trois sœurs enseignantes, a 140 élèves. Des vocations indigènes surgissent déjà. Deux jeunes Haïtiennes viennent d'être admises au noviciat; ce sont les Sœurs Marie-Lucie, née Annic Guillaume, et Marie-Bernard, née Emic Bernard. La communauté de la Charité de Saint-Louis est vraisemblablement établie à demeure au sein de cette nation, lointaine par la distance, mais assez près de la nôtre par les plus belles pages de son histoire. Elle est un des liens les plus solides de l'amitié haïtiano-canadienne.

Désormais, l'idéal de la congrégation est en voie de se réaliser pleinement. Une formation spirituelle intense a inspiré des dévouements qui vont jusqu'aux grands sacrifices. Des vocations missionnaires se dessinent et plusieurs religieuses seront prêtes en l'occurrence à répondre aux appels vers le salut des âmes.

VI

Les ouvrières et la vigne. — Formation spirituelle intense et dévouement. — L'éducation, maîtresse de l'avenir. Devant la couronne d'or.

La Fondatrice des Sœurs de la Charité de Saint-Louis, Madame Molé de Champlâtreux, en religion Mère Saint-Louis, avait comme devise: *"Mes armes sont "la croix de Jésus-Christ."* Et tout l'esprit de sa Règle tient dans trois mots: *"Charité, Dévouement, Sacrifice".*

Cette devise et ces mots d'ordre sont si profondément imprimés dans la pensée de ses filles spirituelles qu'on en retrace l'application intégrale et constante dans chacune de leurs maisons et dans toutes les œuvres d'apostolat qu'elles poursuivent.

Partout et sans cesse, les supérieures majeures, la maîtresse des novices, les directrices locales, la directrice générale des études, consacrent une bonne partie de leur temps à entretenir chez les religieuses une vie spirituelle intense, et à en inculquer le sens à leurs élèves petites et grandes. Les exercices de piété qui sont de règle dans la congrégation s'étendent aussi, dans une proportion mesurée avec sagesse, aux pensionnaires et aux externes qu'elles ont mission d'instruire et d'éduquer. Les leçons de catéchisme et d'instruction religieuse, les conférences spirituelles et les entretiens de

sociologie chrétienne élèvent les âmes et disposent les cœurs à la lumière et à la chaleur des principes vivifiants de charité, de dévouement et de sacrifice. Leur rôle d'éducatrices tend par-dessus tout à la formation des consciences.

Au juvénat de Pont-Rouge, les benjamines de la communauté se forment au contact des aînées. Les petits voiles blancs font l'apprentissage de la vie religieuse en suivant l'exemple et les directives de professes, dont la piété, la science et l'affection sont indéfectibles. Les novices acquièrent un esprit familial qui leur sera nécessaire dans l'avenir. Les postulantes et juvénistes comprennent bientôt le sens d'une vocation religieuse et peuvent mesurer elles-mêmes les aptitudes qu'elles y apportent. Du jour où elles réalisent qu'elles sont appelées elles aspirent effectivement à faire partie des élues. En prononçant les premiers vœux elles contractent des liens dont la douceur les unit si fraternellement que tout sacrifice leur devient une joie. Dès lors, les appellations de "ma Sœur" et de "ma Mère" prennent un sens prestigieux qu'elles n'avaient point soupçonné jusque là. L'ineffaçable empreinte laissée dans la vie familiale de Pont-Rouge par Mère Marie-de-Jésus, depuis 1904, avait bien marqué le destin de cette maison. Cette bonne Mère s'y était tant plue qu'elle en avait fait son séjour de prédilection lors de ses visites en Canada. Comme au temps où elle y venait les religieuses d'aujourd'hui s'y complaisent avec "le soleil dans l'âme et le printemps dans le cœur".

La Maison Provinciale de Bienville parachève la formation de ses religieuses, dont une forte majorité se destinent à l'enseignement. A cette fin, les supérieures de la communauté s'appuyant sur la décision

du Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, en date du 5 mai 1937, obtinrent la permission d'établir en leur maison-mère, un scolasticat-école-normale pour leurs institutrices. Mère St-Félix, à la fois archiviste et directrice des études, relate dans les termes suivants les raisons d'être de cette institution:

"Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, qui font "un vœu spécial de se consacrer à l'éducation des en-"fants se doivent, par tous les moyens en leur pouvoir, "d'accroître leurs connaissances intellectuelles et d'ac-"quérir les vertus de l'Educateur modèle, Notre Sei-"gneur Jésus-Christ. Nos supérieures majeures, en "France et au Canada, ont compris qu'elles devaient "aider et diriger leurs filles spirituelles dans la pour-"suite de ce noble idéal: la forte et chrétienne éduca-"tion de la jeunesse. Elles les ont munies des diplômes "de l'Etat, qui les mettent à l'abri de toute éventualité". L'annaliste ajoute que les dirigeants de l'instruction publique dans la province de Québec savent que toute œuvre de rénovation sociale doit prendre naissance dans la famille chrétienne et se continuer par l'école.

Sur les instances réitérées de Mère St-Félix, Mère Anne-de-Gonzague, Provincale, donna son adhésion et consentit à affecter deux pièces de la maison-mère de Bienville au scolasticat. En septembre 1939, à la recommandation de monsieur C.-J. Magnan, alors inspecteur général, cette école normale ouvrait ses classes pédagogiques aux religieuses enseignantes, dont la présence varie de neuf à vingt-quatre durant l'année scolaire. Plusieurs religieuses, professeurs de carrière, parmi les plus compétentes, furent chargées de cours sous la direction de Sœur Blanche-de-St-Louis d'abord, et de Sœur Thérèse-d'Alençon ensuite. Les Sœurs de Saint-

Louis peuvent ainsi qualifier elles-mêmes leurs professeurs et les munir, après examens, des parchemins requis pour l'enseignement supérieur dans celles de leurs missions où il se donne.

Pour parfaire l'orientation morale et intellectuelle de leurs élèves, il n'était pas moins indispensable que les Sœurs de la Charité de Saint-Louis eussent leur école normale de filles du monde. Or, il fallut quinze années de démarches opiniâtres, de visites et de requêtes auprès des autorités ecclésisatiques et gouvernementales pour qu'elles obtinssent enfin ce privilège. On était encore à l'époque où la carrière de l'enseignement était pauvrement rétribuée. Un bon nombre de jeunes filles quittaient les couvents après la neuvième année pour compléter leurs études dans des institutions laïques bilingues et commerciales, en vue d'obtenir des emplois de bureau. Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, soucieuses de progrès, entendaient bien donner à leurs élèves le *summum* d'instruction et de capacités pédagogiques.

Mère St-Félix fut chargée par ses supérieures de négocier en haut lieu et, le 9 février 1946, le Surintendant intérimaire de l'Instruction publique, monsieur J.-P. Labarre, lui annonçait l'assentiment des autorités gouvernementales en faveur de son projet. On avait d'abord songé à placer l'école normale à Loretteville, mais la proximité de celle des Ursulines de Québec constituait une objection sérieuse. On jeta les yeux sur Pont-Rouge où s'offraient toutes les commodités requises. Il y eût bien quelques nouvelles objections de ce côté, mais elles furent vite surmontées. Et Pont-Rouge devint l'école normale des filles où affluent maintenant les élèves formées sur place et d'autres venues de plusieurs couvents de la communauté.

S. Em. le cardinal Villeneuve assigna l'abbé Armand Déry, professeur émérite, prêtre d'une haute piété, à la charge de principal. M. Louis LaRochelle lui fut adjoint comme professeur laïc. Mère Anne-de-Gonzague choisit Mère Marie-Aristide pour diriger l'institution et lui donna Sœur Marie-Cléophas, B.A., comme professeur de littérature, Sœur Marguerite-de-St-Louis pour l'enseignement de l'anglais, Sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus pour l'histoire, et Sœur Gemma-de-l'Eucharistie, à son retour de France, pour la diction. Le 5 septembre 1946, cinquante-huit jeunes filles formaient le premier noyau de l'Ecole normale de Pont-Rouge. La devise de cette maison, *"Virtute et labore"*, est désormais justement réalisée.

* * *

Aujourd'hui, avec leurs maisons du Québec, des Etats-Unis, de l'Ouest canadien et d'Haïti, les Sœurs de la Charité de Saint-Louis couvrent un vaste champ d'action en Amérique. La Providence a visiblement récompensé leur zèle et divers pays ont reconnu la haute portée de leur apostolat éducateur. Leur recrutement, aussi, s'est effectué en raison directe de leur extension sur le continent. En 1950, elles atteignent le chiffre de 657 professes, dont 84 sont décédées depuis quarante ans. Leur nouvelle province de l'Ouest canadien dispose de 47 religieuses. Les novices sont présentement au nombre de 50. Treize de leurs maisons sont propriétés de l'Institut, les autres sont des écoles paroissiales. Elles dirigent au Canada et aux Etats-Unis: un scolasticat-école-normale à Bienville, une Ecole normale à Pont-Rouge, une Ecole supérieure d'enseignement ménager à Loretteville, trois écoles ménagères moyennes à Donnacona, Shawinigan-Sud et Lac-Noir, 54 écoles

paroissiales dont quinze primaires et deux commerciales, une école d'immatriculation et un cours de lettres-sciences, deux collèges classiques de langue anglaise, dans l'Ouest canadien et cinq "high-schools" en Nouvelle-Angleterre.

La diffusion des filiales de l'institut, en Amérique, depuis un demi-siècle, s'est effectuée normalement et le recrutement des vocations s'est réparti comme suit: la région de Beauce, Frontenac et Dorchester a donné douze maisons et 165 vocations; Mégantic, quatre fondations et 55 vocations; Bellechasse, trois maisons et 45 vocations; Montmagny, deux maisons et 20 vocations; Kamouraska, une maison et six vocations; Lévis, six fondations et 47 vocations; la région de Québec, neuf établissements et 68 vocations; Portneuf, quatre maisons et 64 vocations; le diocèse des Trois-Rivières, deux maisons et 15 vocations; l'Etat de New-York, trois fondations et 28 vocations; l'Ouest canadien, six maisons et 47 vocations; Haïti, quatre maisons et trois vocations.

Les Sœurs de la Charité de Saint-Louis comptent présentement en Amérique trente religieuses françaises. Douze canadiennes de la communauté sont en France. L'une d'elles, Mère Marie-Cécilia, est Conseillère générale en France; une autre, Mère Marie-Léopold, est maîtresse des Novices à Vannes, et une troisième, Mère Paul-Marie, est supérieure du Foyer de la jeune Fille à Paris.

La hiérarchie de la communauté se compose, en Amérique, de la Supérieure générale, dont la résidence est à Vannes, en Bretagne française; de la Supérieure provinciale, dont le domicile est à Bienville, dans le comté de Lévis; de la Secrétaire et archiviste, de l'Eco-

nome provinciale, de la Maîtresse des Novices, de la Directrice du scolasticat-école-normale, de la Directrice générale des études, et des Supérieures des cinquante-six établissements de la communauté. La Maison-Mère a son aumônier nommé par l'Ordinaire de l'archidiocèse, et les autres maisons en ont un qui est généralement le curé de la paroisse. Les deux écoles normales ont leurs principaux et les établissements de Loretteville, de Pont-Rouge, du Lac-Noir et de St-Philémon ont un aumônier désigné par l'Archevêché de Québec.

La Supérieure générale actuelle de la communauté, Mère Anne-de-Gonzague, fut une des pionnières qui, en décembre 1902, vint avec ses Sœurs St-Pascal et St-Achille rejoindre les premières missionnaires, Sœurs Ste-Eugénie et Marie-des-Anges, à Sainte-Adélaïde-de-Pabos, en Gaspésie. Mère Anne fut supérieure provinciale de 1927 à 1936. Elle eût pour successeurs à ce poste les Mères Saint-Anatolien et Marie-de-Nazareth.

La Supérieure provinciale actuelle, élue en 1948, est Mère Marie-Juliette. Née à l'Ancienne-Lorette, élève du pensionnat de Loretteville, elle a fait son postulat dans ce dernier couvent, par une permission spéciale de S. Em. le cardinal Bégin. Quelques années après sa profession elle fut nommée maîtresse de ce pensionnat où, durant neuf années, elle imprima dans l'âme des jeunes filles l'esprit profondément chrétien qu'elle y avait elle-même reçu.

* * *

En fondant sa congrégation, la comtesse Molé répondait à un besoin urgent de son époque, mais sans perdre de vue l'avenir de sa mission. Elle savait que pour assurer le prestige des éducatrices auprès des générations nouvelles, il fallait qu'elles fussent aussi bien

outillées dans l'ordre intellectuel et l'habileté manuelle que solidement orientées dans le domaine moral. C'est pourquoi toute religieuse de cette communauté, où il n'est point de converses, où toutes sont Sœurs de chœur, reçoit la même formation, ce qui la rend apte à remplir toute fonction que peut lui confier sa supérieure provinciale ou locale.

Pour les Sœurs de la Charité de Saint-Louis, la vulgarisation des principes sociologiques chrétiens est à la base de leur apostolat éducatif et missionnaire, en Amérique, comme elle l'est au pays de France. La religieuse de cette communauté doit être serviable en tout et à tous. Sa charité s'exerce auprès des grands et des petits, des riches et des nécessiteux. Son inlassable dévouement s'alimente de connaissances techniques, d'habileté artisanale, parfois de sciences professionnelles, qui sont un appoint précieux à l'accomplissement de ses devoirs de chaque jour. Et l'habitude du sacrifice lui est si naturelle que rien des contre-temps, dont se trouble si facilement le profane, ne peut altérer la sérénité de son sourire et le constant équilibre de sa vie intérieure.

Vingt-cinq années de contact avec les religieuses et les élèves de la Charité de Saint-Louis, au cours de visites et d'inspections de leurs grands établissements éducationnels, nous justifient de porter sur elles un jugement qui n'affaiblit en rien le mérite des autres instituts. Nous avons acquis la conviction que les jeunes filles formées par les héritières spirituelles de Mère Saint-Louis apportent à la vie canadienne-française une provision de forces morales, de ressources intellectuelles et de savoir-faire en toutes choses, qui font les véritables "femmes de maison dépareillées". Dans leurs foyers et leurs milieux sociaux, elles rayonnent déjà

d'une culture et d'un prestige que seule ignore peut-être l'humilité profonde de leurs éducatrices. Ces épouses de demain seront, après Dieu, les meilleures gardiennes de notre avenir.

* * *

Cet avenir, les grandes éducatrices que sont les religieuses de la Charité de Saint-Louis l'ont préparé pour nous de longue date. Depuis un demi-siècle, leurs prières, leurs sacrifices et leurs travaux n'ont eu d'autres fins que de contribuer à l'élévation des âmes et à l'ornementation des intelligences de la jeunesse qui leur est confiée. Pour assurer la pérennité de leur action éducative, elles se sont confiées en toutes choses à la volonté de Dieu. Elles ont suivi à la lettre les directives spirituelles de l'Eglise. Aussi, en cette Année Sainte 1950, peuvent-elles se rendre le témoignage de justifier leur vocation sublime en parfaite conformité des desseins providentiels sur la terre d'Amérique. Leur piété, leur soumission filiale à l'autorité pontificale sont une garantie de la valeur morale de leur ascendant sur l'âme de nos enfants.

Dès maintenant, elles se préparent, par une recrudescence de pratiques religieuses, à mériter la couronne d'or qui rayonnera de leur apostolat en 1952. Elles s'apprêtent également à célébrer en 1953 le cent-cinquantième anniversaire de fondation de leur communauté. En 1949, dont elles ont fait une véritable année mariale, elles n'ont rien négligé pour honorer la Sainte Vierge. Une neuvaine ou un triduum a marqué à chaque mois une fête de Marie. Et des actes de vertus, propres à chaque fête, ont été pratiquées pour honorer leur Mère du ciel.

Au début de cette année jubilaire 1950, l'aumônier de la Maison-Mère de Vannes, l'abbé Jean Royer, prêtre de haute spiritualité, leur écrit: *"Mes Sœurs, vous "êtes Romaines, vous ferez vôtres les intentions du "Souverain Pontife. La plupart des buts de l'Année "Sainte, formulés par le Saint Père, rejoignent l'esprit "de votre vocation. J'attirerai votre attention sur le "dernier: Réalisation de la justice sociale, qui est le "moyen nécessaire pour rétablir l'ordre. Sœurs de la "Charité de Saint-Louis, filles du Saint Siège, toutes, "pour les pécheurs, vous prierez, vous vous sacrifierez "en conformité avec les ordres du Pape et en union "avec la chrétienté".*

Ces instructions de haut lieu, elles les ont suivies à la lettre. Et voici ce qui se fait actuellement à la Maison provinciale de Bienville: — Tous les jours, la communauté récite en commun la prière de l'Année Sainte composée par le Souverain Pontife. Les religieuses activent leurs supplications pour la conversion des pécheurs, ce qui est une des fins spéciales de leur congrégation. Une instruction particulière sur les intentions du Saint Père durant l'Année Sainte leur a été donnée par Mgr Elias Roy, du collège de Lévis. Le 5 mars, une conférence leur est faite par l'aumônier local, le Père Edouard Haguette, m.s.c., sur Pie XII. Tous les samedis, une demi-heure mariale est consacrée aux intentions du Pape. A la retraite mensuelle, devant le Saint Sacrement exposé, des prières sont récitées pour la réalisation des vœux du Saint Père pendant l'Année Sainte. L'image du Souverain Pontife est exposée dans les principales pièces de la maison provinciale et il en est de même dans chacune des autres maisons dont elles ont charge. Les mêmes sentiments de piété filiale sont inspirés à leurs élèves. Le dimanche de la Passion, le

Saint Sacrement a été exposé toute la journée et la communauté a prié tout le jour aux intentions du Souverain Pontife. De mai à la fin de l'année, les mêmes pieuses pratiques seront continuées selon l'esprit qui anime la sainte Eglise catholique romaine, surtout durant l'Année Sainte.

* * *

Pour qui est familier avec l'histoire de sa fondation, et pour qui en a suivi l'éponuissement au Nouveau Monde depuis cinquante ans, la congrégation des Sœurs de la Charité de Saint-Louis n'a pas dévié un seul jour des voies tracées par la vénérée Fondatrice. Et il nous semble que si Mère St-Louis revenait aujourd'hui au milieu de ses Filles, elle éprouverait la plus douce et la plus légitime fierté d'une mère. Elle se dirait assurément: *"Elles sont toutes telles que je les ai voulues"*. C'est le plus beau témoignage qui puisse monter d'un cœur maternel.

Comme les héritières spirituelles de Marie-de-l'Incarnation et de Marguerite Bourgeoys, les dignes Filles de Madame Molé portent en elles le cœur de leur Mère. Cette influence affective se perpétue, dans l'espace et dans le temps, et, seules, les communautés de femmes qui ont gardé intact le culte prestigieux de leur premier modèle méritent le titre glorieux de grandes éducatrices.

EMBLÈME HÉRALDIQUE DE L'INSTITUT DES SS. DE LA CHARITÉ DE SAINT-LOUIS

GRAND SCEAU: Un écu oval d'argent liséré de gueules portant en bordure l'inscription: Soeurs de la Charité de St-Louis, en chef, et l'inscription: Québec, en pointe; en abîme, les armoiries de l'Institut qui sont:

ARMES: D'azur au buste d'or de saint Louis couronné de fleurs de lis et auréolé, au chef de gueules chargé d'une étoile d'or accostée d'une rose et d'une feuille d'érable franc, du même.

TIMBRE: Passée en pal derrière l'écu, la croix d'or de l'Institut, chargée, dans ses bras, d'une couronne d'épines de gueules.

DEVISE: Sous l'écu, un listel d'or liséré d'azur portant la devise: "CHRISTI CRUX ARMA SUNT." (Mes armes sont la croix de Jésus-Christ) du même.

APPENDICE

I. *Etablissements des Sœurs de la Charité de Saint-Louis en Amérique.*

Archidiocèse de Québec

COMTÉ DE LÉVIS:

Bienville (1911): maison provinciale, noviciat, académie Saint-Louis. Résidence de la supérieure provinciale: Révérende Mère Marie-Juliette; supérieure locale: Révérende Mère Sainte-Blandine; assistante provinciale: Révérende Mère Saint-Anatolien; maîtresse des novices: Sœur Louis-Marie; économe: Sœur Raphaël-Marie; directrice générale des études: Mère St-Félix; 60 religieuses professes, 63 novices ou postulantes.

Charny (1908): école paroissiale, externat; supérieurs: Mère Rose-de-Lima; 18 religieuses.

Breakeyville (1918): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Saint-Célestin; 7 religieuses.

Saint-Rédempteur (Chaudière Station) (1925): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Marie-Hélène; 6 religieuses.

Saint-Louis-de-Pintendre (1947): école paroissiale: supérieure: Mère Joseph-de-Marie; 4 religieuses.

QUÉBEC, VILLE:

Québec, Saint-Malo (1920): école Sainte-Thérèse, rue Gamelin; supérieure: Mère Cécilia-de-Jésus; 10 religieuses.

Québec-Ouest (1927): école Notre-Dame-de-Recouvrance; supérieure: Mère Claire-de-Jésus; 25 religieuses.

Québec (1930): couvent Saint-Joseph, 204, rue Montmagny; supérieure: Mère Marie-Alphonse; 28 religieuses.

COMTÉ DE QUÉBEC:

Loretteville (1905): école ménagère régionale, pensionnat et externat; supérieure: Mère Joseph-de-Jésus; économe: Mère Marie-de-la-Résurrection; 44 religieuses.

Ancienne-Lorette (1919): externat; supérieure: Mère Marie-Gemma; 9 religieuses.

Maison Jésus-Ouvrier (1943), Maison de retraites. Supérieure: Mère Sainte-Sidonie; 9 religieuses.

Saint-Gérard-Majella (1947): école paroissiale; supérieure: Mère Louise-Marie; 4 religieuses.

Valcartier (1944): école paroissiale et pensionnat; supérieure: Mère Alexis-de-Jésus; 6 religieuses.

COMTÉ DE BEAUCE:

Saint-Gédéon (1903): pensionnat et externat; supérieure: Mère Marie-Adolphe; 15 religieuses.

Saint-Côme (1904): pensionnat et externat; supérieure: Mère Agnès-Marie; 16 religieuses.

Saint-Martin (1904): pensionnat et externat; supérieure: Mère Julienne-de-l'Eucharistie; 11 religieuses.

Saint-Ludger (1907): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Joseph-de-Nazareth; 5 religieuses.

Saint-Zacharie (1909): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Jean-Marie; 8 religieuses.

Saint-Honoré de Shenley (1911): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Marie-Clara; 6 religieuses.

Saint-Théophile (1926): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Marie-Julia; 4 religieuses.

Saint-Jean-de-la-Lande (1914): école paroissiale; supérieure: Mère Marie-Médiatrice; 3 religieuses.

COMTÉ DE FRONTENAC:

Saint-Samuel (1908): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Marie-Arthur; 4 religieuses.

COMTÉ DE MÉGANTIC:

Lac-Noir (1904): orphelinat, pensionnat et externat; supérieure: Mère Saint-Vincent-de-Paul; économe: Sœur Saint-Eloi; 41 religieuses.

Coleraine (1920): école paroissiale; supérieure: Mère Marie-Odile; 4 religieuses.

Laurierville (1913): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Angèle-du-Sacré-Cœur; 5 religieuses.

Saint-Adrien (1942): école paroissiale; supérieure: Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus; 3 religieuses.

COMTÉ DE PORTNEUF:

Pont-Rouge (1904): pensionnat et école paroissiale; supérieure: Mère Hélène-de-la-Croix; économe: Sœur Gabriel-Lalemant; 26 religieuses, 32 juvénistes.

Pont-Rouge: école normale, septembre 1946. Principal: M. l'abbé Armand Déry; professeur laïque: M.

Louis Larochelle; directrice: Mère Marie-Aristide; 88 normaliennes; 7 religieuses professeurs.

Sainte-Catherine (1943): école paroissiale. Supérieure: Mère Marie-de-Saint-Paul; 4 religieuses.

Portneuf (1911): école paroissiale; supérieure: Mère Raoul-Marie; 7 religieuses.

Donnacona (1922): école paroissiale; supérieure: Mère Marie-Lucie; 18 religieuses.

COMTÉ DE BELLECHASSE:

Saint-Philémon (1903): Sanatorium et externat; supérieure: Mère Saint-Jean-Eudes; 14 religieuses.

Buckland (1904): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Alphonse-de-Liguori; 4 religieuses.

Saint-Raphaël (1906): école paroissiale et externat; supérieure: Marie-de-Jésus; 6 religieuses.

Beaumont (1921): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Saint-Etienne; 4 religieuses.

Sainte-Sabine (1945): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Hélène-de-Jésus; 4 religieuses.

Sainte-Aurélie (1942): école paroissiale et exter nat; supérieure: Mère Marie-Liboire; 4 religieuses.

COMTÉ DE MONTMAGNY:

Notre-Dame-du-Rosaire (1904): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Marie-Carmen; 4 religieuses.

Lac-Frontière (1936): école paroissiale; supérieure: Mère Lucienne-de-Jésus; 3 religieuses.

COMTÉ DE KAMOURASKA:

Saint-Pacôme (1912): école paroissiale et externat; supérieure: Mère St-Ferdinand; 8 religieuses.

Diocèse des Trois-Rivières

Almaville (1925): école paroissiale et externat; supérieure: Mère Blanche-de-St-Louis; 8 religieuses.

Sainte-Jeanne-d'Arc (1927): école paroissiale et externat; supérieure: Mère St-Maurice; 10 religieuses.

Diocèse de Calgary, (Alta.)

Medecine-Hat (1913): Académie Sainte-Thérèse; pensionnat et école séparée; supérieure: Mère Marie-Edith; 12 religieuses.

Archidiocèse de Régina (Sask.)

Moose-Jaw (1914): Maison provinciale; pensionnat; supérieure: Mère Marie-Bertille; 6 religieuses.

Radville (1915): Académie Sainte-Rosalie, pensionnat et école séparée; supérieure: Mère Marie-Léonie; 7 religieuses.

Wilcox (1920): Académie Notre-Dame-des-Prairies, pensionnat; supérieure; Mère Marie-Louise-de-Jésus; 6 religieuses.

Shaunavon (1945): école; supérieure: Mère Emilienne-Marie; 4 religieuses.

Diocèse de Gravelbourg (Sask.)

Swift-Current (1920): Académie Jeanne-d'Arc, pensionnat et école séparée; supérieure: Mère Marie-Fernande; économe: Sœur Marie-Léonie; 10 religieuses.

ÉTATS-UNIS

Plattsburg (1910) : Académie Notre-Dame-des-Victoires, pensionnat; supérieure: Mère Marie-Béatrice; 17 religieuses.

Keeseville (1914) : école paroissiale; supérieure: Mère Marie-Geneviève; 7 religieuses.

Redford (1915) : Sallaz Academy, pensionnat; supérieure: Mère Saint-Henri; 8 religieuses.

HAÏTI

Aquin (1945) : école; supérieure: Mère Marie-Berthe; 4 religieuses.

Camp-Perrin (1945) : école et dispensaire; supérieure: Mère Marie-Léo; 3 religieuses.

L'Anse-à-Vaux: école; supérieure: Mère Julienne-du-S.-Sacrement; 4 religieuses.

Carrefour: école; supérieure: Mère Marie-de-Ste-Rita; 4 religieuses.

II. *Fondatrices de la Province canadienne.*

1902 — Les RR. Sœurs Ste-Eugénie, Marie-des-Anges, Anne-de-Gonzague, St-Pascal et St-Achille.

1903 — Les RR. Mères Marie-de-Jésus, St-Félix, Louise-du-Sacré-Cœur, St-Anatolien, Ste-Victoire, Anna-Marie, Mévénime, Marguerite-du-Sacré-Cœur, et les RR. Sœurs St-Eloi, Marie-Eusèbe, Marie-Julienne, St-Isidore, St-Amédée, Ma-

rie-Sylvie, Damascène, St-Romuald, Anne-de-Joseph et St-Michel.

1904 — Les RR. Mères Marie-de-Nazareth, Ste-Bathilde, St-Urbain, St-François-Régis, St-Armel, Marie-Mélanie, Ste-Berthe, Marie-Anne, Marie-Raphaël, St-Bruno, St-Pierre, Marie-Clotilde, Marie-Stéphanie, Ste-Septimie, Marie-Véronique, et St-Gervais, et les RR. Sœurs Marie-Emmanuel, Ste-Madeleine, Marie-Denise, Ste-Adèle, Marie-de-St-Ignace, St-Mathieu, Ste-Alice, Marie-de-St-Augustin, Marie-de-St-Jean, St-Flavien, Rose-du-Sacré-Cœur, Virginie, Marie-Victoire, St-Augustin, St-Philippe-de-Néri et Marie-Modeste.

III. *Les Supérieures générales depuis la fondation canadienne:*

T. R. Mère Marie-Fidèle, 1903-1906,
T. R. Mère Marie-de-Jésus, 1906-1927,
T. R. Mère Marie-de-Nazareth, 1927-1939,
T. R. Mère Anne-de-Gonzague, 1939...

IV. *Les Supérieures provinciales en Canada:*

R. Mère Marie-de-Jésus, 1903-1905,
R. Mère Thérèse-de-Jésus, 1905-1927,
R. Mère Anne-de-Gonzague, 1927-1936,
R. Mère St-Antalolien, 1936-1939,
R. Mère Marie-de-Nazareth, 1939-1948,
R. Mère Marie-Juliette, 1948...

V. *Secrétaires et Archivistes provinciales:*

R. Mère Anne-de-Gonzague, 1911-1927,
R. Mère Ste-Berthe, 1927-1933,
R. Mère St-Félix, 1933-1950,
R. Mère Agnès-du-S.-Cœur, 1933-1950.

VI. *Economes provinciales:*

R. Mère Anne-de-Gonzague, 1913-1927,
R. Sœur St-Achille, 1927-1939,
R. Mère St-Anatolien, 1939-1947,
R. Mère Raphaël-Marie, 1948...

VII. *Maîtresses des Novices:*

R. Mère Ste-Eugénie, 1903-1910,
R. Mère Marguerite-du-S.-Cœur, 1910-1917,
R. Mère St-Anatolien, 1917-1936,
R. Mère Anne-de-Gonzague, 1936-1939,
R. Mère Marie-Gemma, 1939-1949,
R. Mère Louis-Marie, 1949...

VIII. *Supérieures locales de Bienville:*

R. Mère Anne-de-Gonzague, 1911-1927,
R. Mère Ste-Berthe, 1927-1932,
R. Mère Louise-de-Jésus, 1930-1938,
R. Mère St-Vincent-de-Paul, 1938-1944,
R. Mère Aimée-de-l'Eucharistie, 1944-1947,
R. Mère Ste-Blandine, 1947...

IX. *Directrices du Scolasticat Ecole Normale de Bienville:*

R. Mère Blanche de St-Louis, 1937-40,
R. Mère St-Félix, 1940...

X. *Directrice générale des classes:*

R. Mère St-Félix, 1932...

XI. *Aumôniers de la Maison-Mère:*

M. l'abbé Emile Giguère, 1929-1934,
M. l'abbé Placide Gagnon, 1934-1940,
M. l'abbé Alfred St-Pierre, 1940-1944,
M. l'abbé Gérard Hudon, 1944-1946,
M. l'abbé Joseph Olivier, 1946...

XII. *Progression de la communauté en Amérique:*

En 1907, 86 professes, 5 novices, 1 sœur décédée,
En 1917, 148 professes, 26 novices, 13 sœurs décédées,
En 1927, 289 professes, 39 novices, 24 sœurs décédées
En 1937, 484 professes, 61 novices, 29 sœurs décédées,
En 1947, 657 professes, 50 novices, 17 sœurs décédées.
De ces 657 religieuses, 573 sont professes dont 47 forment la province de l'Ouest canadien.

XIII. *Les Etablissements d'Amérique:*

Depuis 1903, quarante-trois maisons ont été établies dans la province de Québec, dont huit sont devenues propriétés de la communauté. Six maisons ont été fondées dans l'Ouest canadien, dont cinq sont propriétés de la communauté. Aux Etats-Unis, seule la maison de Plattsburg, N.Y., appartient aux Sœurs de la Charité de St-Louis. Les quatre missions d'Haïti appartiennent à l'Ordinaire de Port-au-Prince et à l'Evêché des Cayes.

TABLE DES CHAPITRES

Avant-propos 7

I.—"Jadis, la France sur nos bords"... — Marie de l'Incarnation, Marguerite Bourgeoys et Catherine-de-St-Augustin. — Une grande orpheline 11

II.—L'influence affective d'une mère. — La comtesse Molé et sa mission. — La trempe de la souffrance 17

III.—Sous le signe de Charité. — Etablissement des Sœurs la Charité de Saint-Louis en Amérique. — Incertitudes et misères des débuts 29

IV.—L'œuvre s'affirme et s'étend. — Missions enseignantes bilingues. — Aux Etats-Unis et dans l'Ouest canadien ... 79

V.—Extension rapide. — Prestige croissant de l'œuvre dans l'Est du Canada. — Missions en Haïti. — Apôtres infatigables 113

VI.—Les ouvrières et la vigne. — Formation spirituelle intense et dévouement. — L'éducation, maîtresse de l'avenir. — Devant la couronne d'or 179

Appendice 191

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

Achevé le douze juin mil neuf cent cinquante,
aux ateliers d'imprimerie Le Quotidien Ltée,
45, avenue Bégin, à Lévis, Québec, Canada.

LE QUOTIDIEN, LTEE, LEVIS, QUE

BNQ
000 380 815